Le Salut de Dieu 81 (1960)

BILAN 1959

L'usage veut qu'à la fin d'une année, chacun fasse son bilan : heureux pour les uns, avec une marge bénéficiaire agréable qui donnera une bonne impulsion au départ de l'année suivante, il est malheureux pour d'autres qui devront inscrire dans la colonne « profits et pertes » un chiffre déficitaire qu'il sera toujours difficile, parfois même impossible de redresser dans un avenir qui ne nous appartient pas.

Certes, il y aura eu au cours d'une année, de bonnes ou de mauvaises excuses, des circonstances exceptionnelles, des circonstances imprévues, peut-être une maladie ou un accident, des charges de famille inattendues, un budget certes bien louable, de charité et de bonnes œuvres. Quoi qu'il en soit, les chiffres sont là et ils expriment, sans commentaires et sans recours, le déficit d'un bilan mauvais avec toutes les conséquences fâcheuses qu'il entraîne à sa suite : sanctions, dettes, faillite, déshonneur d'une famille ou d'une entreprise. Toutes ces difficultés viennent de l'homme et l'année nouvelle s'ouvre avec la perspective de risques nouveaux et accrus qui éprouveront le moral et ne faciliteront pas le redressement matériel.

A côté de ce bilan nécessaire qui indique chez celui qui l'a établi le respect de l'ordre et la recherche d'un bon équilibre financier et vital,

il en est un autre qui lui, est strictement individuel, c'est celui de l'âme immortelle. Où en sommes-nous de nos relations avec Dieu ? Avons-nous accepté le salut ou bien l'avons-nous méprisé au cours de l'année ? Tôt ou tard ce bilan-là devra-t-il, lui aussi, se manifester et il se soldera non par des chiffres mais par deux solutions « au choix » et combien solennelles : Vie éternelle, Mort éternelle !

Pourtant, si nous parcourons ce bilan, que de dangers auront été évités, que d'accidents esquivés de justesse, que de catastrophes auront été côtoyées, que de maladies dont les issues auraient pu être fatales, que d'épreuves, en un mot, au travers desquelles Dieu dans son grand amour nous a fait passer sans que nous ayons pris garde ! Que de deuils aussi autour de nous tandis que l'ombre de la mort s'étend partout sur l'univers, avec après elle la double sortie qui la suit, Vie éternelle dans un ciel où tout est Paix et Bonheur, ou Mort éternelle dans un enfer qui est le siège des peines éternelles. Certes, il est très important que nous nous penchions sur ce bilan que Dieu tient pour nous et avec nous !

Chers lecteurs, qui n'avez pas encore reçu Jésus comme votre Sauveur personnel, venez à Lui sans tarder, venez à Lui tels que vous êtes ; Lui seul, par la vertu de son Sang précieux répandu une fois pour toutes sur le bois de la Croix, peut vous délivrer, vous pardonner, vous guérir, vous sauver, vous consoler, vous bénir. Mais pour cela il vous faut vous confier en Lui sans réserve et de tout votre cœur.

Aussi, à l'orée de la nouvelle année, demandons-nous avec ferveur et avec foi au Dieu tout-puissant, qu'il vous soit accordé d'accepter le salut qu'Il vous offre gratuitement par Jésus Christ, son Fils Bien-Aimé. Lisez la Parole de Dieu, lisez les Évangiles, avec prière, vous y verrez d'un bout à l'autre ce que Jésus a fait pour vous et pour nous. Ce Sauveur merveilleux est venu ici-bas chercher et sauver ceux qui étaient perdus ; pour cela, Il s'en est allé de lieu en lieu, faisant du bien, guérissant les malades, redressant les infirmes, faisant voir les aveugles et entendre les sourds, ressuscitant les morts, pardonnant les péchés.

Il est impossible à l'homme de dire et d'écrire tout ce que Jésus a fait pendant sa carrière terrestre pourtant si courte : *et il y a aussi plusieurs autres choses que Jésus a faites, lesquelles, si elles étaient écrites une à une, je ne pense pas que le monde même pût contenir les livres qui seraient écrits* (Jean *21*, 25).

Quel bilan que celui de notre Sauveur, quel bilan divin ! Il s'est soldé à la Croix ; car c'est bien là que pendant les trois heures sombres du Calvaire Il a payé notre dette, expié l'affreux péché à toujours.

Son bilan à Lui, chers lecteurs, c'est le bilan de l'amour, et *l'amour ne périt jamais* (1 Cor. *13*, 8), car il est de Dieu, et : *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle* (Jean *3*, 16).

M. P.

AVEC JÉSUS

Nous sommes dans un monde où, quelle que soit notre situation et notre culture intellectuelle, nous avons besoin d'être aimé et encouragé. Nous avons aussi besoin d'assurance et de paix quant aux choses qui ne se voient pas : âme, puissances spirituelles, avenir éternel.

C'est dans le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, venu sur cette terre pour accomplir les pensées du Dieu Sauveur, Jésus qui est mort pour nos fautes et qui est ressuscité pour notre justification, que nous trouverons Celui qui, en puissance et en fidélité, veut et peut répondre à tout. N'a-t-il pas dit : *Je suis avec vous tous les jours* (Mat. *28*, 20) ? ... les jours ensoleillés et les jours sombres, les jours de bien-être et les jours d'épreuves.

Il est là. Les yeux de la foi se reposent sur Lui. Il nous trace le chemin, nous montre le but. Il parle à nos cœurs, Il nous enseigne... ; et son bien-aimé, comme la brebis du Psaume *23* Lui dit, dans cette douce quiétude que lui donne la connaissance du Bon Berger : *Tu es avec moi.* C'est le centre du Psaume. Sera-ce le centre de notre vie ?

L'apôtre Paul, alors que, âgé et persécuté, abandonné de tous, pouvait éprouver dans son cœur la fidélité et l'amour de Jésus et écrivait : *Mais le Seigneur s'est tenu près de moi* (2 Thess. *4*-17).

Présence sainte ! En jouir c'est devancer les

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

joies du Ciel. Au brigand repentant qui demande au grand crucifié son souvenir bienfaisant, Jésus répond : *Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis* (Luc 23-43). Promptitude de bénédiction dans le lieu des bénédictions éternelles : *avec moi*, c'est la présence assurée de Celui qui, étant amour et lumière, remplira les cœurs de Sa paix et de Sa joie.

Si Paul, depuis le chemin de Damas jusqu'au martyre, avait joui de son Seigneur, s'il attendait son retour, il pouvait cependant désirer hâter cette présence effective disant : *Déloger et être avec Christ, cela est de beaucoup meilleur.* (Phil. 1-23). Soumis, il remplissait la mission qu'il avait reçue (il en valait bien la peine) appelant ceux qui étaient sans Sauveur, exhortant les enfants de Dieu, vrai architecte de cette Église qui croît encore aujourd'hui et que tout à l'heure Jésus viendra Lui-même chercher et se présenter à Lui-même, toute glorieuse et revêtue de Ses perfections.

Et l'apôtre conclut, et nous avec lui : *Et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur* (1. Thess. 4-17) !

C'est toi Jésus, c'est ta grâce,
Ta croix, ton sang précieux,
C'est le regard de ta face,
Qui me rend juste, heureux.
Mon âme, en paix, se repose
Sur Toi, bien-aimé Sauveur !
L'auteur, la source, la cause
De mon éternel bonheur.

H. A.

L' « ORDRE » DE JÉSUS-CHRIST

Par un beau soir d'été, me raconta mon ami, après une journée d'études fatigantes, j'allai me promener le long d'une de ces belles routes du sud de l'Irlande. C'était une de mes promenades favorites parce que des hauteurs du chemin qui longe les pentes de la vallée voisine on avait une vue étendue sur la rivière et que dans le lointain on apercevait la mer.

J'allais ainsi tranquillement, à moitié plongé dans mes pensées et aspirant avec délices l'air frais et ensoleillé, lorsque mon attention fut attirée par la voix d'un homme qui me demandait l'aumône. Comme mes regards s'arrêtaient sur lui, sa haute taille, l'air de dignité avec lequel il s'appuyait sur son bâton et la longue barbe blanche qui retombait sur sa poitrine me frappèrent.

— Mon ami, lui dis-je, si j'en juge d'après votre apparence, vous devez être très âgé, la neige de bien des années a blanchi votre tête.

— En effet, répondit-il, pas plus tard que la semaine dernière j'ai complété ma soixante-dix-huitième année. J'ai vu des choses bien étranges dans ma vie, plus de changements que je ne puis dire, et le *vrai* bon vieux temps semble avoir disparu complètement.

— Oui, sûrement, et les vieillards comme vous aiment à revivre le passé. J'espère pourtant que vous n'avez pas négligé de penser à l'avenir. Selon toute apparence, vous n'êtes plus éloigné

du moment où il vous faudra quitter ce monde. Quelles sont vos perspectives et quels préparatifs avez-vous faits pour la vie à venir ?

— Oh ! répondit-il, je n'ai pas oublié ce qui concerne mon âme. J'ai beaucoup travaillé pour être en paix avec Dieu, et j'ai suivi les ordonnances de l'Église dans toutes ses saintes exigences. Quelque pauvre et méprisable que je paraisse, Monsieur, je suis membre de l'ordre du bienheureux St-François, de celui du bienheureux St-Benoît et du bienheureux St-Joseph ; j'espère même bientôt appartenir à l'ordre de la Sainte Vierge bénie entre les femmes ; mais, sans parler des longues pénitences, il faut une grosse somme à un pauvre misérable tel que moi pour être admis dans cet ordre-là. Cependant je suis heureux de pouvoir dire que j'ai accompli la plus grande partie des pénitences et que j'ai rassemblé presque toute la somme nécessaire. Quand une fois je serai entré dans cet ordre sacré, j'espère être prêt à répondre à l'appel de Dieu.

— Eh bien ! continua mon ami, je vois avec joie que vous n'avez pas négligé les grands intérêts de l'autre monde ; mais permettez-moi de vous dire que je suis membre d'un ordre bien autrement supérieur à ceux que vous venez de mentionner.

— Je vous en prie, Monsieur, quel est cet ordre ? dit le vieillard en relevant la tête avec surprise.

— Quoique indigne, répondit mon ami, je suis membre de l'ordre de Jésus Christ.

— Je n'ai jamais entendu parler de *cet* ordre, répliqua le veillard ; cependant ce doit être en vérité un ordre très élevé, car Jésus Christ (s'inclinant) est au-dessus de tout. Mais comment avez-vous été admis ? Vous êtes un homme encore jeune, ce privilège doit vous avoir coûté beaucoup d'argent.

— Vous avez deux fois raison quant à l'élévation de cet ordre, car le chrétien occupe la place la plus élevée dans l'humanité, mais vous avez tort quant à la difficulté d'en devenir membre. Je n'ai rien payé ni pour l'honneur d'y être admis, ni pour la certitude d'en faire partie. Sur ma simple demande, je fus reçu immédiatement et sans argent ; et vous aussi, mon vieil ami, vous pouvez être reçu de la même manière, au même prix et dans le même court espace de temps.

— Est-il possible que vos paroles soient vraies, Monsieur ? Je n'ai jamais entendu parler d'obtenir aucun privilège religieux sans argent. J'aimerais être membre de l'ordre de notre Seigneur Jésus Christ. Dites-moi, Monsieur, ce que je dois faire pour y être admis ? Qu'avez-vous fait, *vous* ?

Très ému, avec clarté et simplicité, mon ami exposa devant le vieux mendiant l'Évangile du Fils de Dieu, il lui montra la plénitude et la gratuité du salut acquis sur la croix et comment aucune obligation, aucun titre n'était requis du pécheur qui l'acceptait avec humilité. Pour illustrer la facilité et la rapidité du divin remède contenu dans la Parole de Dieu, mon ami, choi-

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

sissant ses phrases et ses expressions, employait surtout l'exemple typique de Moïse élevant au milieu du camp d'Israël le serpent d'airain, lequel par un simple regard jeté sur lui guérissait celui qui était à l'agonie. Il lui montra *pourquoi* celui qui regarde maintenant à Jésus est immédiatement guéri du poison mortel de son péché. Il lui expliqua qu'un grand chef et un docteur de l'époque du Seigneur Jésus, mentionné dans le troisième chapitre de l'Évangile selon Jean, dit, lorsqu'il entendit pour la première fois Jésus lui parler : *Comment ces choses peuvent-elles se faire ?* et que le Seigneur Jésus expliqua tout à ce docteur en lui rappelant cette même histoire du serpent d'airain, par ces mots : *Et comme Moïse éleva le serpent d'airain dans le désert, ainsi il faut que le fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde afin qu'Il jugeât le monde, mais afin que le monde fût sauvé par lui,* et le Seigneur Jésus ajoute plus loin : *En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole, et qui croit Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie* (Jean 5, 24).

A mesure que mon ami parlait, l'expression du visage du vieillard passait de la curiosité à l'étonnement et de l'étonnement à la frayeur. Il s'efforçait de lutter contre l'émotion qui l'envahissait, ses paupières battaient rapidement, les muscles de son cou se contractaient. Les larmes

inondèrent ses joues tannées et toutes ridées, tandis qu'il s'écriait en sanglotant : Dieu soit loué de m'avoir fait voir votre visage et entendre votre voix ! Vous avez été pour moi comme un ange de Dieu. Depuis si longtemps j'ai langui d'entendre les bonnes nouvelles que vous m'avez apportées. C'est comme la rosée du ciel tombant sur mon âme perdue.

Je continuai à raconter au vieillard combien d'âmes avant lui, avaient entendu ces bonnes nouvelles et les ayant reçues n'avaient jamais cessé d'en parler et de louer Dieu pour un tel Sauveur, et comment saint Paul, lui-même, avait dit : *Quand nous étions encore des pécheurs, Christ est mort pour nous. — Il m'a aimé et s'est donné lui-même pour moi ;* tandis que saint Pierre dit : *Lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois.* Y a-t-il quelque chose de plus simple ? Saint Jean ajoute : *En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que Lui nous aima, et qu'Il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. — Nous avons tous été errants comme des brebis, nous nous sommes tournés chacun vers son propre chemin, et l'Eternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous.* Il ajouta encore quelques paroles expliquant comment Jésus avait souffert à sa place, et que tout ce que Dieu lui demandait était de l'accepter comme son substitut.

Alors la lumière se fit et la joie du pauvre homme éclata tout à coup : Ce que vous dites, Monsieur, *doit* être vrai ; le cœur de Dieu et sa

main se voient pleinement dans un tel salut ; il ne serait jamais inventé par le cœur égoïste de l'homme. C'est réellement l'évangile de Dieu et pendant toute l'éternité je devrai vous bénir pour m'avoir fait connaître ces vérités si précieuses, si merveilleuses, mais si simples.

Si ces paroles ne sont pas les termes propres employés par le vieillard, c'est du moins la pensée qu'il cherchait à exprimer avec une éloquence naturelle ; une émotion profonde avait ouvert les écluses de son âme ; une vie nouvelle avait commencé au moment où les ténèbres épaisses de la crainte s'étaient éloignées de son cœur ; les liens qui le retenaient étaient tombés ; une paix et une confiance telles qu'il n'en avait jamais éprouvées remplissaient son cœur troublé.

Au bout d'un moment il me dit :

— Monsieur, voudriez-vous prier avec moi ?

— Volontiers, répondit mon ami, si j'en avais ici le moyen.

— Oh ! Monsieur, dit le vieillard, je connais un endroit tranquille parmi les buissons au coin de ce champ là-bas, si vous le permettez, je vous y conduirai.

— De tout mon cœur ; je m'en remets à votre bonne foi. Marchez devant et je vous suivrai.

Le vieillard, suivi de son ami, passa au travers de la haie qui bordait le sentier, puis le long d'un fossé desséché, et ils se trouvèrent bientôt dans une petite combe abritée par des noiseliers et des aubépines. C'est là qu'ils s'agenouillèrent ; le jeune chrétien bien élevé et instruit

d'un côté, et de l'autre le pauvre vieillard ignorant et en haillons, tous deux rassemblés dans cet endroit extraordinaire, au nom du Seigneur, comptant sur la certitude de Sa présence.

Si jamais en ma vie j'ai prié, dit mon ami, ce fut ce jour-là. Mon âme était remplie de Christ et je sentais Sa puissance. Mon vieux compagnon manifestait l'émotion de son âme par les balancements de son corps, ses larmes abondantes, et ses réponses entrecoupées.

Combien de temps restâmes-nous en prière, je ne puis le dire ; car l'intensité de notre émotion nous avait fait oublier la fuite de l'heure. Enfin nous nous relevâmes et nous nous regardâmes. Je ne sais ce que le vieillard vit sur mon visage, mais le sien me parut comme illuminé d'un rayon céleste ; une noblesse spirituelle paraissait sur ses beaux traits, et j'oubliai complètement ses haillons misérables en contemplant l'élévation morale et la dignité qui le revêtaient tout entier.

Il était silencieux, mais il était évident qu'il avait une requête à faire, mais ne savait comment l'exprimer. Au bout d'un moment cependant, il me dit avec un doux sourire :

— Pardonnez-moi, Monsieur, j'ai un grand désir de vous demander quelque chose, mais j'ai peur de vous importuner ; cependant je crois que votre bonté m'excusera. Vous ne pouvez imaginer la joie nouvelle que vous avez apportée à mon cœur désolé. Voulez-vous me permettre de vous embrasser ?

Et, dit mon ami, je n'eus pas un moment

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

d'hésitation. Dans le pauvre homme à la tête blanchie je reconnaissais un frère en Christ, que j'avais eu le bonheur de conduire avec le secours du Seigneur dans son royaume. Je l'embrassai dans toute la sainte ferveur du véritable amour chrétien.

En nous retrouvant sur la grand route, nous nous séparâmes, lui s'en allant dans une direction et moi dans une autre.

C'était mon intention, continua mon ami, de prendre le jour suivant ou tôt après, le même chemin pour ma promenade du soir et ainsi d'avoir une autre entrevue avec cet homme qui m'intéressait vivement. Un service inattendu m'appela à une certaine distance et plus d'une quinzaine de jours s'écoulèrent jusqu'à mon retour. J'essayai en vain de rencontrer mon ami ; nulle part le long du chemin je ne le vis paraître. Très désappointé je renouvelai mes recherches le lendemain soir, mais toujours sans succès.

Je pris des informations qui demeurèrent sans résultat. Enfin je réussis à savoir dans quel coin de la ville il avait habité, j'y allai et après de longues et persévérantes recherches je trouvai la maison où il avait demeuré. Elle était située au bas d'une rue sale et étroite. Quand la porte s'ouvrit, je demandai Michel Donovan. Une femme me répondit :

— C'est Mick que vous demandez ? Oh, Monsieur, il est mort et enterré ; c'est la semaine passée que nous l'avons enseveli.

— Comment est-il mort ? demandai-je.

— Il a eu une mort bien étrange, Monsieur. Quand il devint tout à fait malade, nous avons remarqué que quelquefois il battait la campagne, car nous l'entendions parler « d'un serpent qui mordait » et « d'un serpent qui guérissait », et puis « d'un regard » — « seulement un regard », disait-il.

— Etait-il heureux alors ?

— Il semblait tout à fait tranquille, et quand vint le dernier moment il paraissait plus qu'heureux. Une joie telle que je n'en ai jamais vu rayonnait sur son visage. Levant les yeux comme s'il voyait quelqu'un, il dit faiblement, « *Précieux Sauveur* ». Ce furent ses derniers mots, Monsieur. Comme nous le soutenions, sa tête retomba en arrière, et tout était fini.

Mon ami ajouta : « Ce qui était une énigme pour les gens de cette misérable demeure n'en était pas une pour moi. Moi seul je connaissais l'explication du serpent dont le vieillard parlait en termes qui leur paraissaient si étranges. Ce type donné par Dieu, cette parfaite image de la « vie dans un regard » avait été la clef qui avait ouvert à sa foi le mystère de l'Évangile il lui avait enseigné, comme à un enfant, ce qu'il faut croire et comment il faut croire, et son esprit aimait à demeurer dans la lumière dont son âme était inondée par le simple récit des Écritures.

Cet homme entendit l'Évangile une seule fois et « *le reçut au même moment* ». Malheur à ceux qui ont entendu l'Évangile un millier de fois et qui l'ont rejeté ; *parce que j'ai crié et que vous avez refusé d'écouter, parce que j'ai étendu ma*

main et que personne n'a pris garde (Proverbes *1*, 25).

Tournez-vous vers moi et soyez sauvés, vous, tous les bouts de la terre ; car moi je suis Dieu et il n'y en a pas d'autre (Esaïe *45*, 22).

J'ai effacé comme un nuage épais tes transgressions, et comme une nuée tes péchés : reviens à moi car je t'ai racheté (Esaïe *44*, 22).

Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos (Matthieu *11*, 28).

MON PEUPLE

(suite)

UN LIEU DE BÉNÉDICTION

(fin)

Abraham, Isaac et Jacob sont ainsi devenus pour nous de précieux témoins de la marche de la foi. Par eux, Dieu nous fait voir ce que c'est que de jouir des choses qu'on ne voit pas actuellement, mais dans lesquelles on a, de sa part, la certitude d'être introduit. Le cœur est, de cette manière, détaché des choses périssables et les pieds sont affermis dans le chemin de la foi, *les regards n'étant pas fixés sur les choses qui se voient, mais sur celles qui ne se voient pas ; car les choses qui se voient sont pour un temps, mais celles qui ne se voient pas sont éternelles* (2 Corinthiens *4*, 18).

Rappelons encore ici, en passant, que ni la délivrance du pays d'Égypte, ni l'introduction dans la terre de la promesse ne constituaient en elles-mêmes le point culminant, le but final des pensées et des voies de Dieu envers son peuple. Il y avait pour le cœur du croyant, même alors (cela se voit dans le cas de Moïse), une jouissance infiniment plus grande que tout ce qui se voyait en dehors : c'était la relation directe avec Dieu, relation dont les choses extérieures n'étaient que l'occasion. Ainsi, quant à la délivrance, le grand point n'était pas que le peuple sortait d'un dur esclavage, mais bien plutôt le fait merveilleux que Dieu était descendu pour le délivrer, et qu'en le délivrant, Il l'amenait à Lui-même. Tout cela n'était que le type de ce que le Seigneur Jésus a accompli pour nous par sa mort. *Car aussi Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu* (1 Pierre *3*, 18). De même, l'introduction dans le pays de Canaan n'était que l'occasion pour montrer le genre de soins dont Dieu entoure son peuple, le genre de bénédictions dont Il le comble. Pour en tirer l'instruction voulue de Dieu, il faut les comprendre spirituellement, étant dirigé pour cela par l'Esprit de Dieu dans l'étude de sa parole. Le chapitre 4 de l'Épitre aux Hébreux montre clairement que le repos dans le pays de Canaan n'était nullement celui que Dieu avait eu en vue dès le commencement : ce n'était qu'un type, servant en effet pour le temps d'alors, et plein de précieux encouragements pour nous aussi,

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

mais subordonné à un accomplissement d'une manière infiniment plus excellente, dans la patrie céleste où Abraham aussi, avec nous, jouira des choses meilleures qui sont encore en réserve. Car *il reste donc un repos sabbatique pour le peuple de Dieu* (Hébreux *4*, 9 ; *11*, 14-16).

Nous avons donc à pénétrer au delà des simples faits de l'histoire pour saisir la portée morale de ce que signifie le Pays de Canaan et l'héritage que Dieu y avait destiné à son peuple élu.

Dès le moment où Dieu envoie Moïse vers le peuple d'Israël en Égypte (toujours dans ce chapitre *3* de l'Exode), deux faits sont établis, et ils sont souvent rappelés dans la suite : 1° c'est un pays ruisselant de lait et de miel ; 2° c'est le lieu d'habitation du Cananéen, du Héthien, de l'Amoréen, du Phérézien, du Hévien et du Jébusien, des ennemis formidables qu'il s'agissait de déposséder. C'est-à-dire que, d'un côté, on devait s'attendre à une bénédiction extraordinaire sous le rapport de la terre et de ses produits ; de l'autre côté, il y aurait un combat à livrer, dont on ne pourrait sortir victorieux qu'en s'appuyant constamment sur Dieu.

Plus loin, dans le livre du Deutéronome, nous trouvons d'autres détails : *Le pays où tu entres pour le posséder n'est pas comme le pays d'Égypte d'où vous êtes sortis, où tu semais ta semence et où tu l'arrosais avec ton pied comme un jardin à légumes. Mais le pays dans lequel vous allez passer pour le posséder est un pays de montagnes et de vallées ; il boit l'eau de la*

pluie des cieux, un pays dont l'Éternel, ton Dieu, a soin, sur lequel l'Éternel, ton Dieu, a continuellement les yeux, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin de l'année (Deutéronome *11*, 10-12). La différence morale établie dans ce passage entre les deux pays est très significative. En Egypte, le peuple jouissait des avantages naturels qui caractérisent ce pays remarquable, unique dans son genre. Fertilisé périodiquement par le magnifique fleuve qui le traverse, et arrosé à volonté avec l'eau tirée de la même source par les soins de ceux qui le cultivaient, le pays était indépendant des pluies qui, pour les autres pays, sont la première condition de la vie. L'Égypte est, moralement, une figure du monde enrichi par les soins de Dieu de toutes les bénédictions qui sont mises gratuitement à la disposition de l'homme (voyez Matthieu *5*, 45 ; *5*, 25-30 ; Luc *15*, 12 ; Actes *14*, 17 ; *17*, 25-28). Nous savons comment les hommes ont profité de ces dons variés de Dieu : de même que le prodigue, ils se sont servis de tout pour faire leur propre volonté en vivant loin de Dieu, se disputant à l'envi la possession de ce que Dieu avait partagé entre tous ; puis, lorsque le Fils de Dieu, le Créateur de tout, est venu dans le monde, ils ne l'ont pas connu, mais ils l'ont crucifié entre deux brigands. C'est le monde, cher lecteur, c'est vous, c'est moi, c'est le cœur naturel éloigné de Dieu. C'est ce monde que Dieu a tant aimé qu'Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle.

Le Pays de Canaan présente un autre état de choses. Là on devait vivre dans la dépendance directe de Dieu. Point de fleuve là pour fertiliser et arroser ! Mais la bénédiction venait d'en haut : Dieu en prenait soin, toujours fidèle pour la donner ; le pays buvait l'eau de la pluie des cieux. C'est le tableau de l'état de communion dans la dépendance de Dieu, état où Il introduit le croyant (voyez Jacques *1*, 16-18).

« JE SUIS CE CLOWN »

Il ne faut certes pas s'imaginer que les gens qui rient ou qui chantent et qui font mille folies soient pour cela heureux. Non, et sous cette gaîté factice il se cache souvent un cœur désespéré.

Un homme alla une fois consulter un docteur : il se plaignait de souffrir de neurasthénie noire, si bien que la vie même lui était devenue à charge. Après l'avoir examiné de fond en comble avec le plus grand soin, le médecin lui dit : « Monsieur, vous n'avez aucune lésion organique, vous vous ennuyez sans doute, il vous faut vous distraire ; lisez donc un livre amusant. »

Le malade secoua la tête tristement : « Allez donc au théâtre, lui dit le médecin, allez-y voir des pièces comiques. »

Le malade secoua de nouveau la tête d'un air découragé. — « Eh bien, allez voir le fameux clown qui vient d'arriver à Paris et qui a tant de succès aux « Folies Bergère » ; il paraît qu'il

est du plus haut comique. Et s'il ne réussit pas à chasser votre neurasthénie, alors je ne sais vraiment plus que vous proposer ! »

« Ah ! dit le pauvre homme d'un ton navrant, c'est moi qui suis ce clown ! »

Peut-être entendez-vous deux voix différentes à vos oreilles en ce moment ; la première vous offre et vous promet tous les plaisirs de ce monde et elle essaie de couvrir une autre voix qui vous dit tendrement : *Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos* (Matthieu *11*, 28).

Ce repos a été acheté à grand prix pour vous, le Seigneur Jésus lui-même a en effet quitté la gloire du ciel pour venir ici-bas offrir gratuitement à quiconque veut la paix du cœur : *Il est notre paix* (Éphés. *2*, 14). *Il donne une joie ineffable* (1 Pierre *1*, 8). *Dieu fait éclater son amour envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous* (Rom. *5*, 8).

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Il y a MESURE ET MESURE

La balance et les plateaux justes sont de l'Éternel.
(Prov. *16,* 11.)

L'homme qui use de *fausses balances et de poids trompeurs* est réprouvé de tous. Qu'arriverait-il cependant s'il n'y avait pas une mesure fixe, un étalon, auquel on pût rapporter et vérifier tout poids et toute mesure ? Chacun étant laissé à soi-même, nous verrions que l'homme ferait *l'épha petit et le sicle grand, falsifiant la balance pour frauder* (Amos *8,* 5).

En conséquence, nous voyons Dieu lui-même donner une mesure modèle qui est appelée dans la Parole *le sicle du sanctuaire* (Ex. *30,* 13). A cet étalon on rapportait et on vérifiait tous les poids, on pesait tout argent. Chacun savait ainsi ce qu'était un sicle, soit qu'il s'agît de vente, soit qu'il s'agît d'achat.

Mais Israël à qui Dieu avait donné ce poids modèle, Israël n'a jamais maintenu une balance et un poids justes ; et tandis que l'Éternel est un Dieu de connaissance et qu'il pèse les actions et les voies de l'homme (Prov. *5,* 21), rapportant toute chose et tout homme à une même juste mesure, Israël a fait l'épha petit et le sicle grand, faussant les balances par tromperie.

Le prophète dit à Belshatsar : *Tu as été pesé à la balance et tu as été trouvé manquant de*

poids (Dan. *5,* 27) ; et si tout homme doit être pesé ainsi, il est important de savoir qu'il y a *une balance du sanctuaire* qui contrôle toute chose, la faisant reconnaître bonne, ou mauvaise. Mais on l'ignore, et ainsi on trouve à peine deux personnes d'accord sur le péché : il existe à ce sujet la même confusion dans l'esprit des hommes qu'il y en aurait dans la vie matérielle si chaque homme se choisissait lui-même son poids et sa mesure. L'homme mesure le péché, pèse ses voies, avec une mesure qui n'existe que dans son esprit, comme dit l'Écriture : *Toute voie de l'homme est droite à ses yeux ; mais l'Éternel pèse les cœurs* (Prov. *21,* 2). Aussi que voyons-nous ?... un père avare condamnera hautement dans son fils la prodigalité : non pas parce qu'elle est un péché contre Dieu, devant qui l'avarice est un péché aussi bien que la prodigalité, mais parce que ce péché est opposé à ce qu'il chérit lui-même, *son* péché. On verra encore une personne dont la conduite est honnête aux yeux des hommes, mais qui est pourtant sans la crainte de Dieu, condamner hautement le formalisme, l'hypocrisie, les inconséquences de ceux qui font profession d'être religieux, parce que la conscience de cette personne est la mesure à laquelle elle rapporte tout. Un homme d'une grande régularité dans l'observance de la dévotion extérieure au contraire, rapportant tout à lui comme à une mesure, à un modèle, verrait le péché dans la négligence des pratiques et des moyens de grâce.

Voilà pourquoi l'Écriture montre les hommes comme *ayant suivi chacun son propre chemin*

(Ésaïe *53,* 6) ; et ainsi, tandis qu'ils savent parfaitement discerner plusieurs choses mauvaises chez ceux qui ne suivent pas leur chemin à eux, ils sont dans l'ignorance et se trompent gravement sur ce qu'est le péché en eux-mêmes. L'un invoquera « la loi de l'honneur » pour justifier le meurtre de celui qui l'avait insulté ; un autre, un marchand, qui dans une affaire privée ne ferait tort d'un centime à personne, ne se fera aucun scrupule dans son commerce, de vanter un mauvais article à un acheteur inexpérimenté, et n'estimera pas que ce soit là porter atteinte à la vérité « parce que c'est la coutume du commerce ». L'acheteur, au contraire, déprécia avec intention les choses dont il a besoin et tirera parti des nécessités du vendeur : *Mauvais, mauvais ! dit l'acheteur ; puis il s'en va et se vante* (Prov. *20,* 14). N'est-ce pas là une fausse balance qui est en abomination devant l'Éternel ; et qui a jamais pu se vanter d'avoir fait un bon marché, sans se vanter en même temps le plus souvent qu'il a péché devant Dieu ?

La plupart des hommes ignorent ce que c'est que le péché, et il est bien à craindre que des milliers meurent avec *un mensonge dans leur main droite* (Ésaïe *44,* 20), ne sachant pas qu'ils vont se trouver devant Dieu, être perdus pour toujours. Quelle terrible pensée ! Certainement *se mesurant eux-mêmes par eux-mêmes, et se comparant eux-mêmes à eux-mêmes, ils ne sont pas intelligents !* (2 Cor. *10,* 12). Toute mesure inventée par l'*homme* est une fausse balance devant Dieu.

Or Dieu n'a jamais eu qu'un seul modèle,

qu'une seule mesure, un seul étalon : c'est *sa volonté.* Faire cette volonté, c'est faire le bien ; agir contrairement à cette volonté, c'est pécher. Mais cette volonté de Dieu qui est ce qui est bon, agréable et parfait, la juge-t-on ainsi et ne met-on pas à sa place ce qu'un certain nombre d'hommes a jugé juste, convenable, accommodant ?... Apportons les lois de l'honneur, les coutumes du commerce, toutes les lois humaines à cette balance du sanctuaire, et nous serons convaincus que leur mobile, c'est le péché ; et ainsi seulement nous nous connaîtrons nous-mêmes, selon ce que dit la sagesse divine : *Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez de la gloire l'un de l'autre, et qui ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul ?* (Jean *5,* 44) Mais l'homme du monde n'a devant lui que sa réputation d'homme d'honneur, le commerçant la conservation de son renom de négociant honorable, l'homme pauvre sa réputation d'honnêteté. Il n'y en a aucun qui soit sage, pas même un seul ; et tandis qu'ils auraient tout le temps nécessaire pour comparer leur conduite à la seule et vraie mesure, à la volonté révélée de Dieu, ces hommes n'arrivent jamais à connaître leur véritable état devant Dieu.

Dieu a voulu que l'homme connût sa volonté, il la lui a révélée. En Eden, il avait dit : *De l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras pas* (Gen. *2,* 17). L'homme mangea du fruit de cet arbre : ce fut le péché ; et nous voyons là ce qu'est le péché. Adam et Ève ne firent de mal à personne, car ils étaient seuls ; mais ils désobéirent à Dieu comme il est

Le Salut de Dieu 81 (1960)

écrit : *Par la désobéissance d'un seul homme... !* (Rom. *5*, 19) C'est ici la balance du sanctuaire, et nous sommes jugés par elle *des enfants de désobéissance*, lors même que nous nous serions élevés au-dessus de la mesure des hommes ; car cette mesure n'empêche pas que nous puissions être trouvés habituellement désobéissants envers Dieu.

Au Sinaï, Dieu donna une autre expression de sa volonté avec une grande variété de détails : et toute transgression ou désobéissance recevait sa juste récompense, tellement que le violateur du sabbat et celui qui blasphémait étaient immédiatement lapidés. Nous voyons par là quel est aux yeux de Dieu le caractère affreux de la désobéissance. *Si quelqu'un a méprisé la loi de Moïse, il meurt sans miséricorde sur la déposition de deux ou de trois témoins* (Héb. *10*, 28) Cette loi fut donnée, afin que le cœur désobéissant de l'homme fût manifesté par ses désobéissances.

Plus tard nous voyons le Seigneur donner à Saül, par la bouche du prophète Samuel, une révélation expresse de sa volonté : *Va maintenant, et frappe Amalek et vous détruirez entièrement tout ce qui est à lui, et tu ne l'épargneras pas ; mais tu feras mourir les hommes et les femmes, les enfants et ceux qui tettent, les bœufs et les moutons, les chameaux et les ânes... Et Saül frappa Amalek depuis Havila en allant vers Shur, qui est en face de l'Égypte. Et il prit vivant Agag, roi d'Amalek et détruisit entièrement tout le peuple par le tranchant de l'épée. Et Saül et le peuple épargnèrent Agag et le meilleur du menu et du gros bétail, et les bêtes*

de la seconde portée, et les agneaux et tout ce qui était bon, et ils ne voulurent pas les détruire entièrement ; mais tout ce qui était misérable et chétif, cela ils le détruisirent entièrement. Alors Samuel dit : « Et pourquoi n'as-tu pas écouté la voix de l'Éternel et t'es-tu jeté sur le butin, et as-tu fait ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel ? Et Saül dit à Samuel : j'ai écouté la voix de l'Éternel, et je suis allé par le chemin par lequel l'Éternel m'a envoyé ; et j'ai amené Agag, roi d'Amalek, et j'ai entièrement détruit Amalek. Et le peuple a pris, dans le butin du menu et du gros bétail, comme prémices de ce qui était voué à l'exécration, pour sacrifier à l'Éternel, ton Dieu, à Guilgal. Et Samuel dit : l'Éternel prend-il plaisir aux holocaustes et aux sacrifices comme à ce qu'on écoute la voix de l'Éternel ? Voici, écouter est meilleur que sacrifice, prêter l'oreille meilleur que la graisse des béliers ; car la rébellion est comme le péché de divination, et l'obstination comme une idolâtrie et des téraphims. Parce que tu as rejeté la parole de l'Éternel, il t'a aussi rejeté comme roi » (1 Sam. *15*, 3, 7-9, 19-23).

Tout ceci est bien écrit pour notre instruction, c'est un exemple bien frappant de l'excuse par laquelle tant de personnes justifient les actes de désobéissance : elles veulent faire le bien ; Saül prétendait honorer Dieu, il voulait de ces prémices du butin offrir un sacrifice à l'Éternel ; mais le seul mot *obéissance* vaut mieux que sacrifice.

A nous, maintenant, Dieu a révélé sa volonté en son Fils Jésus, duquel il dit : *Celui-ci est mon*

Fils bien-aimé, écoutez-le (Luc *9*, 35). La rébellion de l'homme contre Dieu est manifestée maintenant, non seulement par beaucoup d'offenses, mais encore par le refus d'écouter Jésus parlant du ciel, précisément comme Saül avait refusé d'obéir à Dieu qui lui parlait par Samuel. Jésus est pour nous la balance du sanctuaire ; et par lui nous devons éprouver toute chose. Ce qui s'accorde avec Jésus est bon ; et ce qui est en désaccord avec lui est un péché ; car Jésus a pu dire, et lui seul : *Voici, je viens, pour faire, ô Dieu, ta volonté* (Héb. *10*, 7-8). En Jésus, nous voyons un homme parfait, un homme dans la bouche duquel il ne s'est point trouvé de fraude, et qui a pu dire : *Qui de vous me convaincra de peché ?* Celui-là seul qui se mesure à Jésus, se jugeant selon la vérité, selon la vraie mesure ne pourra se méprendre. Oh ! si les hommes en venaient là, ils cesseraient bientôt de se comparer aux autres ; car, pesés à cette balance, ils renonceraient immédiatement à toute comparaison ; ils se reconnaîtraient tous comme manquant de tout, le vertueux comme le vicieux. *Car il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu* (Rom. *3*, 22). Si vous prenez quelque autre mesure que ce soit, vous aurez d'innombrables différences ; mais prenez la gloire de Dieu pour étalon, pour mesure, toutes les différences de caractères se perdent immédiatement dans ce seul trait qui leur est commun à tous : *Les fils des gens du commun ne sont que vanité, les fils des grands ne sont que mensonge ; placés dans*

la balance, ils montent ensemble plus légers que la vanité (Ps. *62*, 9).

Lecteur ! êtes-vous venu à la lumière ? Vous êtes-vous placé à côté de Jésus, et avez-vous découvert, avez-vous reconnu, qu'il n'y a aucune ressemblance entre Jésus, qui fit la volonté de Dieu et vous qui n'avez fait que votre propre volonté ? Avez-vous compris qu'il vous importe peu de savoir ce que vous êtes aux yeux des autres ? Avez-vous compris qu'aux yeux de Dieu, pesé dans sa balance, vous êtes trouvé léger, et que mesuré à sa mesure qui est Jésus, vos pensées, vos paroles, vos actions, tout en vous a participé au péché ? S'il en est ainsi, si personnellement vous êtes venu devant Dieu, pour vous voir comme devant le trône de son jugement, un pécheur sans ressource, perdu ; alors, vous êtes là où Dieu voulait vous amener. Lui-même témoigne que tous sont perdus, ruinés ; votre âme confesse que vous êtes tel ; toute controverse est finie ; et maintenant, vous étant comparé à Jésus, vous étant mis en sa présence pour connaître votre état, regardez à lui, écoutez-le. Il est venu chercher et sauver ce qui était perdu, son salut est pour ceux qui sont tels que vous. Oui, si comme homme parfait, seul saint, seule justice de Dieu, tous sont condamnés par lui, comme parfait Sauveur il convient à ceux-là mêmes que sa perfection a condamnés. Que cela est simple ! encore qu'il soit dur de reconnaître qu'un pécheur sans ressource soit seul qualifié pour un complet, pour un parfait Sauveur ; et un parfait Sauveur pour un pécheur sans ressource. Du moment qu'un pécheur est amené à

reconnaître à la lumière de la sainteté de Dieu manifesté en Jésus, que tout en lui est péché, alors Dieu peut raisonner avec lui, peut lui parler du salut que sa grâce a préparé dans le sang de l'Agneau ; comme il est dit en Ésaïe *1*, 18 : *Venez et plaidons ensemble.* Cette même sainteté de Dieu qui nous condamne, nous montre le sang de Jésus qui purifie de tout péché. Si vous êtes tombés aux pieds de Jésus, en disant : *Seigneur éloigne-toi de moi, car je suis un homme pécheur,* le Seigneur Jésus vous dit alors : NE CRAINS POINT.

MON PEUPLE

(*suite*)

LA BÉNÉDICTION SELON LE CŒUR DE DIEU

Le contraste établi entre le pays d'Égypte et le pays de Canaan fait clairement ressortir le genre de relation dans lequel Dieu introduisait son peuple. Il se chargeait de tout ce qui concernait leur bénédiction ; pour réaliser celle-ci, par conséquent, le peuple devait rester dans la dépendance de Dieu. Or, la dépendance n'est pas une chose naturelle ou facile pour le cœur de l'homme ; car, étant pécheur, il ne cherche que l'indépendance. Pour donner libre cours à sa volonté propre, il met les droits de Dieu de côté : *La pensée de la chair est inimitié contre Dieu* (Romains *8*, 7). En sorte que nous avons besoin

d'apprendre en pratique ce que c'est que de compter sur Dieu. Le peuple d'Israël a dû être instruit dans ce sens, et le moyen dont Dieu s'est servi pour cela a été de le conduire dans le désert, le terrible désert où il n'y avait rien pour attirer le cœur ni pour le satisfaire, mais, au contraire, tout pour le repousser.

Pensez un instant, cher lecteur, à ce que cette expérience a dû être pour un peuple habitué à la fertilité de l'Égypte ! Dans le désert, il n'y avait rien à manger, rien à boire, rien qui pût répondre à l'énergie de l'homme ou l'inviter à y prodiguer ses soins. Les poissons du Nil, les produits des champs, tout y faisait défaut, et le souvenir des choses dont ils avaient joui en Égypte rendait plus amer pour les Israélites le constraste pénible du désert aride. Il fallait cela pour que le peuple détournât ses regards et ses pensées de lui-même et les fixât sur Dieu, afin de connaître les ressources de sa grâce toute-puissante. Ne pouvant rien faire pour eux-mêmes dans de telles conditions, ils étaient dans l'obligation d'apprendre ce que Dieu pouvait faire pour eux. Il y avait par devers Lui de quoi répondre à tous leurs besoins : Il fit descendre la manne du ciel tous les matins ; Il dit à Moïse de frapper le rocher, et il en sortit des eaux en abondance. Et, de cette manière, Il les garda pendant quarante ans, en sorte que Moïse a pu leur dire à la fin (Deutéronome *29*, 5-6) : *Je vous ai conduits quarante ans par le désert : vos vêtements ne se sont pas usés sur vous, et ta sandale ne s'est pas usée à ton pied. Vous n'avez pas mangé de pain, et vous n'avez bu*

ni vin ni boisson forte, afin que vous connussiez que moi, l'Éternel, je suis votre Dieu. Dieu était toujours fidèle. Il dirigeait constamment son peuple dans le désert où il n'y avait pas de chemin, et leur faisait voir qu'Il ne les laisserait manquer de rien. Nulle part ailleurs ils n'auraient pu découvrir au même degré quelles étaient pour eux les ressources de la puissance de Dieu, toujours au service de son amour en faveur de son peuple ! Pendant quarante ans, Il les avait gardés sains et saufs par des moyens merveilleux, qui étaient évidemment au-dessus du pouvoir et de l'intelligence des hommes. Il n'avait pas retiré d'eux sa bonté ni démenti sa fidélité (Psaume *89*, 33). Comment ne pas saisir cette vérité précieuse qu'il y a en tous temps et de toutes manières une ressource pour le cœur dans le Dieu vivant ? Cette assurance intime était de première nécessité pour pouvoir jouir, dans le pays de la promesse, de toutes les bénédictions que Dieu y avait mises en réserve pour son peuple.

Mais pour être ainsi béni de Dieu, il fallait Lui être obéissant. Sur ce point également, le peuple devait être éprouvé. Condition du bonheur dans la communion de Dieu, inséparable d'avec la dépendance du Créateur, l'obéissance, épreuve de l'homme dans le jardin d'Eden, avait porté sur cela, et le premier péché fut la désobéissance. Dorénavant les enfants d'Adam, tout en étant fils de la désobéissance (Éphésiens *2*, 2), étaient moralement incapables de se rendre compte de leur état vis-à-vis de Dieu, et avaient besoin d'apprendre ce qui était dans

leur cœur. Car la connaissance du mal, acquise en même temps que la connaissance du bien, empêche de connaître celui-ci d'une manière pleine et entière. La conscience existe : l'homme l'a acquise dans sa chute ; Dieu l'a voulu, et que son nom soit béni de ce qu'il en est ainsi ; car c'est par la conscience que la vérité peut atteindre l'homme déchu, c'est par elle qu'il peut être saisi ; mais elle n'est d'un secours réel qu'en tant que la lumière agit sur elle. Elle n'est pas la lumière, bien qu'elle soit le canal par où la lumière peut entrer, vérité importante et trop souvent oubliée de nos jours ! Vouloir donc se diriger par la conscience serait se méprendre sur un point fondamental : c'est du rationalisme. La conscience a besoin d'être éclairée, et Dieu seul peut faire cela. Il le fait par son Esprit et par sa parole, en conduisant l'âme dans des circonstances où elle est comme forcée de se servir de la parole divine, étant rejetée sur Dieu pour apprendre en pratique ce qu'Il est, ce qu'est sa grâce. Les circonstances par où nous passons (figurées par le désert pour le peuple d'Israël) sont l'occasion dont Dieu se sert pour donner une prise réelle à sa parole sur nous, ou plutôt pour que nous soyons formés par elle d'après ses pensées et ses intentions à notre égard. Nous apprenons l'obéissance par les choses que nous souffrons. Il est dit même, au sujet du Seigneur Jésus, qu'Il l'a apprise ainsi ; avec cette différence toutefois entre Lui et nous qu'Il l'a apprise comme un homme en souffrant, n'ayant jamais été auparavant dans une position qui comportait l'obéissance ; nous l'apprenons

parce qu'étant par nature désobéissants, nous ne la connaissons pas. Mais combien il est précieux pour l'âme qui souffre de retrouver dans la souffrance le chemin où le Seigneur Jésus a marché dans la perfection devant Dieu, et de connaître par ce moyen la communion avec le Fils de Dieu dans le sentier de la lumière divine. Il a été l'homme obéissant par excellence, et n'a jamais dévié de la dépendance complète de Dieu, nous laissant ainsi l'exemple afin que nous suivions ses traces. Dans sa grâce parfaite, Il a pris humblement et simplement cette place, citant contre Satan Deutéronome *8*, 3, comme une direction pleinement suffisante de la part de Dieu.

Quant à nous, la conscience éveillée ne rend-elle pas témoignage que nous avons besoin d'apprendre en pratique ce qui est dans notre cœur ? Combien de choses s'y élèvent contre la direction de Dieu et nous empêchent de vivre de sa parole ? Les épreuves de la vie sous le gouvernement de Dieu sont le moyen de nous discipliner, comme la traversée du désert a été, pour les enfants d'Israël, l'occasion favorable pour que Dieu accomplît en eux cette œuvre nécessaire. Tout était en vue de la bénédiction à venir. N'est-ce pas là notre cas aussi, comme nous le voyons, du reste, dans le chapitre *12* de l'Épître aux Hébreux ? Avec quel intérêt donc ne pouvons-nous pas lire le récit divin des choses qui arrivèrent à Israël comme types de ce qui nous concerne, afin que nous profitions des instructions de la parole.

Voici en quels termes Moïse, à la fin de la

traversée, résume pour le peuple les expériences du désert : *Tu te souviendras de tout le chemin par lequel l'Éternel, ton Dieu, t'a fait marcher ces quarante ans dans le désert, afin de t'humilier et de t'éprouver, pour connaître ce qui était dans ton cœur, si tu garderais ses commandements ou non. Et il t'a humilié et t'a fait avoir faim ; et il t'a fait manger la manne que tu n'avais pas connue et que tes pères n'ont pas connue, afin de te faire connaître que l'homme ne vit pas de pain seulement, mais que l'homme vivra de tout ce qui sort de la bouche de l'Éternel. Ton vêtement ne s'est point usé sur toi, et ton pied ne s'est point enflé pendant ces quarante ans. Connais dans ton cœur que, comme un homme châtie son fils, l'Éternel, ton Dieu, te châtie ; et garde les commandements de l'Éternel, ton Dieu, pour marcher dans ses voies et pour le craindre. Car l'Éternel, ton Dieu, te fait entrer dans un bon pays, un pays de ruisseaux d'eau, de sources et d'eaux profondes qui sourdent dans les vallées et dans les montagnes ; un pays de froment, et d'orges, et de vignes, et de figuiers, et de grenadiers, un pays d'oliviers à huile, et de miel ; un pays où tu ne mangeras pas ton pain dans la pauvreté, où tu ne manqueras de rien, un pays dont les pierres sont du fer, et des montagnes duquel tu tailleras l'airain. Et tu mangeras, et tu seras rassasié, et tu béniras l'Éternel, ton Dieu, à cause du bon pays qu'il t'a donné. Prends garde à toi ; de peur que tu n'oublies l'Eternel, ton Dieu, pour ne pas garder ses commandements, et ses ordonnances, et ses statuts, que je te commande aujourd'hui ; de*

peur, que, quand tu mangeras, et que tu seras rassasié et que tu bâtiras de bonnes maisons et y habiteras, et que ton gros et ton menu bétail se multipliera, et que l'argent et l'or te seront multipliés, et quand tout ce qui est à toi se multipliera, alors ton cœur ne s'élève et que tu n'oublies l'Éternel, ton Dieu, qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude ; qui t'a fait marcher dans le désert grand et terrible, désert de serpents brûlants et de scorpions, une terre aride où il n'y a point d'eau ; qui a fait sortir pour toi de l'eau du roc dur ; qui t'a fait manger dans le désert la manne que tes pères n'ont pas connue, afin de t'humilier et afin de t'éprouver pour te faire du bien à la fin, et que tu ne dises pas dans ton cœur : Ma puissance et la force de ma main m'ont acquis ces richesses. Mais tu te souviendras de l'Éternel, ton Dieu, que c'est lui qui te donne de la force pour acquérir ces richesses, afin de ratifier son alliance qu'il a jurée à tes pères, comme il paraît aujourd'hui. Et s'il arrive que tu oublies en aucune manière l'Éternel, ton Dieu, et que tu ailles auprès d'autres dieux, et que tu les serves et que tu t'inclines devant eux, je rends témoignage contre vous aujourd'hui que vous périrez, parce que vous n'aurez pas écouté la voix de l'Éternel, votre Dieu (Deutéronome *8*, 2-20).

Ces paroles nous expliquent clairement le but que Dieu avait en vue en conduisant son peuple dans le désert ; c'était une occasion précieuse pour connaître Dieu, tout en faisant l'expérience de ce qui était dans leur propre cœur ; mais,

comme l'histoire le démontre, la plupart de ceux qui sortirent d'Égypte sous la conduite de Moïse n'en profitèrent pas. Il n'y en eut parmi eux que quelques-uns, tels que Caleb, qui persévérèrent à suivre l'Éternel (voyez Josué *14*, 8). Cependant Dieu faisait son œuvre, et Il a écrit sa parole pour nous, afin que nous comprenions ses voies à notre égard.

Dieu éprouve les siens par les circonstances de la vie, afin de leur apprendre l'obéissance et la dépendance. Puissions-nous en profiter comme Caleb ! Très souvent on se laisse dominer par l'épreuve, laissant Dieu de côté et oubliant l'œuvre qu'Il opère en vue de la gloire à venir (Romains *8*, 28-30), oubliant aussi que les circonstances qui nous accablent sont l'occasion dont Dieu se sert pour nous faire connaître les ressources de sa grâce. C'était pour un peuple affamé qu'il faisait descendre la manne du ciel, pour un peuple altéré qu'il faisait jaillir l'eau du rocher. Voyez le cas de l'aveugle-né dans le chapitre *9* de l'Évangile de Jean ; qui, si ce n'est le Seigneur Jésus, aurait donné une raison semblable pour une telle infirmité ? C'est afin que les œuvres de DIEU soient manifestées en lui (vers. 3). Les disciples étaient occupés de tout autres considérations. Combien il est précieux pour le cœur de savoir que Dieu agit de cette manière, et de pouvoir toujours compter sur Lui ! Puis Il nous encourage en dirigeant nos cœurs vers la gloire à venir, comme Il plaçait les richesses du pays de Canaan devant les Israélites. Dieu avait la pensée d'introduire son peuple dans un lieu où Il pourrait les bénir selon son propre

Le Salut de Dieu 81 (1960)

cœur, et où le peuple, instruit dans sa dépendance, devait continuellement s'attendre à recevoir toutes choses directement de sa main toute-puissante. C'était une figure du repos sabbatique qui reste pour le peuple de Dieu et dont il est parlé dans le chapitre *4* de l'Épître aux Hébreux.

La foi, conduite par le Saint Esprit, saisit ces choses dès à présent, et le chrétien devient ainsi un témoin pour Christ dans ce monde où Il a été rejeté, ayant son cœur arrêté sur *les choses qui sont en haut,* là *où le Christ est assis à la droite de Dieu* (Colossiens *3,* 1-3). Bientôt Christ sera manifesté et alors les siens seront manifestés avec Lui en gloire.

Mais il y a plus encore pour le chrétien : c'est qu'il est déjà introduit, en la personne de Christ, dans la jouissance spirituelle des bénédictions célestes ; il est assis *dans les lieux célestes dans le Christ Jésus* (Éphésiens *2,* 6). En sorte que, pour lui, les expériences du désert, qui forment le cœur pour jouir de ces bénédictions spirituelles, ont lieu en même temps que le développement de la vie dans la communion du Fils de Dieu en rapport avec les bénédictions elles-mêmes. Pour nous servir de la figure, il est, pour ainsi dire, dans le désert et dans le pays de Canaan en même temps : dans le désert, par les circonstances de la vie extérieure et la dépendance sous le gouvernement de Dieu ; dans le pays de Canaan, pour jouir en communion avec le Seigneur Jésus de toutes les bénédictions spirituelles dont il est déjà béni en Christ (1 Corinthiens *1,* 9 ; Éphésiens *1,* 3).

Et c'est dans ces lieux célestes aussi que le combat qui est propre au chrétien s'engage, *car notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes* (Éphésiens *6,* 12). De cela, le combat des Israélites contre les nations idolâtres qui habitaient le pays de Canaan est encore la figure.

Le chrétien n'est pas seul pour combattre : Dieu est avec lui. Et, par les expériences de la vie, il apprend à compter sur Dieu dans la lutte contre Satan, tout en jouissant des précieuses bénédictions dont il participe en Christ et avec Lui, comme enfant et héritier du Dieu vivant.

(A suivre.)

UNE HEUREUSE TRANSFORMATION

Votre tristesse sera changée en joie.
(Jean 26, 20.)

Le peuple de Christ est un peuple affligé. L'épreuve est son héritage ; la tribulation est sa discipline. Mais si vous êtes affligés maintenant de diverses manières, c'est *afin que l'épreuve de votre foi, bien plus précieuse que celle de l'or qui périt et qui toutefois est éprouvé par le feu, soit trouvée tourner à louange, et à gloire, et à honneur, dans la révélation de Jésus Christ* (1 Pierre *1,* 7). Vos épreuves vous sont mesu-

rées par une main compatissante. Il vous connaît trop bien, il vous aime trop tendrement pour faire de ce monde un monde sans épreuve et sans larmes. Il faut de la pluie, de la grêle, des orages, au ciel des saints, disait Rutherford. Si votre chemin terrestre était semé de fleurs et que les rayons du soleil se jouassent sans cesse autour de votre demeure, vous risqueriez d'oublier que votre existence n'est qu'une existence nomade, et que vous n'êtes ici-bas qu'étrangers et voyageurs. Il faut que la tente soit parfois ébranlée, il faut que les liens qui retiennent ce tabernacle terrestre se relâchent les uns après les autres, afin de vous amener à sentir que vous n'êtes véritablement qu'un pèlerin, et à soupirer après une meilleure patrie. Mais encore une fois soyez consolés ; et tandis que l'affliction est votre partage, pensez à Celui qui dit à chacun de vous : Je connais tes afflictions. Les anges ne pourraient comprendre vos douleurs, ils ne sauraient sympathiser avec vous, car la douleur est chose inconnue pour eux. Mais il y a un Etre plus puissant que les anges qui compatit à toutes vos peines, à toutes vos tristesses. L'amour est au fond de toutes ses dispensations à votre égard. Il a un but caché dans toute épreuve qu'il vous envoie, en sorte qu'épreuve et bénédiction sont pour son peuple des mots synonymes. Pourquoi me demandez-vous ce que j'aime ? disait un fervent serviteur de Dieu sur son lit de mort, je suis le malade du Seigneur, je ne puis que tout aimer.

Quand vos dispositions seront telles, alors votre tristesse sera changée en joie. Le matin s'approche, ce brillant matin où la rosée amassée

durant des nuits de larmes brillera à l'éclat du soleil de justice. A ce moment bienheureux, tout le travail, toutes les épreuves du temps présent seront oubliées, ou si le souvenir en subsiste encore, il ne servira qu'à établir un contraste plus frappant entre cette vie de douleur et la plénitude des joies de l'éternité. Quelle révélation ineffable ! Voici, la carte du temps est déroulée, et je découvre que toute épreuve, de quelque nature qu'elle fût, faible ruisseau ou fleuve impétueux, se dirigeait vers le ciel, et que chaque rafale, chaque souffle de la tempête a contribué à pousser ma barque dans le port ! Et le Seigneur lui-même prendra part à mon bonheur. Car si nos tristesses sont ses tristesses, nos joies sont aussi ses joies.

Lecteur, puisse une telle joie être la vôtre ! Détachez-vous de celles du monde. Appréciez avec reconnaissance les joies légitimes que Dieu vous accorde et qu'Il peut sanctifier et bénir, mais prenez garde de ne pas y mettre votre cœur, ou de leur attribuer une permanence qu'elles n'ont pas. Souvenez-vous que Jésus avait les regards fixés non sur la terre, mais vers le ciel, lorsqu'il ajouta :

Personne ne vous ôte votre joie (Jean *16,* 22).

Le Salut de Dieu 81 (1960)

2 ROIS *13*, 10-22

La trente-septième année de Joas, roi de Juda, Joas, fils de Joakhaz, commença de régner sur Israël à Samarie ; il régna seize ans. Et il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel : il ne se détourna d'aucun des péchés de Jéroboam, fils de Nebath, par lesquels il avait fait pécher Israël ; il y marcha. Et le reste des actes de Joas, et tout ce qu'il fit, et sa puissance, comment il fit la guerre contre Amatsia, roi de Juda, cela n'est-il pas écrit dans le livre des chroniques des rois d'Israël ? Et Joas s'endormit avec ses pères ; et Jéroboam s'assit sur son trône ; et Joas fut enterré à Samarie avec les rois d'Israël.

Et Élisée était malade de la maladie dont il mourut ; et Joas, roi d'Israël, descendit vers lui et pleura sur son visage, et dit : Mon père, mon père ! Char d'Israël et sa cavalerie ! Et Élisée lui dit : Prends un arc et des flèches. Et il prit un arc et des flèches. Et il dit au roi d'Israël : Mets ta main sur l'arc. Et il y mit sa main. Et Élisée mit ses mains sur les mains du roi, et dit : Ouvre la fenêtre vers l'Orient. Et il l'ouvrit. Et Élisée dit : Tire ! Et il tira. Et il dit : Une flèche de salut de par l'Éternel, une flèche de salut contre les Syriens ; et tu battras les Syriens à Aphek, jusqu'à les détruire. Et il dit :

MARS 1960.

Prends les flèches. Et il les prit. Et il dit au roi d'Israël : Frappe contre terre. Et il frappa trois fois et s'arrêta. Et l'homme de Dieu se mit en colère contre lui et dit : Il fallait frapper cinq ou six fois, alors tu eusses battu les Syriens jusqu'à les détruire ; mais maintenant tu ne battras les Syriens que trois fois.

Et Élisée mourut, et on l'enterra. Et des troupes de Moab entrèrent dans le pays au commencement de l'année suivante. Et il arriva que, comme on enterrait un homme, voici, on vit venir la troupe et on jeta l'homme dans le sépulcre d'Élisée. Et l'homme alla toucher les os d'Élisée, et il reprit vie et se leva sur ses pieds.

Dieu est notre refuge et notre force, un secours dans les détresses (Psaume *46*, 1).

Nous avons ici devant nous le roi Joas : un petit-fils de Jéhu. S'il s'agit de sa conduite, en quelques traits de plume l'écrivain sacré nous a raconté toute la vie de cet homme : *Il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel.* Ou voulez-vous nous mener dans la chambre d'un mourant ? Élisée était malade, un vieillard de cent ans, un homme qui avait été un fidèle serviteur, qui avait eu une vie remarquable. Étant riche, il avait vécu dans la pauvreté. Son père était riche, il nous est dit qu'il labourait avec la douzième paire de bœufs. Élisée avait tout laissé pour vivre dans la pauvreté, comme a vécu notre divin Sauveur qui n'avait rien ici-bas. La fin d'un tel homme est la paix ; c'est un homme de Dieu qui va fermer ses paupières. On ap-

prend beaucoup auprès de tels hommes, mais je ne veux pas vous mener là, c'est au Calvaire que je vous amène, à Celui qui sauve, et qui ne veut se sauver lui-même. Lui, Jésus, a été incomparable dans ses perfections et c'est à cause d'elles qu'Il a pu accomplir l'œuvre merveilleuse de l'expiation, qui nous sauve et nous délivre par la foi en Lui.

Joas a suivi les traces de son père, elles étaient aussi mauvaises que celles que nous suivons, vous ou moi, à la suite d'Adam. L'exemple de son grand-père, Jehu n'avait pas retenu son attention, il était pourtant un homme remarquable. Joakhaz, le père de Joas, avait aussi été en détresse. Il avait imploré l'Éternel (2 Rois *13*, 4) et Dieu était intervenu. Quand une créature humaine implore le Seigneur, Dieu intervient dans sa vie. Joas a marché dans les péchés : *Il fit ce qui est mauvais.* Il n'a pas régné longtemps : seize ans (son père dix-sept ans, son grand-père vingt-huit ans), mais il a vécu dans le péché.

L'Évangile est chose sérieuse. Dieu y présente son Fils pour le salut de quiconque croit. Il est nécessaire d'ouvrir son cœur.

Tout à coup dans la vie de ce pécheur apparaît un sombre nuage : les Syriens approchent. Ce sont des ennemis extraordinairement cruels : dans les pages qui précèdent on a vu leur cruauté. Joas s'aperçoit qu'ils sont à l'horizon. Vous avez des ennemis qui vous entourent et vous n'avez aucune ressource en vous pour leur tenir tête. L'ennemi le plus dangereux qui nous menace aujourd'hui, c'est la mort.

Joas était dans son palais, il avait vécu dans

le péché. Il n'avait qu'une petite armée : 10 000 hommes de pied, 50 cavaliers, 10 chars. Il ne disposait pas des forces nécessaires pour tenir tête à l'ennemi.

Qu'avons-nous pour combattre la mort ? Elle nous guette, l'Éternité s'avance, le poids de nos péchés nous écrase. Le temps ne nous laisse pas de repos. Vos ennemis sont plus forts que vous.

Joas ne cherche pas de secours dans la loi, la religion, ce n'est pas le moment de changer sa vie. Il a entendu parler du prophète, ce vieillard qui va disparaître ; le ministère d'Élisée est près de finir : *Élisée était malade, de la maladie dont il mourut.* Élisée veut dire : *Dieu veut sauver.*

On peut dire : j'ai entendu parler du retour du Seigneur Jésus. Mais je n'y ai pas pris garde et la porte restera fermée quand je crierai : Seigneur ouvre-moi ! Il sera trop tard ! L'Église termine ses préparatifs, un réveil s'est encore fait sentir. Voulez-vous faire comme ce roi impie, profiter des derniers moments d'Élisée ? Il fallait aller trouver Élisée.

Il nous faut autre chose que changer de religion : il nous faut un sauveur. Que va faire Joas ? Les Syriens sont là : il n'a plus que quelques heures pour se défendre.

La peur de l'Éternité, de Satan, de la Mort, c'est un petit commencement de la sagesse. Il y a de l'espoir ; Joas dit : il y a là-bas couché sur un lit, dans la faiblesse, un homme dont j'ai entendu parler. Je n'ai jamais rien eu à faire avec lui.

L'heure est grave, vous allez voir quel accueil Élisée va réserver à Joas. Il aurait dû lire Deutéronome *18*, il se serait rendu compte de son état, de ce que Dieu voulait, alors qu'il ne s'était occupé que de faire sa volonté propre.

Il vous faut faire la connaissance d'un Christ mourant au Calvaire. Joas va quitter son palais ; voulez-vous quitter le vôtre, le palais du péché ? C'est le palais de l'angoisse : le monde est un palais somptueux. La Parole de Dieu le dit et le diable a très bien arrangé le monde. Venez confesser vos péchés à un Christ souffrant au Calvaire.

On aurait pu dire dans la chambre où reposait Élisée : Tu as pu sauver les autres, tu ne peux te sauver. Médecin, guéris-toi toi-même. Dans la vie d'Élisée, on compte 14 miracles.

Les impossibilités de Dieu sont des sujets d'admiration. On aurait pu dire sur la croix au Seigneur : descends ! Impossible. S'Il était descendu, je n'aurais jamais été sauvé. *Il se confie en Dieu, qu'Il le délivre !* criait-on. Dieu peut tout faire : appeler les mondes à l'existence, faire vivre Jonas dans le ventre d'un poisson qu'Il suscite pour le recueillir, mais mon Fils sur la croix, je ne puis pas le délivrer. Ce que Joas va faire, c'est de pleurer sur le visage d'Élisée. Venez pleurer, sur un Christ crucifié, sa tête couronnée d'épines. Savez-vous ce qu'est le Christ ? Il ne sauve pas à la création dans le premier chapitre de la Genèse. Où a-t-il sauvé mon âme ? Sur le Calvaire. Il est crucifié, mon Sauveur. Comme Élisée, Il est mort. On doit

enterrer Élisée pour qu'au contact de ses os un homme, jeté dans son sépulcre, reprenne vie. Joas se présente devant Élisée plein d'inquiétude. Chères âmes, vos ennemis sont nombreux, hier la mort était un peu plus loin qu'aujourd'hui. Aujourd'hui l'Éternité est plus près de vous qu'hier. Il est nécessaire de monter au Calvaire pour trouver Christ crucifié. Faites comme le roi : il quitte son palais. Élisée était pauvre : notre Sauveur a été l'expression de la plus complète pauvreté. Quel accueil vous trouvez à la croix ! Quel accueil Joas, roi d'Israël, a trouvé auprès du prophète. Il entre dans cette chambre pour se rendre compte qu'Élisée est tout pour lui. Quelle joie pour Élisée de voir arriver cet homme avec des besoins. L'Esprit Saint dit : *Cherchez et vous trouverez.*

Élisée peut tourner sa face, il voit Joas, le petit-fils de Jéhu. Quelle scène pour le Seigneur quand un pécheur descend doucement dans la vallée pour se désaltérer au torrent intarissable de l'amour !

Pas un mot de reproches d'Élisée ; il ne dit pas à Joas : tu as vécu dans le mal. Il y a la crainte, l'inquiétude qui poursuivent Joas : c'est le moment le plus solennel. Faites comme Joas : il s'approche du mourant. Approchez-vous du Calvaire. C'est un plus grand, infiniment plus grand qu'Élisée qui est là. C'est auprès de Lui seul que vous trouverez la sécurité, la paix, le repos et le bonheur !

Dans l'Apocalypse, lisez : Qui est digne d'ouvrir le livre ? Pas Daniel. Un mortel ne peut

pas se présenter. Un seul est digne de la gloire : l'homme du Calvaire. C'est un plus grand qu'Élisée. Ici dans l'Ancien Testament, c'est le temps des figures.

Joas pleura sur son visage. L'avez-vous fait ? Avez-vous pleuré dans votre vie ? Avez-vous pleuré aux pieds de Celui qui a appelé le monde à l'existence ? Avez-vous versé quelques larmes sur un passé coupable ? Bientôt il sera trop tard si vous attendez. En enfer les hommes pleureront, et il n'y aura personne pour essuyer leurs larmes. Un pécheur qui confesse ses péchés, que c'est précieux ! Le Ciel est en fête, le Seigneur se réserve de remplir son cœur.

Joas s'en va le cœur heureux, mais Élisée est en colère (vers. 19). Il faut frapper encore — vous avez le droit de jouir de la grâce — Joas a frappé seulement trois fois. Que d'âmes ont limité cette grâce. Il faut prendre les flèches. Les Syriens seront battus mais ils ne le seront que trois fois.

Celui qui est resté sur la croix trois heures parle la langue du Ciel. Mon père, je suis aimé de toi ! Un père est le protecteur de son enfant. Joas s'écrie : Mon père ! Char d'Israël et sa cavalerie ! Il y a des ressources. Élisée dit : Prends ton arc. Il faut combattre, ouvrir la fenêtre, le danger vient là-bas. Quand nos yeux sont ouverts pour voir le péché, ils regardent au Sauveur. Du côté de l'orient l'ennemi vient : Tire une flèche, tu battras les Syriens.

Dans le dernier paragraphe, nous avons un homme mort. Élisée est enterré. Nous n'avons

plus un Christ mort. Vingt siècles bientôt que le Seigneur est assis à la droite de Dieu. Il est sorti victorieux de la mort. Si le Christianisme a perdu sa puissance, il y a quelqu'un qui n'a pas perdu sa puissance : Celui qui est mort sur la Croix. Élisée est mort ; le Sauveur est mort. La puissance de l'homme crucifié, la puissance du Vivant aux siècles des siècles demeure.

L'ennemi est dans le pays. Aujourd'hui aussi l'ennemi a repris pied ; expression de la faiblesse, les Moabites ont suivi les Syriens. Celui qui a dit : *Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie* est aussi puissant aujourd'hui pour sauver sa créature.

Vous parlez de la dernière demeure, c'est faux. Il n'y a que le ciel ou l'étang de feu. L'ennemi arrive, on jette le mort dans le sépulcre d'Élisée ; il reprend vie. C'est le dernier miracle : la résurrection. Nos corps mortels seront transformés, la mort engloutie en Victoire. Le premier grand miracle : Il a sauvé mon âme ; le dernier : Il a ressuscité mon corps. *Jetez cet homme dans le sépulcre :* il se dresse sur ses pieds, il est vivant au contact des os du prophète. Ce que nous avons ici en type se réalisera. Ceux qui dorment dans la poussière se relèveront à la venue du Seigneur. Connaissez-vous la délivrance de l'âme, la résurrection de la mort ? *Si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. Aujourd'hui, venez à Lui.*

M. C.

MON PEUPLE

(*Suite*)

UNE CONDITION ATTACHÉE A LA JOUISSANCE DE LA BÉNÉDICTION

Le pays de Canaan, type des bénédictions spirituelles dont nous sommes bénis en Christ, a été, pour les enfants d'Israël, un don de Dieu. Pour les y introduire, Dieu ne posa aucune condition ; Il ne faisait qu'accomplir sa promesse faite à leurs pères, à Abraham, à Isaac et à Jacob. Mais il y avait pour eux une condition pratique attachée à la jouissance du pays : c'était de s'en rendre maîtres, l'arrachant aux mains des nations iniques qui le possédaient. Les versets 24 et 25 du chapitre *11* du Deutéronome parlent de cela : Tout lieu que foulera la plante de votre pied sera à vous : votre limite sera depuis le désert et le Liban, depuis le fleuve, le fleuve Euphrate, jusqu'à la mer d'Occident. Personne ne pourra tenir devant vous ; l'Éternel, votre Dieu, mettra la frayeur et la crainte de vous sur la face de tout le pays que vous foulerez, comme il vous l'a dit.

Une telle assurance ne devait-elle pas suffire pour engager le peuple à avancer hardiment et à chasser les ennemis de devant eux ? Pour le faire, cependant, il leur fallait toujours regarder à Dieu, non pas à eux-mêmes, car les difficultés étaient grandes et nombreuses. Le combat, une fois engagé, devait se poursuivre sans relâche ; et ainsi les Israélites pouvaient

montrer s'ils avaient profité des leçons de dépendance que Dieu leur avait données pendant la traversée du désert. L'obéissance, la foi, la patience, la persévérance étaient à la fois requises pour prendre possession du bon pays. Puis, une fois établis, il fallait persévérer dans la même voie pour jouir de la bénédiction dont Dieu se proposait de combler son peuple, comme nous l'avons déjà vu dans les versets 11-15 de ce même chapitre.

Le culte du peuple s'y rattachait : voyez le chapitre *26*. Comment se présenter devant le sacrificateur avec une corbeille pleine des prémices de tous les fruits de la terre tirés du pays que Dieu avait donné, si on n'avait pas d'abord fait l'expérience de ses soins fidèles qui chassaient les ennemis et qui donnaient régulièrement les pluies du ciel ? Mais quelle joie pour le cœur de l'Israélite fidèle de pouvoir dire, en présentant devant l'autel de l'Éternel sa corbeille de fruits exquis : Je déclare aujourd'hui à l'Éternel, ton Dieu, que je suis arrivé dans le pays que l'Éternel a juré à nos pères de nous donner ! Quelle joie aussi pour le sacrificateur de voir ainsi la preuve évidente, d'un côté, de la fidèle bonté de Dieu, et, de l'autre côté, de l'obéissance du peuple qui avait gardé ses commandements ! L'Israélite n'avait pas besoin d'entrer dans une longue explication : sa corbeille pleine disait déjà plus qu'il ne pouvait dire quant aux détails de la bénédiction qu'il avait reçue de Dieu, et, comme il la posait devant l'autel, il exprimait la cons-

cience qu'il avait d'être l'objet des soins de Dieu. Avec un débordement de joie, il pouvait alors repasser son histoire et raconter une fois de plus ce que Dieu avait fait pour lui et pour ses pères : Mon père était un Araméen qui périssait, et il descendit en Égypte avec peu de gens, et il y séjourna et y devint une nation grande, forte et nombreuse. Et les Égyptiens nous maltraitèrent et nous humilièrent, et nous imposèrent un dur service ; et nous criâmes à l'Éternel, le Dieu de nos pères, et l'Éternel entendit notre cri et vit notre humiliation, et notre labeur, et notre oppression ; et l'Éternel nous fit sortir d'Égypte à main forte et à bras étendu, et avec une grande terreur, et avec des signes et des prodiges ; et il nous a fait entrer dans ce lieu-ci et nous a donné ce pays, pays ruisselant de lait et de miel. Et maintenant, voici, j'ai apporté les prémices du fruit de la terre que tu m'as donnée, ô Éternel ! (Deutéronome *26*, 1-11).

On le voit, les relations avec Dieu, dans lesquelles le peuple était entré, devaient s'exprimer, dans les détails de la vie religieuse, par des rapports constamment maintenus. Dieu eut soin de dire tout cela d'avance à son peuple, pour lui faire comprendre ce qu'Il était pour eux et pour le stimuler dans l'accomplissement de sa tâche. De son côté, Dieu ne pouvait faire défaut ; il y avait donc tout encouragement pour le peuple à compter sur Lui.

L'Éternel fit plus encore ; car au moment où le peuple, après avoir traversé le Jourdain,

s'apprêtait pour le combat, Il se présenta à Josué comme le chef de l'armée de l'Éternel, avec son épée nue dans sa main, pour lui faire comprendre qu'Il ne le laisserait pas aller seul, et que la chose essentielle, pour Josué comme pour Moïse, était de se rappeler constamment la sainteté qui convenait à la présence de Dieu. En réponse à la question de Josué : Qu'est-ce que mon Seigneur dit à son serviteur ? le chef de l'armée de l'Éternel dit à Josué : Ote ta sandale de ton pied, car le lieu sur lequel tu te tiens est saint. Si Dieu marchait ainsi avec son peuple, la conscience de tous devait être exercée à cet égard. Sans Dieu, les Israélites ne pouvaient rien faire ; avec Lui, la victoire leur était toujours assurée, mais ils avaient besoin de maintenir au milieu d'eux la sainteté de Dieu en marchant dans l'obéissance en toutes choses. Comparez Josué *5*, 13-15, avec Exode *3*, 2-5.

Quel intérêt toute cette divine histoire n'a-t-elle pas pour nous lorsque nous apprenons qu'elle n'a pas été écrite pour les Israélites seulement, mais pour nous ! Dieu parle à chacun de nous individuellement, en nous faisant voir ce qu'Il est pour nous et de quelle manière nous pouvons faire des progrès dans la vie spirituelle en jouissant de sa bénédiction. Notre lutte, il est vrai, n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté dans les lieux célestes, ou, en d'autres termes,

contre toute la puissance et tous les artifices de Satan. Les nations de Canaan n'étaient que le type de cette puissance. Or il est écrit : Résistez au diable et il s'enfuira de vous (Jacques *4*, 7), en sorte que nous avons la même assurance que les enfants d'Israël ; mais, pour pouvoir résister au diable, il nous faut prendre toute l'armure de Dieu, afin que, au mauvais jour, nous puissions résister, et, après avoir tout surmonté, tenir ferme (Éphésiens *6*, 10-13). Le Saint Esprit nous exhorte à nous fortifier dans le Seigneur et dans la puissance de sa force : et les détails de l'armure de Dieu sont indiqués dans la suite du passage. Le combat s'engage précisément dans le lieu de notre bénédiction, c'est-à-dire, dans les lieux célestes où nous sommes bénis de toute bénédiction spirituelle (Éphésiens *1*, 3). Il en est de nous comme des enfants d'Israël qui avaient à chasser les ennemis du pays ruisselant de lait et de miel. Satan fait tous ses efforts pour priver le chrétien de la jouissance des privilèges que Dieu nous a donnés en Christ; par ce moyen, il espère séparer nos âmes de Christ et détruire en pratique notre témoignage, car il sait très bien qu'il ne peut arracher aux bras du Sauveur une seule de ses brebis qu'Il a acquises au prix de son précieux sang (Jean *10*, 11, 27-30). Le Seigneur Jésus leur a donné la vie éternelle, et personne ne peut les ravir de sa main, ni de la main du Père. Quelle assurance infiniment précieuse pour nous ! Mais Satan cherche à nous ôter nos privilèges en pratique, afin que nous ne les réalisions pas, et afin que la monda-

nité entre dans nos cœurs, dans nos maisons et dans nos rapports de la vie journalière, pour que nous n'ayons pas le caractère d'un peuple céleste, ayant notre bourgeoisie dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur (Philippiens *3*, 20, 21).

A ce point de vue, l'histoire de la conquête israélite du pays de Canaan est remplie d'instruction pour nous, car nous voyons, dans les détails, sur quels points portent spécialement les efforts et la ruse de l'ennemi. Il ne nous est pas possible, dans notre espace limité, de suivre cette histoire avec détail, mais nous pouvons prendre l'exemple frappant d'un homme de foi, et puis considérer d'une manière générale la manière dont le peuple s'est acquitté de sa tâche.

L'homme dont nous parlons est Caleb. Il paraît sur la scène en deux occasions mémorables, la première, dans les chapitres 13 et 14 des Nombres ; la seconde, dans le chapitre 14 de Josué. Le premier passage nous fait assister au moment où les enfants d'Israël, étant arrivés au bord du pays, ont envoyé douze espions pour le reconnaître. Caleb était du nombre, ainsi que Josué, qui devint, après la mort de Moïse, le conducteur du peuple. De ces douze, quoiqu'ils fussent tous obligés de reconnaître la richesse du pays, dix reculèrent devant les difficultés et firent murmurer toute l'assemblée d'Israël en faisant ressortir leur impuissance pour s'en rendre maîtres ; Caleb et Josué seuls exhortè-

rent le peuple à monter hardiment contre les ennemis, en s'appuyant sur l'Éternel. Le peuple cependant parla de les lapider et de se faire un chef pour retourner en Égypte.

Qu'est-ce qui donna à Josué et à Caleb un tel courage dans ce moment de crise ? C'est que, seuls des douze, ils regardèrent à Dieu et non pas aux difficultés qui se présentèrent sur leur chemin. La parole de l'Éternel agissait dans leur cœur, et ils parlèrent, non pas d'après ce qu'ils avaient entendu de Dieu. C'était LA FOI : ils savaient que Dieu accomplirait sa parole. Caleb le dit plus tard : Je rapportai la chose comme elle était dans mon cœur ; c'est-à-dire, comme Dieu la lui avait fait comprendre ; il s'attachait simplement à sa divine parole (Josué *14*, 7).

Or, dans le premier chapitre du Deutéronome, nous apprenons un détail de plus : c'est que le désir d'explorer le pays venait du peuple lui-même (*1*, 22). Dieu permit cela, assurément, pour nous apprendre une autre leçon bien importante : lorsqu'on marche avec Dieu, on n'a pas besoin de se rendre compte des difficultés des circonstances ; on trouve qu'Il est avec nous pas à pas, et à mesure que les difficultés et les dangers se présentent, Il est là pour nous les faire traverser d'une manière digne de Lui, en sorte que toute la gloire Lui revient, et nous jouissons de sa bénédiction. En voulant voir d'avance, qu'est-ce que le peuple gagna en fait d'intelligence réelle du caractère du pays et de ses habitants ? Pouvaient-ils donner un

résumé plus saisissant que celui que Dieu donna à Moïse en Égypte : un pays ruisselant de lait et de miel, le lieu d'habitation des nations qu'ils devaient en chasser, et qui étaient plus grandes et plus fortes que le peuple d'Israël ? (Comparez Deutéronome *4*, 38-40 avec Exode *3*, 7-8). Dieu avait tout dit d'avance pour ceux qui avaient des oreilles pour entendre. Et ceux qui voulaient voir par eux-mêmes, que gagnaient-ils en fait de force pour combattre ? Rien du tout ; au contraire, le peu de courage qu'ils avaient leur fut ôté, et ils montrèrent qu'ils pensaient à eux-mêmes, non pas à Dieu.

Et combien de chrétiens ont fait une semblable expérience ! En voulant examiner les circonstances, les suites possibles de telle ligne de conduite, on perd tout courage pour se mettre en route, et on oublie que Dieu sera toujours avec les siens, et qu'Il ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de ce que nous pouvons supporter (1 Corinthiens *10*, 13) ; puis, au lieu d'avancer hardiment, appuyé sur Dieu et sur sa parole, on recule. Dieu ne nous a pas caché les difficultés de la route, ni la puissance, ni les ruses de Satan ; mais Il nous a assurés qu'Il est pour nous et qu'Il sera toujours avec nous. Douter de la présence du Seigneur, c'est le tenter (Exode, *17*, 7). La foi compte sur Lui et va en avant, marchant dans l'obéissance rendue d'un cœur joyeux, sans réserve et sans retard ; elle fait son devoir et laisse tous les résultats entre les mains de Dieu. C'est ainsi que fit Caleb.

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Dans l'autre passage auquel nous avons fait allusion (Josué *14*), on reconnaît bien le même homme de foi. Les circonstances étaient bien différentes : Israël avait déjà combattu pendant sept années dans le pays de Canaan, avait pris possession d'une grande partie du terrain, et le temps était venu de le partager entre les tribus. Caleb vient alors avec les enfants de Juda, et, se tenant devant Josué, demande la ville même qui avait d'abord épouvanté les dix espions ; les terribles géants, fils d'Anak, à la vue desquels leurs cœurs avaient été remplis de frayeur, y demeuraient toujours ; Josué et les Israélites ne les avaient pas encore détruits. Or Caleb avait conservé dans son cœur l'image de cette ville d'Hébron, pleine de terreurs pour celui qui ne connaissait pas Dieu ; mais entourée des souvenirs les plus précieux pour celui qui pensait à ce que Dieu avait déjà été pour ses pères, Abraham, Isaac et Jacob : ils avaient tous séjourné là (Genèse *35*, 27) ; et dans le voisinage il y avait la caverne de Macpéla, qui contenait leurs os. Caleb donc, exerçant le droit que Dieu lui avait donné, demande Hébron, disant que, comptant sur l'Éternel, il en chassera les géants ; mais il la demande tout d'abord, ne craignant nullement les dangers du combat qui était devant lui, car il voyait toujours Dieu entre lui et les circonstances extérieures. Et Josué la lui donne en le bénissant. (Comparez Josué *14*, 9-15, avec Nombres *14*, 24). Caleb ne craint pas d'entreprendre ce que Josué avec tout Israël n'avait pas encore fait ; il savait que Dieu

accomplirait sa parole. Quel noble courage dans la crainte de Dieu ! Et combien ce récit nous fait du bien. Béni soit Dieu de ce qu'Il nous l'a donné, car sa parole nous parle à nous aussi.

Puissions-nous suivre cet exemple mémorable de foi et de persévérance, connaissant le Dieu de Caleb d'une manière personnelle et intime, afin que nous soyons remplis de courage pour la marche chrétienne ; le connaissant aussi, comme Caleb n'a pas pu le connaître, je veux dire comme Il s'est révélé dans la personne de son Fils, notre Seigneur Jésus Christ. Caleb ne l'a connu que comme l'Éternel, le Dieu d'Israël ; nous pouvons le connaître comme le Père, en rapport avec la position actuelle de notre Seigneur et Sauveur dans la gloire. Il nous a donné une intelligence pour que nous connaissions le Véritable ; et nous sommes dans le Véritable, savoir, dans son Fils Jésus Christ : lui est le Dieu véritable et la vie éternelle (1 Jean *5*, 20).

LA VIEILLE BIBLE DE FAMILLE

Une pauvre veuve qui avait éprouvé de nombreux revers, auxquels s'était ajouté récemment la mort de son époux bien-aimé, avait vu saisir le peu de mobilier qui lui restait, et assistait à la vente de ces derniers débris d'une aisance passée.

L'huissier qui surveillait les enchères mit la main sur une vieille Bible, héritage vénéré des ancêtres de la pauvre femme, qui adressa les plus vives instances à l'homme de loi, pour obtenir qu'il voulut bien lui laisser ce souvenir de ses chers et honorés parents, ce qu'il refusa inexorablement. Le précieux livre allait être vendu, lorsque la veuve, l'arrachant subitement aux mains de la personne qui le tenait, déclara en pleurant qu'elle voulait au moins conserver une pauvre relique de ceux qu'elle avait tant aimés : elle coupa le cordon qui serrait autour de la Bible une vieille enveloppe de toile, qu'on avait mise pour protéger la reliure ; cette enveloppe lui tomba des mains, et avec elle deux morceaux de papier très minces et jaunis par le temps. Quelle ne fut pas sa surprise, et sa reconnaissance envers Dieu, en voyant que chacun de ces morceaux de papier était un billet de banque de la valeur de cinq cents livres sterling. Sur le revers de l'un de ces billets on lisait, de la propre écriture de la mère de cette veuve, les paroles suivantes : Lorsque vous êtes dans la peine, que cette Bible soit votre refuge. Sur l'autre était écrit de la main de son père : Les oreilles de votre Père céleste ne sont jamais fermées.

PAS DE DIEU ?

Il y a un Dieu. Ceux qui Le connaissent le certifient et les Saintes Ecritures en sont la preuve la plus absolue.

La Bible est sans aucun doute la parole que Dieu adresse au pauvre monde dans lequel nous vivons ; elle raconte comment le Créateur, ému de compassion envers l'humanité pécheresse, a voulu la délivrer du mal. Cependant Dieu ne pouvait pas, sans aller contre les lois même de Sa nature, tolérer le mal, et c'est pourquoi Il dut, dans sa grâce infinie, sacrifier Son Fils unique et bien-aimé et Le livrer en sacrifice parfait pour le péché ... pour nous.

Ainsi Jésus Christ, le prince de gloire, est venu sur la terre dans une humble crèche, mais ceux auxquels Il se présentait comme leur Sauveur n'ont pas tardé à Le haïr, à Le frapper, à Lui cracher au visage et enfin, à Le crucifier sur le Calvaire entre deux brigands. Et là, avant de remettre Son esprit, Il a dit : *Tout est accompli !*

Ce qui a été accompli là, dans la perfection, est l'œuvre qui sauve mon âme, qui sauvera la vôtre si vous voulez bien croire en Lui, car Dieu est maintenant apaisé, Lui qui est *juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus* (Rom. *3*, 26).

Il peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui (Hébreux 7, 25).

Le Salut de Dieu 81 (1960)

QU'AS-TU FAIT ?

Il y a bien des siècles que cette question fut posée. Comme elle est toujours d'actualité, occupons-nous en, si vous le voulez bien, lecteur. Peut-être quelqu'un dira-t-il : J'ai fait la guerre. S'il en est ainsi, et malgré les apparences, soyez persuadé d'une chose : c'est que le pays vous en est reconnaissant. Une autre personne dira : J'ai travaillé toute ma vie, j'ai fait mes affaires ; j'ai élevé des enfants. Vous ne pouvez, certes, ayant agi de cette manière, que recueillir l'approbation... Un autre dira : J'ai beaucoup voyagé, j'ai sillonné les mers et les océans. Voilà une histoire qui, incontestablement, ne manque pas d'intérêt. Quelqu'un dira encore : J'ai pansé des plaies, soigné les malades. Il n'y a pas de doute à cela, il s'agit de bonnes œuvres... Il faut continuer. N'est-il pas écrit : *Or, ne nous lassons pas en faisant le bien* ... (Galates *6*, 9) ?

En interrogeant ainsi les passants, chacun a quelque chose à me dire de bien, de bon, de beau, de louable. Toutefois il faut nous souvenir qu'il y en a Un qui, ayant fait une enquête sur la vie de chaque homme, a pu dire : *Il n'y a point de juste, non pas même un seul ; il n'y a personne qui ait de l'intelligence*... (Rom. *3*, 11). Personne ne peut dire : J'ai toujours été juste ; j'ai été juste en tout et pour tout, dans mes actes comme dans mes paroles ; je n'ai dit que

la vérité. Quant à cette déclaration : *Il n'y a personne qui ait de l'intelligence,* vous pourriez objecter que dans ce monde, il y a des hommes sages et intelligents. Oui, c'est vrai... mais entendons-nous, intelligents pour découvrir, fabriquer, inventer, perfectionner ; intelligents pour mettre au point toutes les merveilles que nos yeux étonnés contemplent. Ce monde est, en effet, un vaste chantier. Que de belles choses sont sorties des mains de l'homme ! Mais l'homme est aussi très intelligent pour faire le mal. Et quand je dis cela je n'ai pas seulement en vue la fabrication de nouveaux modèles de canons ou de bombes, ou de modèles perfectionnés de mitrailleuses, la construction d'engins plus meurtriers que tous ceux que l'on a vus précédemment. J'ai en vue tout le mal qui se commet. Les prisons, les maisons centrales, les maisons de correction, les bataillons disciplinaires, les lieux de plaisir éclairés *a giorno,* tout cela vient nous dire que l'homme est très intelligent pour faire le mal !

Mais l'homme est-il vraiment intelligent pour rechercher, pour trouver Dieu ? Hélas ! non. Il est écrit : *Il n'y a personne qui recherche Dieu* (Rom. *3*, 11). Se pencher sur un microscope, découvrir des bactéries, explorer le fond des océans, surprendre les secrets de la faune et de la flore des bas-fonds marins, se porter dans les couches les plus élevées de l'atmosphère, tout cela constitue incontestablement des manifestations de l'intelligence. Mais tout cela n'a rien à

faire avec la recherche de Dieu. L'Écriture sainte déclare encore : *Ils se sont tous détournés* (Rom. *3*, 12). L'histoire de chacun est là, pour prouver la justesse et la véracité de cette déclaration. De bonne heure, dans la vie, on se détourne. On se tourne vers le monde et ses plaisirs. On se tourne vers le péché et la folie. Mais on se détourne de Dieu.

Ils se sont tous ensemble rendus inutiles. C'est notre portrait. Il est magistralement brossé, grandeur naturelle. La ressemblance est parfaite. N'avons-nous pas tous été inutiles pour Dieu ? Nous ne pouvons être utiles que lorsque nous nous tournons vraiment vers Dieu. Alors, et alors seulement, nous pouvons être utiles. Jusque-là le verdict divin, le réquisitoire divin est que nous sommes de grands inutiles ...

Il n'y en a aucun qui exerce la bonté, il n'y en a pas même un seul. Nous nous sommes tous, par nature, détournés du droit chemin. Nous nous sommes perdus dans le labyrinthe de ce monde. Nous sommes incapables de retrouver la voie ... Et non seulement le péché, le mal, si vous préférez, fait du tort à nous-mêmes, mais il fait du tort à notre prochain. Le péché porte préjudice à nos semblables. Il n'y en a aucun qui exerce la bonté : au lieu d'être bons, nous sommes mauvais et notre prochain en souffre. Ah ! si les tombes pouvaient s'ouvrir, il y aurait des mères pour se dresser et dire : Je suis ici au cimetière à cause de mon fils, ou je suis ici à cause d'une fille indigne, ingrate, cruelle !

Que devons-nous faire, sinon reconnaître notre iniquité ? Assurément ce n'est pas difficile. Et quand nous avons reconnu notre iniquité, que devons-nous faire, sinon nous repentir ? Est-ce tout ? Non, car nous devons croire l'Évangile, c'est-à-dire l'heureux message de la grâce. Avons-nous tous fait cela ? Un jour (c'est une façon de parler, parce qu'alors le temps aura cessé d'exister), un jour, au fond de l'enfer, les hommes torturés par le remords diront : Qu'ai-je fait ? Devrez-vous dire, ami lecteur : J'ai méprisé la grâce qui m'était offerte ; j'ai méprisé la patience de Dieu ; je n'ai tenu aucun compte du sang de Christ ... j'ai fait taire la voix de ma conscience et j'ai été le funeste artisan de mon propre malheur ? Direz-vous cela ? Sera-ce votre langage ?

Tout ceci nous amène à parler de Jésus, *car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés* (Actes *4*, 12). Pilate dit au Seigneur Jésus : *Qu'as-tu fait* (Jean *18*, 35) ? L'Écriture répond à cette question. Et que dit-elle ? Écoutez : *Il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave*... (Philip. *2*, 7). La pensée du Christ Jésus a toujours été de s'anéantir. Et l'obéissance de Jésus a été jusqu'à la mort, et la mort même de la croix. Sur la croix, Christ a été le garant, le répondant du pécheur. La Parole de Dieu déclare : *Christ a souffert une fois pour les péchés, le Juste pour les injustes, afin qu'Il nous amenât à Dieu*... (1 Pierre *3*, 18). Et

Le Salut de Dieu 81 (1960)

encore : *qui Lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois...* (1 Pierre *2*, 24).

Et maintenant, lecteur, s'il y a une question importante entre toutes pour nous, c'est bien celle-ci : Qu'avons-nous fait du Fils de Dieu ? Comment l'avons-nous traité jusqu'à cette heure ? L'avons-nous aimé ? Avons-nous montré par notre vie, par nos paroles et par nos actions que nous étions profondément reconnaissants pour tout ce qu'Il a accompli pour nous sur le sombre bois de la croix ?

Qu'as-tu fait ? Le pécheur sans repentance pourra dire en enfer : Dieu a voulu me sauver et c'est moi qui ai refusé le pardon qui m'était si généreusement offert. Oh ! que ce sera terrible d'être ainsi rongé par le ver du remords ! Aussi demandons-nous à présent et avant qu'il ne soit trop tard : Qu'est-ce que je fais du temps que Dieu met à ma disposition ? Il faut chercher le salut. Et où se trouve-t-il ? Il ne se trouve qu'en Christ. Lecteur, vous laisserez tout, absolument tout ce que vous aurez produit sur la scène de ce monde ! Il n'y a qu'une chose que vous emporterez et une seule. Ce ne sera pas l'argent que vous aurez pu amasser, ce ne seront pas les monceaux de couronnes qui pourront couvrir votre tombe. Ce que vous emporterez, ce seront vos péchés ! Car, notez-le bien, ce sera dans vos péchés, avec vos péchés, vos péchés en vous et sur vous, que vous comparaîtrez devant le Juge des vivants et des morts !

Qu'as-tu fait ? Lecteur, qu'as-tu fait de l'enseignement de ta tendre mère ? Qu'as-tu fait de l'exemple de ton père ? Vos parents vous ont peut-être montré le chemin du salut qui est par la foi dans la personne et dans l'œuvre du Christ. Etes-vous demeuré insouciant ? Etes-vous resté indifférent ? Ami lecteur ! Etes-vous incrédule ? Oh ! alors je vous plains ! Votre incrédulité ne sera pas pour vous une consolation à l'heure de l'inexprimable angoisse dans laquelle vous allez entrer. Savez-vous que les peines sont éternelles ? Je sais parfaitement bien qu'on le nie de nos jours. Mais, voyez-vous, le fait de nier une chose ne change en rien cette chose. Je préfère croire ce que Dieu me dit que les folies de l'esprit humain. Dieu dit que les incrédules seront éternellement punis. Et je vous confesse que lorsque Dieu parle, je le crois.

Qu'as-tu fait ? N'avez-vous jamais eu un compagnon de travail qui vous a averti des dangers que vous couriez en persistant sur la route obscure du péché ? Vous dites : Je n'ai jamais eu pour compagnons que des blasphémateurs ; ils se sont toujours distingués par leur impiété. C'est fort possible. Mais, n'avez-vous jamais lu une page de l'Évangile ? Votre conscience ne vous a-t-elle donc jamais accusé ? N'avez-vous donc jamais assisté à un enterrement ? N'avez-vous jamais eu une pensée sérieuse en voyant la bière disparaître dans la terre ? N'avez-vous jamais dit : Si c'était moi ?

Chacun de nous a devant Dieu son casier judiciaire. C'est à une femme que Dieu a, en tout premier lieu, adressé cette question : *Qu'as-tu fait ?* Savez-vous ce que cette femme a dit ? Elle a essayé de détourner la question. Elle a dit : *Le serpent m'a séduite.* C'était vrai. Mais les conséquences de cette désobéissance sont demeurées jusqu'à cette heure. Cela nous montre une chose : Dieu ne peut pas passer légèrement sur le péché. Le péché l'offense et le déshonore. Un homme de Dieu a dit : *Contre toi seul j'ai péché, et j'ai fait ce qui est mauvais à tes yeux* (Psaume *51*, 4). Ce que nous faisons n'est pas toujours mauvais aux yeux de nos semblables ; mais il n'en est pas ainsi aux yeux de Dieu !

Il faut que nous confessions nos péchés. Alors Dieu nous montrera ce que Lui a fait. Il pardonne, il sauve, Il délivre, Il donne la paix là où il y avait le trouble. Il fait luire sa lumière là où il n'y avait que ténèbres. Il donne la liberté aux esclaves.

Dieu n'est pas aveugle, Il voit tout. Dieu n'est pas sourd, Il entend tout. Il écoute vos réflexions ; Il discerne celles qui montent dans votre cœur alors que vous lisez cet écrit. Quant à moi je voudrais pouvoir vous décider à être sérieux. Je voudrais que vous vous posiez vraiment, sincèrement, cette question : Qu'ai-je fait ? Dites à Dieu toute la vérité. Passez en revue votre vie. Vous serez obligé de convenir que votre situation n'est pas brillante, que vos comptes sont mauvais. Faites la lecture du livre

de votre existence dans la présence de Dieu. Convaincu de péché, cette lecture commencée avec les yeux secs se terminera le visage inondé de larmes. Mais les larmes de repentance sont saluées avec joie par le ciel. N'est-il pas dit : *Je vous dis, qu'ainsi il y aura de la joie pour un seul pécheur qui se repent ...* (Luc *15*, 7), et encore : *Ainsi, je vous dis, il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent.* (Luc *15*, 10).

Qu'as-tu fait ? Oui lecteur, qu'as-tu fait de la grâce ? Qu'as-tu fait de l'Évangile ? Qu'as-tu fait du précieux sang de Christ ? Lecteur, qu'avez-vous fait du Fils de Dieu ? Pouvez-vous dire : Jésus est mon Sauveur ?

M. C.

UN REMÈDE SÛR

Il y a bien des années, un homme alla consulter un grand spécialiste des maladies mentales.

L'homme était riche, entouré d'affection par sa famille, estimé de ses amis ; son bonheur était sans nuage. Etait-il heureux ? Non, car une grande tristesse l'accablait, que ni sa famille ni ses importantes occupations ne parvenaient à dissiper.

Sa famille s'alarma, et, sur les conseils des siens, il consulta plusieurs docteurs. Ils lui or-

Le Salut de Dieu 81 (1960)

donnèrent de changer d'air, de faire des cures, d'entendre de la musique, de se distraire, mais tout cela fut en vain !

C'est alors qu'un de ses amis lui recommanda le spécialiste qu'il alla aussitôt consulter.

Le docteur examina soigneusement le malade et lui dit : Rien, Monsieur, dans votre état n'explique votre mélancolie.

— Et cependant, dit l'homme, elle met en danger ma raison. Secourez-moi, docteur.

— Cette tristesse est-elle causée par une ambition inassouvie?

— Non, je ne désire rien, ma situation me satisfait pleinement.

— Avez-vous des chagrins de famille ?

— Aucun, docteur, la meilleure harmonie règne chez moi, et le cercle de famille est au complet.

— Avez-vous des ennemis ?

— Aucun, à ma connaissance.

— Quel est le principal objet de vos préoccupations ?

— Vous touchez un sujet, docteur, dont je n'aime pas à parler. Je suis libre-penseur, les cérémonies de la religion sont, à mon avis, aussi contraires au bon sens que ses mystères répugnent à ma raison. Je ne crois pas à une révélation divine. Cependant, une vision me hante. Je veux croire que c'est seulement le résultat d'un cerveau déséquilibré, mais mon esprit en est constamment occupé.

— Voulez-vous me dire ce que c'est ?

— C'est le jugement dernier. La fin de toutes choses semble être arrivée. Je vois un être assis sur un trône, son regard sévère me terrifie. J'essaie d'échapper à ses yeux perçants, mais ces mots terribles retentissent à mes oreilles : « Allez-vous en, maudits, au feu éternel ! ».

— Pourquoi avez-vous peur de ce jugement ?

— Aux yeux des hommes, ma vie semble peut-être irréprochable, mais en face de ce juge pur, intègre, mes meilleures actions m'apparaissent coupables. Je me sens condamné, perdu.

— Est-ce là la cause de votre incurable tristesse ?

— Je le crois, car cette scène terrible est toujours devant mes yeux.

— J'ai là dans ma bibliothèque un vieux livre où vous trouverez le remède qu'il vous faut, dit le docteur avec confiance.

Il prit le livre qui portait les signes d'un long usage. Il en tourna quelques pages, et, le tendant au malade, le pria de lire à l'endroit indiqué : — *Qui a cru à ce que nous avons fait entendre, et à qui le bras de l'Éternel a-t-il été révélé* ? (Esaïe *53*, 1). — *Il est méprisé et délaissé des hommes, homme de douleurs, et sachant ce que c'est que la langueur, et comme quelqu'un de qui on cache sa face ; il est méprisé, et nous n'avons eu pour lui aucune estime* (Esaïe *53*, 3).

— De qui est-il question dans ces paroles ? demanda l'homme.

— Du Seigneur Jésus, Fils de Dieu, venu sur la terre pour expier nos péchés sur la croix : *Certainement, lui, a porté nos langueurs, et s'est chargé de nos douleurs ; et nous, nous l'avons estimé battu, frappé de Dieu, et affligé ; mais il a été blessé pour nos transgressions, il a été meurtri pour nos iniquités ; le châtiment de notre paix a été sur lui, et par ses meurtrissures nous sommes guéris. Nous avons tous été errants comme des brebis, nous nous sommes tournés chacun vers son propre chemin, et l'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous* (Esaïe *53*, 7-8).

— Qu'est-ce que cela veut dire, docteur ?

— Que le Fils de Dieu a pris la place du pécheur et que nous n'avons plus à craindre le châtiment.

— Est-ce possible, docteur ? Le juste peut-il mourir pour le coupable ?

— Lisez toujours : *Il a été opprimé et affligé, et il n'a pas ouvert la bouche. Il a été amené comme un agneau à la boucherie, et a été comme une brebis muette devant ceux qui la tondent ; et il n'a pas ouvert la bouche. Il est ôté de l'angoisse et du jugement ; et sa génération, qui la racontera ? Car il a été retranché de la terre des vivants ; à cause de la transgression de mon peuple, lui, a été frappé* (Esaïe *53*, 7-8).

— Je comprends maintenant, docteur, c'est aussi clair que possible. Je suis justifié par la mort d'un autre ! Quel amour Dieu a pour nous ! Je n'ai plus à craindre le jugement. Christ a été jugé pour moi.

— Si vous croyez au Seigneur Jésus, il vous le dit lui-même, vous aurez la vie éternelle : *En vérité, en vérité, je vous le dis : celui qui écoute ma parole et qui croit en Celui qui m'a envoyé à la vie éternelle* (Jean *5*, 24).

L'homme accepta la vérité de l'Évangile, et quitta, transformé, le cabinet du docteur. Il vécut, à partir de cet heureux jour, pour la gloire de Celui qui l'avait tant aimé et qui s'était donné pour lui.

MON PEUPLE

(*suite*)

« LO-AMMI »

L'histoire du peuple d'Israël dans le pays de Canaan ne présente pas, en général, un tableau réjouissant, si ce n'est du côté de la fidélité de Dieu. Quant au peuple, on est forcé de constater, par l'exemple qu'il donne, qu'en tout l'homme manque moralement. C'est ce que les Écritures montrent partout dans leur partie historique. Aussi longtemps que les Israélites furent conduits par un homme tel que Josué, qui marchait dans la crainte de Dieu, il y eut de la bénédiction ; mais du moment qu'ils furent laissés à eux-mêmes, ils ne tardèrent pas à manifester l'état réel de leurs cœurs. Les deux premiers chapitres des Juges donnent le résumé de cette histoire et font ressortir les deux causes

des calamités qui fondirent sur les Israélites ; la première fut le tort de ne pas persévérer dans la conquête du pays, selon l'ordre qu'ils avaient reçu de Dieu ; la seconde, c'était de s'être alliés avec les nations idolâtres et d'avoir servi les Baals en abandonnant le culte de l'Eternel. Aussi, après avoir indiqué comment chaque tribu avait contribué, pour sa part, au déclin général, le récit continue dans ces termes (Juges 2) :

Et l'ange de l'Éternel monta de Guilgal à Bokim ; et il dit : Je vous ai fait monter d'Egypte, et je vous ai introduits dans le pays que j'avais promis par serment à vos pères, et j'ai dit : Je ne romprai jamais mon alliance avec vous ; et vous, vous ne traiterez point alliance avec les habitants de ce pays ; vous démolirez leurs autels. Et vous n'avez pas écouté ma voix. Pourquoi avez-vous fait cela ? Et aussi j'ai dit : Je ne les chasserai pas devant vous, et ils seront à vos côtés, et leurs dieux vous seront en piège (versets 1-3). Il resta donc dans le pays une partie considérable des Cananéens, et souvent ils acquirent assez de puissance pour opprimer cruellement le peuple de Dieu. Car « la colère de l'Éternel s'embrasa contre Israël, et il dit : Puisque cette nation a transgressé mon alliance, que j'avais commandée à leurs pères, et qu'ils n'ont pas écouté ma voix, moi aussi je ne déposséderai pas un homme devant eux, d'entre les nations que Josué laissa quand il mourut, afin d'éprouver par elles Israël, s'ils garderont la voie de l'Éternel pour y marcher, comme leurs

pères l'ont gardée, ou non. Et l'Éternel laissa subsister ces nations, sans se hâter de les déposséder » (Juges 2, 20-23).

Toutes les fois que les Israélites se détournèrent de l'Éternel pour servir les faux dieux, Il les châtia en les livrant aux mains de leurs ennemis. *Partout où ils sortaient, la main de l'Éternel était contre eux en mal, comme l'Éternel avait dit, et comme l'Éternel le leur avait juré ; et ils furent dans une grande détresse. Et l'Éternel suscita des juges ; et ils les délivrèrent de la main de ceux qui les pillaient. Mais, même leurs juges, ils ne les écoutèrent pas, car ils se prostituèrent après d'autres dieux et se prosternèrent devant eux ; ils se détournèrent vite du chemin où leurs pères avaient marché en écoutant les commandements de l'Éternel : ils ne firent pas ainsi. Et quand l'Éternel leur suscitait des juges, l'Éternel était avec le juge, et les délivrait de la main de leurs ennemis pendant tous les jours du juge ; car l'Éternel avait pitié, à cause de leur gémissement devant ceux qui les opprimaient et qui les accablaient. Et il arrivait que, lorsque le juge mourait, ils retournaient à se corrompre plus que leurs pères...* (Juges 2, 15-19).

Les choses continuèrent de cette manière pendant bien des années, jusqu'aux jours de Samuel le prophète. Dans ce temps-là, le peuple, d'un commun accord, demanda un roi, désirant être comme les nations d'alentour et ne se souciant plus de rester dans la dépendance de Dieu. L'Éternel leur accorda leur requête ; mais le

premier roi, Saül, ne marcha point dans l'obéissance, et, l'ayant mis de côté, l'Eternel choisit un homme selon son cœur. Malgré ses fautes, David trouva toujours en Dieu sa ressource, comme les Psaumes le montrent. Il confessa ses péchés à Dieu, et, par conséquent, reçut le pardon. L'Éternel fut avec lui ; par son moyen, Il délivra les Israélites de tous leurs ennemis de toutes parts, et leur accorda une très grande puissance vis-à-vis des nations environnantes. Salomon, le fils de David, fut un homme de paix et éleva plus haut encore le prestige du royaume. En réponse à sa demande d'avoir de l'intelligence pour conduire le peuple, Dieu lui accorda d'être le plus sage de tous les hommes. Il lui donna aussi des richesses et de la gloire, en sorte qu'il n'y eut aucun roi comme lui pendant tous ses jours. Ce fut Salomon qui, d'après les plans de son père David, bâtit le temple pour le service de l'Éternel à Jérusalem.

Mais le déclin ne tarda pas à se faire sentir de nouveau. Les richesses et la grandeur de Salomon étaient trop pour un cœur d'homme : il ne sut pas rester dans la dépendance de Dieu, comme l'avait fait son père David dans toutes les afflictions qu'il avait traversées, tant il est vrai que la tribulation a pour effet de nous tourner vers Dieu. Le cœur naturel se laisse séduire par la prospérité, et on oublie facilement le *Dieu qui nous donne toutes choses richement pour en jouir* (1 Timothée *6*, 17). Salomon ne fit pas attention aux avertissements donnés pour les rois dans la loi de Moïse (Deutéronome *17*,

14-20), et il tomba dans le piège indiqué dans ce même passage : ses femmes détournèrent son cœur, en sorte que lui, qui avait eu le privilège immense de bâtir la maison de l'Éternel, construisit aussi, pour ses femmes idolâtres, des hauts lieux pour y rendre culte aux dieux des nations ; il les fit élever sur la montagne des Oliviers en face de Jérusalem, et ils restèrent là comme une insulte pour le Dieu d'Israël et un opprobre pour la nation pendant plusieurs générations, jusqu'à ce que le pieux roi Josias les ôtât définitivement, peu de temps avant la prise de Jérusalem et la destruction du temple par les Chaldéens.

L'Éternel, à cause de la fidélité de David, avait promis de lui donner toujours une lampe à Jérusalem, en conservant ses fils successivement sur le trône ; mais, après la mort de Salomon, Il enleva dix tribus à la maison de David, qui ne régna plus que sur les tribus de Juda et de Benjamin. Ces dix tribus tombèrent aussitôt dans l'idolâtrie et allèrent de mal en pis, au point que le culte de Baal fut formellement établi par le roi Achab à Samarie, la capitale du royaume. A cause de cela, toute sa maison, jusqu'au dernier homme, fut exterminée par Jéhu ; le culte le Baal fut alors aboli comme religion nationale, mais le peuple n'en resta pas moins idolâtre et continua d'adorer les veaux d'or qu'avait faits Jéroboam, fils de Nébath, pour empêcher ses sujets d'aller au temple à Jérusalem, et de rentrer ainsi sous la domination du fils de Salomon, roi de Juda.

Parmi les rois des dix tribus d'Israël, il n'y en eut pas un seul dont il ait pu être écrit qu'il fit ce qui est droit devant l'Eternel. Nous voyons cependant un certain relèvement sous Joas et Jéroboam, deux rois de la race de Jéhu, car le témoignage des prophètes Élie et Élisée avait donné de l'encouragement, et il y eut quelque bénédiction au milieu du peuple. Mais on garda toujours les deux veaux d'or établis par Jéroboam, fils de Nébath ; celui de Dan fut emporté par le roi d'Assyrie lorsqu'il emmena captif tout le pays de Galaad et de Galilée, une vingtaine d'années avant la destruction complète du royaume d'Israël ; et l'autre, celui de Béthel, fut détruit par Josias, roi de Juda, cent ans après cet événement (2 Rois *15,* 29 ; 23, 15 ; Osée *10,* 6, 8).

Les rois de Juda présentent une grande variété de caractères : il y en eut quelques-uns de pieux, tels que Josaphat, Ézéchias et Josias. Sous leur conduite, le peuple retourna momentanément vers le Dieu de ses pères ; mais, malgré ces réveils, le mal continuait : le père et le grand-père de Josias furent entre les plus méchants, et leur iniquité était d'autant plus grande qu'ils étaient plus responsables, plus près de Dieu ; les gardiens en quelque sorte, de sa maison. Mais ils allèrent jusqu'à établir le culte de Baal et introduire leurs idoles dans le temple même à Jérusalem (2 Rois *16,* 2-9).

Le résumé de cette triste histoire nous est donné dans le chapitre 17 du 2e livre des Rois.

L'Éternel fut très irrité contre Israël, et l'ôta de devant sa face. Il ne resta plus que la seule tribu de Juda, mais bientôt le royaume de Juda subit le même sort, car peuple et roi ne gardèrent pas les commandements ni les statuts que l'Éternel avait établis. L'Éternel avait livré les dix tribus entre les mains du roi d'Assyrie, qui les emmena captifs loin de leur terre et les remplaça par des gens tirés des diverses nations qu'il avait subjuguées. Cent quinze ans plus tard, le royaume de Juda fut soumis à l'autorité de Nébucadnetsar, roi de Babylone, dans la première année de son règne, et une grande partie des Juifs furent transportés à Babylone : alors commença la période connue sous le nom de la captivité, qui dura soixante-dix ans. Dans la dix-huitième année du règne de Nébucadnetsar, le temple, à Jérusalem, fut livré aux flammes et les vases saints du service de Dieu furent portés à Babylone. On emporta aussi tout ce qui avait de la valeur et on emmena ce qui restait du peuple, en sorte que le pays fut complètement désolé (2 Chroniques *36,* 5-21). Bien que l'Éternel permît le retour d'une partie du peuple après la captivité, Il laissa toujours les Juifs sous la domination des Gentils ; le royaume ne fut pas rétabli ; les temps des Gentils avaient commencé, et ils continueront jusqu'à la venue du Messie, quand l'iniquité de la terre sera arrivée à son comble. Durant la période actuelle, à cause du crime que les Juifs ont commis en rejetant Christ, Jérusalem est abandonnée, laissée désolée, livrée pour être foulée aux pieds des nations (Luc *13,* 35 ; 21, 24 ; 2 Thessaloniciens *2,* 3-12).

C'est en rapport avec la captivité et la dispersion du peuple d'Israël que le nom de LO-AMMI, qui signifie « pas mon peuple », lui est donné par le prophète Osée : et l'Éternel dit : *Appelle son nom Lo-Ammi, car vous n'êtes pas mon peuple, et je ne serai pas à vous.* Mais, au même moment, la parole divine fait ressortir la fidélité de Dieu, car il est ajouté, dans les versets suivants : Et le nombre des fils d'Israël sera comme le sable de la mer qui ne se peut mesurer ni nombrer ; *et il arrivera que, dans le lieu où il leur a été dit : Vous n'êtes pas mon peuple, il leur sera dit : Fils du Dieu vivant* (Osée *1,* 9-10). Mais, pour que cela ait lieu, il faut que Dieu agisse pour mettre son Esprit en eux et pour écrire sa loi dans leurs cœurs. C'est ce qui arrivera, en effet, selon les termes de la nouvelle alliance dont il est parlé au long dans le chapitre *31* de Jérémie et ailleurs. Ils seront tous convertis alors et retourneront de cœur vers Dieu, n'ayant plus besoin d'inviter chacun son voisin à revenir vers l'Éternel, car ils le connaîtront tous depuis le plus petit jusqu'au plus grand d'entre eux : Il pardonnera leur iniquité et ne se souviendra plus de leur péché. Nos lecteurs savent que le fondement de toute cette bénédiction, annoncée pour les derniers jours, est le précieux sang de Christ ; c'est par ce sang, le seul capable de purifier du péché, que la nouvelle alliance avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda est rendue possible. Il l'a dit, du reste, à ses disciples, en leur donnant la coupe lors du dernier souper : *Ceci est mon*

sang, le sang de la nouvelle alliance qui est versé pour plusieurs en rémission des péchés (Matthieu *26,* 28). L'œil de la foi peut donc déjà pénétrer à travers les sombres jours du rejet d'Israël, et saluer avec joie la bénédiction promise qui sera répandue sur le peuple juif et sur la terre entière lorsque le Soleil de justice se lèvera (Malachie *4,* 2), c'est-à-dire quand le Seigneur Jésus reviendra pour établir son règne en gloire. Alors la terre sera remplie de la connaissance de la gloire de l'Éternel comme les eaux couvrent le fond de la mer (Nombres *14,* 21 ; Ésaïe *11,* 9 ; Habakuk *2,* 14).

Si les grands traits de l'histoire du peuple élu, dont nous avons essayé de donner ici une courte esquisse, sont pleins d'instruction pour nous, les détails ne le sont pas moins ; mais nous ne pouvons y entrer à présent. La sentence du prophète présente la conclusion que nous avons à tirer de tout ce récit : « Finissez-en avec l'homme dont le souffle est dans ses narines ; car quel cas doit-on faire de lui ? » (Ésaïe *2,* 22). D'un autre côté, combien n'est-on pas consolé et encouragé en voyant la fidèle bonté de Dieu qui accomplit les desseins de sa grâce à travers tous les manquements des hommes, et qui montrera, à la fin, que son propos arrêté d'avoir un peuple à Lui ne restera pas sans effet. On dira à la fin, comme cela a été dit après la traversée du désert : « Selon ce temps, il sera dit de Jacob et d'Israël : *Qu'est-ce que DIEU a fait ?* » (Nombres *23,* 23).

(*à suivre*).

Le Salut de Dieu 81 (1960)

LA GRACE POUR LE CONDAMNÉ A MORT

Depuis douze ans il y a, en Amérique, un condamné à mort dont l'exécution a été plusieurs fois retardée. Elle vient de l'être une fois de plus. Cet homme qui, au fond de son cachot, espère encore en la grâce des hommes, a encore un certain répit... en attendant. En attendant soit qu'une autre fois sa grâce soit rejetée, soit que sa dernière heure vienne à sonner comme pour le commun des humains. Car c'est une chose certaine, un jour ou l'autre chacun de nous, toi et moi, serons appelés à quitter la scène de ce monde.

Qui, en effet, peut avancer dans le chemin de la vie sans savoir que le chemin d'ici-bas va, un jour, se terminer ? Je compte sur ma jeunesse, sur ma santé, sur ma force, sur les soins éclairés dont je suis entouré..., je compte sur mon honnêteté, sur ma religion, sur le bien que j'ai fait autour de moi... Mais il y a eu l'épidémie, l'accident, le cataclysme qui n'ont pas épargné ton ami, ton voisin, un membre cher de ta famille. Et si tu es là, encore bien vivant, n'es-tu pas comme le condamné à mort dont nous parlions au début de ces lignes et qui durant des années a joui de grâces répétées ? Car, sans peut-être connaître la parole de Dieu, tu sais qu'*il est réservé aux hommes de mourir une fois* (Héb. *9*, 27) et cette parole ajoute : *et après cela le jugement.* De jour en jour, la patience de Dieu t'a conduit, t'a averti. De grâce

en grâce, le Dieu de la grâce est venu te dire : Prépare-toi à rencontrer ton Dieu ! Et s'Il est le Dieu de la grâce, Il est aussi le Dieu juste qui ne tient pas le coupable pour innocent (Ex. *34*, 7), le Dieu trois fois saint qui a les yeux trop purs pour voir le mal (Habakuk *1*, 13).

Et c'est ce Dieu qui, aujourd'hui, vient t'inviter à te tourner vers Lui, car Il ne veut pas la mort du pécheur mais sa repentance et sa vie. Il te demande, puisqu'il en est temps encore, de venir à Lui, à Lui qui connaît ton état de péché et l'incapacité de te purifier toi-même. C'est ce Dieu de la grâce qui a *tant aimé le monde qu'Il a donné son fils unique afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle* (Jean *3*, 16). Viens au pied de la croix du Calvaire. Regarde à Jésus, ce Dieu béni éternellement, ce Dieu qui s'est fait homme pour venir vers toi, parfaitement homme et parfaitement Dieu ; Il prend ta place devant la Justice de Dieu trois fois saint ; Celui qui n'avait *rien fait qui ne se dût faire,* confesse tes péchés comme siens. Ne dit-Il pas : *Mes iniquités m'ont atteint* (Ps. *40*, 12), et de son côté percé coule le sang qui purifie ceux qui, conscients de leur misère présente et éternelle, trouvent en Jésus crucifié un parfait Sauveur.

Sur le trône de Jugement c'est Lui que tu rencontreras. Sera-t-il le Sauveur qu'aujourd'hui, jour de grâce, tu auras appris à connaître ? Sera-t-Il Celui dont tu auras méprisé et l'œuvre parfaite et l'invitation pleine de cet amour qui pardonne ?

Viens à Jésus : Il t'appelle,
Il t'appelle aujourd'hui.
Trop longtemps tu fus rebelle :
Aujourd'hui, viens à Lui !

Il efface, Il efface
Tes péchés aujourd'hui.
Ce jour est un jour de grâce ;
Aujourd'hui, viens à Lui !

H. A.

LE JOUR DE DEMAIN

Vous qui ne savez pas ce qui arrivera le jour de demain.

(Ép. de Jacques *4*, 14.)

Demain ! Quel profond mystère ! Oh ! combien souvent nous voudrions pouvoir scruter l'horizon, découvrir l'avenir, sonder le futur, soulever un coin de ce voile épais qui nous cache demain.

Voici un malheureux jeune homme atteint d'une grave affection de poitrine. Que sera pour lui demain ? Se produira-t-il un mieux sensible dans son état ? Sera-ce l'hémoptysie qui l'emportera ? Voyez cette jeune opérée. Lorsqu'elle a quitté la table d'opération, il semblait qu'elle se trouvait à deux doigts de la mort. Anxieusement, la famille s'enquiert à son sujet. La tem-

pérature montera-t-elle ? Peut-on escompter la guérison ?

Avez-vous quelquefois pensé au prisonnier dans sa cellule ? Demain sera pour lui ce que l'on est convenu d'appeler le grand jour des assises. Sera-t-il acquitté ou va-t-il au-devant d'une sévère et impitoyable condamnation ? Dans quel sens les jurés vont-ils se prononcer ? Oh ! de quoi demain sera-t-il fait ? Ne pourrais-je pas percer ces ténèbres ? Est-il donc impossible de savoir ce que nous réserve le jour de demain ?

Un banquier s'est rendu acquéreur d'un gros paquet d'actions d'une même affaire. Un financier a acheté des valeurs appartenant à un même groupe. Peuvent-ils espérer une hausse des titres ? Sera-ce la baisse désastreuse, catastrophique ? Le candidat à la veille de ses examens, l'interne à l'approche de son concours, le souverain qui a perdu sa couronne, les chefs des gouvernements comme les hommes dont les avantages sociaux sont minimes, tous aimeraient dévoiler l'impénétrable mystère. Chacun voudrait savoir ce qui arrivera le jour de demain !

Que disent les Saintes Écritures ? *Vous ne savez pas ce qui arrivera le jour de demain.* Pourtant le passé est quelque chose qui a perdu son intérêt. Le passé ressemble à une fleur flétrie et fanée. Hier est désuet, périmé ; c'est quelque chose qui est dépouillé d'attraction et de charme. Si seulement nous pouvions connaître tant soit peu le jour de demain ! Dieu, dans sa sagesse infinie, a dit : Non ! Sonder l'avenir

Le Salut de Dieu 81 (1960)

n'appartient pas aux hommes. La connaissance du futur est la prérogative exclusive de Dieu. Tous les secrets de demain sont entre ses mains. Il n'est peut-être pas inutile d'insister un peu là-dessus en présence de la prétention insensée de certains diseurs de bonne aventure, et en présence de la crédulité humaine.

Lecteur ! Si nous ignorons ce qui arrivera le jour de demain, Dieu, dans sa divine Parole, a dit aux hommes tout ce qui était nécessaire, utile et profitable qu'ils sachent concernant le mystérieux demain.

Demain, c'est l'appel pour entrer dans l'éternité. C'est le : *Retournez, fils des hommes.* Retournez où ? *La poussière retourne à la terre, comme elle y avait été, ... l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné.* Demain, c'est la brusque cessation de la vie, la pâleur mortelle, les yeux révulsés, le pouls filiforme, l'agonie, le râle final. Demain, c'est la mort. N'est-ce pas exact, ami lecteur ? Si tout est caché, insondable, insaisissable, inaccessible, la mort est une réalité absolument certaine. La mort se trouve sur le chemin de tous les hommes. Tôt ou tard chacun sera atteint par la faux de cette rôdeuse impitoyable. La mort est infatigable. La mort est implacable. Savez-vous ce que cela signifie ? Elle ne peut pas être apaisée. La mort est insatiable. Jamais encore la mort n'a murmuré dans un souffle : C'est assez ! Elle ne cesse pas d'engloutir les générations successives des fils des hommes. Il n'y a pas une créature vivante qui ait jamais pu échapper à son étau redoutable.

La mort est tyrannique : vos pleurs et vos sanglots ne la fléchiront pas.

Demain, c'est le jugement. L'homme n'est pas semblable à la bête qui périt. Nous avons tous une âme, et cette âme est immortelle. Votre corps se décomposera. Votre âme, Dieu la retrouvera. Vous aurez à vous rencontrer avec Dieu. Vous aurez à comparaître devant le Juge. Il est un fait indéniable, c'est que vous êtes une créature responsable.

Demain, c'est la condamnation sans appel. C'est le réquisitoire sévère de Celui qui a entendu chacune de vos paroles et qui a été le Témoin de chacune de vos actions. Aujourd'hui, vos pensées vous accusent et votre cœur vous condamne. Le fardeau qui vous accable est parfois insupportable. Mais, dites-moi, que seront les assises de l'éternité ? Y avez-vous déjà songé ? Ou êtes-vous tellement absorbé par les choses présentes que vous n'ayez jamais encore eu une pensée pour l'éternité ? Pourtant l'éternité n'est pas un vain mot. Nier l'immortalité de l'âme ne sert de rien. L'incrédule, sur son lit de mort, n'a devant lui que le vide et l'angoisse. Lecteur, pensez à l'éternité. Pensez au jugement ! Oui, votre conscience se soulève parfois, comme les flots de la mer en furie. Mais, que sera-ce, lorsque ayant vécu sans Dieu, sans espérance sur la terre, vous vous tiendrez devant Celui qui vous a toujours minutieusement observé. Vous avez offensé le Dieu saint. Alors, en ce jour-là, Il sera le Juge inflexible.

Ne dites pas que vous êtes sans péché. Il n'est

pas possible que vous vous abusiez à un tel point. Dieu est obligé de tenir compte de tout. Il se doit à Lui-même. Il a enregistré chacun de vos gestes. Il a pris note de chacune de vos paroles, de chacune de vos réparties. Il a suivi chaque mouvement de votre âme. Et Dieu doit à sa justice de vous punir car vous êtes dans vos péchés. Vous ne vous êtes jamais débarrassé de ce lourd fardeau. Que reste-t-il pour vous, lecteur, qui ne vous êtes pas tourné vers Dieu ? Il ne reste plus pour vous qu'une certaine attente terrible de jugement...

Demain, c'est l'épée vengeresse, le glaive justicier. C'est le courroux de Celui dont l'impie a outragé la grâce. C'est la colère de l'Agneau.

Pourquoi ? Je m'en vais vous le dire. Le monde a méprisé la Loi de Dieu. Plus que cela, le monde a crucifié le Fils de Dieu. Que fait-il maintenant, à l'heure où vous lisez ces lignes ? Il résiste à l'Esprit de Dieu. Est-ce tout ? Non ! on déchire actuellement la Parole de Dieu. Ceci n'est pas nouveau. L'Écriture sainte nous parle d'un roi qui coupa le rouleau sur lequel était écrite la Parole de Dieu. Il le fit avec le canif du scribe. Puis, ce méchant roi jeta le rouleau dans le feu. Fait-on différemment de nos jours ? Manifeste-t-on actuellement plus de déférence et de respect à l'égard de la Parole divinement inspirée. Hélas, non ! Ceux qui font profession de christianisme mais qui ne possèdent pas la vie de Dieu, se rendent souvent coupables de ce grand crime.

Demain, ce sont les ténèbres. Sans doute, pour le croyant en Jésus, la lumière du sanctuaire

constitue son avenir et son espérance. Mais, pour l'incrédule, pour ceux dont le cœur fut toujours sec et obstiné, pour les pécheurs qui étaient résolus à ne jamais se repentir, demain c'est une obscurité profonde.

Demain, c'est l'effrayante et hideuse compagnie de Satan. Dans ces questions-là, les moralistes et les philosophes ne peuvent pas nous aider. Bien au contraire, ils ne peuvent nous apporter que la confusion de la nuit car, ne leur en déplaise, ils n'apportent que les spéculations de leur entendement borné. Qui peut parler avec autorité de l'âme et de l'Au-delà, sinon la Parole de Dieu ? Tout le reste n'est qu'un ramassis de fables ingénieusement imaginées. Ce n'est certes pas, à de semblables inepties que nous pouvons nous abandonner. Voici quel est le témoignage du Livre de Dieu : *Allez-vous en loin de moi, maudits, dans le feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges.* Voilà la part de l'impie. Quel est l'avenir de Satan ? Nous n'ignorons pas, quel est à cet égard le décret divin. *Et le diable... fut jeté dans l'étang de feu et de soufre.* L'âme non régénérée sera éternellement avec Satan. *Et si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu.* Être pour l'éternité avec le diable, oh ! combien cela est affreux ! Savez-vous, lecteur, ce que dit l'apôtre saint Paul ? *Nous sommes devenus les compagnons du Christ.* Ami, ne voudriez-vous pas jouir aussi de cette part ?

Demain, c'est le feu qui ne s'éteint point. C'est le ver qui ne meurt pas. Ce sont les remords

atroces, poignants, insupportables, rongeant comme une gangrène. Demain, ce sont les pleurs et les grincements de dents. C'est la fumée de vos tourments. Demain, c'est la géhenne. Demain, c'est l'enfer.

Nous voyons donc, que si Dieu a recouvert d'un voile le jour de demain, afin que nous ne connaissions pas les détails de nos circonstances, toutefois, Dieu nous a fait connaître d'une manière claire et précise, ce qui est réservé aux hommes, savoir : la mort et le jugement.

Pourquoi Dieu agit-Il ainsi à l'égard des humains ? Il n'y a qu'une réponse et c'est celle-ci : Dieu est amour. Il y a quelque chose que Dieu veut et quelque chose que Dieu ne veut pas. Savez-vous ce que Dieu veut ? Laissons parler l'Écriture : *Notre Dieu sauveur veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité.* Savez-vous ce que Dieu ne veut pas ? *Le Seigneur ... est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance.* Ami lecteur, Dieu ne veut pas que vous veniez en jugement ; Il ne veut pas que vous soyez condamné. Il ne veut pas que vous soyez éternellement perdu loin de sa face.

Comment ne point connaître les affres de la seconde mort ? D'abord il vous faut reconnaître votre état de péché et confesser à Dieu toutes vos fautes. Il faut Lui dire que vous avez mérité l'enfer. Vous avez méprisé jusqu'à cette heure le grand, l'unique moyen de purification que Dieu a mis à la disposition du pécheur repentant : La croix de Christ se dressant auguste

et sublime sur le sommet de la colline de Golgotha. *En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima et qu'Il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés.* Avez-vous cru cela ? Ou avez-vous méprisé l'œuvre rédemptrice accomplie par Jésus sur la croix ? Oh ! ne méprisez plus le Sauveur adorable ; croyez en Lui. Placez-vous aujourd'hui, par la foi, au bénéfice de son sacrifice expiatoire. Acceptez maintenant le salut que vous offre l'Évangile à cause de l'amour de Jésus et à cause des terreurs qui seront la part des incrédules et des indifférents... Demain !

A. S. L.

Demain ! Sais-tu ce que demain t'apporte ?
Plusieurs en vain frapperont à la porte,
A jamais loin de Lui !
Oh ! viens, entre aujourd'hui !

MON PEUPLE

« LO-AMMI »

(*Fin*)

Toutes les prophéties de l'Ancien Testament aboutissent là, en faisant voir la bénédiction finale sous le règne du Messie, après que l'iniquité de la maison d'Israël aurait été ôtée. Pour cela, il a fallu le sacrifice de Christ. Il s'est livré à la mort et a porté les péchés de son peu-

ple, pour les sauver. Il est devenu homme dans ce but, entrant dans le monde, en disant : *Voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté* (Matthieu *1*, 21 ; Psaume *40*, 6-8 ; Hébreux *10*, 9). Et dès à présent, tous ceux qui croient en Lui reçoivent la rémission de leurs péchés (Actes *10*, 43). Quelle bonté infinie de Dieu ! L'homme a fait faillite, sous tous les rapports, mais Dieu est intervenu pour sauver, et Il le fait par Lui-même et d'une manière digne de Lui.

N'oublions pas, chemin faisant, l'instruction morale que Dieu nous donne par ces récits divins, nous faisant voir les petits commencements du mal qui amènent de si terribles suites : le manque de persévérance dans la lutte contre Satan, en marchant dans la dépendance de Dieu, puis le manque de vigilance contre les séductions du monde. Il est écrit : *Résistez au diable, et il s'enfuira de vous,* et aussi : *N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde : si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui* (Jacques *4*, 7 ; 1 Jean 2, 15).

LA VIGNE

L'épreuve morale à laquelle Dieu soumit l'homme, et dont nous trouvons les détails dans l'histoire du peuple d'Israël, est exprimée dans les Écritures par une similitude, celle de la vigne. Nous disons bien l'épreuve de l'homme, mais il faut nous rappeler que ce n'est qu'une partie de son histoire et des voies de Dieu en-

vers lui ; toutefois, c'est la partie qui occupe la plus grande place dans la parole de Dieu.

L'homme fut d'abord mis à l'épreuve comme innocent dans le jardin d'Eden, au seul point de vue de l'obéissance, et il tomba aussitôt que Satan lui présenta la tentation. Comme seconde épreuve, il fut abandonné à lui-même dans le monde où il devait gagner son pain à la sueur de son front, et il devint tellement méchant que Dieu dut exterminer toute la race humaine par le déluge. Pendant tout ce temps, cependant, Dieu eut des témoins fidèles, afin que les hommes ne fussent pas laissés sans moyen de connaître la vérité. Adam vécut assez longtemps pour être témoin, pendant deux cent quarante-trois ans, de la vie sainte de Hénoc, et ne mourut que cinquante-sept ans avant son enlèvement. Seth vécut encore cinquante-cinq ans après cet événement, et ne mourut que quatorze ans avant la naissance de Noé, qui, comme Hénoc, marcha avec Dieu ; ainsi, le témoignage des hommes de foi a été maintenu, on peut dire, sans interruption par les fidèles soins de Dieu pendant toute la période des mille six cent cinquante-six ans qui s'écoulèrent avant le déluge. Dieu seul sait qui en profita. L'important, pour nous, est de savoir qu'il y eut constamment des témoins pour la vérité.

Après le déluge, l'homme fut de nouveau laissé à lui-même pendant un certain temps, dans des conditions un peu différentes, toutefois encore sans loi. Noé mourut cinq ans seulement avant la naissance d'Abraham, et Sem, le fils de Noé, vécut jusqu'après le mariage d'Isaac. Il y

avait donc toujours un témoignage pour Dieu ici-bas, et, en faisant des siens des pèlerins sur la terre, Dieu fit en sorte que ce témoignage fût porté en divers lieux.

Mais les hommes avaient déjà pris leur parti ; ils ne voulaient pas garder la connaissance de Dieu : ils avaient pleinement démontré à Babel leur intention arrêtée d'avoir la terre pour eux et d'arranger tout à leur guise, sans que Dieu fît intervenir son autorité, et la confusion des langues fut la conséquence de leur orgueil. Dieu ne permit pas que leur dessein réussît ; ils furent obligés de se séparer les uns les autres, et accomplirent malgré eux l'ordre divin en se répandant sur la face de la terre.

L'appel d'Abraham et les communications successives que Dieu lui fit commencèrent une nouvelle époque dans laquelle Dieu soumit l'homme à la loi, pour l'éprouver au point de vue de sa capacité de jouir des bénédictions promises sur le principe de la justice et de la responsabilité de l'homme. C'était de fait l'épreuve du jardin d'Eden répétée sous une autre forme, appliquée cette fois non à des êtres innocents, mais à des hommes déchus, nés et élevés dans le péché (Psaume *51*), et qui, par là même, étaient incapables de porter un jugement juste sur leur état moral. La loi de Moïse ne fut pas le point de départ des voies de Dieu dans cette époque. Celle-ci commença par des promesses de bénédiction à laquelle Dieu ne pose aucune condition à remplir par les hommes ; la loi fut ajoutée dans la suite pour faire ressortir ce qu'il y avait dans le cœur humain, une racine invétérée de

mal dont les hommes, dans leur vain orgueil, ne soupçonnaient pas l'existence. L'apôtre traite ce sujet tout au long dans l'Épître aux Galates, chapitre *3*, versets 15-16 ; comparez aussi Romains *3*, 19 à *4*, 25 ; *7*, 7-12 ; *10*, 1-13 ; *11*, 5-6. La différence entre la promesse faite à Abraham, une alliance sans condition, et la loi donnée à Moïse, jette un trait de lumière divine sur beaucoup de passages de l'Ancien Testament. Ces deux choses correspondent aux deux arbres du jardin d'Eden, l'arbre dont Ève parlait comme étant au centre, celui de la connaissance du bien et du mal. C'est celui-ci qui occupe toujours la grande place dans le cœur de l'homme, car nous sommes flattés par tout ce qui s'adresse à notre responsabilité. En effet, cela suppose, chez nous, une certaine rectitude et une capacité morale pour le bien. Nous avons de la peine à saisir les voies de Dieu en rapport avec la manifestation de la vie et de sa grâce souveraine qui ne fait pas de différence entre les hommes, les envisageant tous comme étant sous le péché, dans les ténèbres, c'est-à-dire sans la connaissance de Dieu, et coupables devant Lui (Romains *3*, 9-20 ; Éphésiens *2*, 1-12 ; *5*, 8). C'est dans cet état que la grâce de Dieu nous rencontre et nous fait apprendre que le même Seigneur de tous est riche envers tous ceux qui l'invoquent (Romains *10*, 11-13). Le principe de l'appel d'Abraham n'est pas autre chose : Dieu lui fit des promesses sans condition. La loi, donnée quatre cents ans plus tard, mit l'homme à l'épreuve au point de vue de la responsabilité. C'est à cela que se rapporte la parabole de la vigne dont

parlent plusieurs passages des Écritures, tels que le Psaume *80*, Ésaïe *5*, et d'autres.

Israël était la vigne du Seigneur, tirée d'Égypte, plantée sur un coteau fertile, entourée de tous les soins possibles et dans les meilleures conditions. C'était un cep exquis, comme dit Jérémie (2, 21) ; mais, au moment de la récolte, elle ne produisit que des grappes sauvages, elle était chargée en sarments dégénérés d'une vigne étrangère. C'est pourquoi Dieu adresse à son peuple cet avertissement solennel : Et maintenant, habitants de Jérusalem et hommes de Juda, jugez, je vous prie, entre moi et ma vigne. Qu'y avait-il encore à faire pour ma vigne que je n'aie pas fait pour elle ? Pourquoi, quand j'espérais qu'elle donnerait de bons raisins, a-t-elle produit des raisins sauvages ? Et maintenant, je vous apprendrai ce que je ferai à ma vigne : j'ôterai sa haie et elle sera broutée ; j'abattrai sa clôture et elle sera foulée aux pieds ; et je la réduirai en désert ; elle ne sera pas taillée, et elle ne sera pas sarclée, et les ronces et les épines monteront, et je commanderai aux nuées qu'elles ne laissent pas tomber la pluie sur elle. *Car la vigne de l'Éternel des armées est la maison d'Israël, et les hommes de Juda, sont la plante de ses délices. Et il s'attendait au juste jugement, et voici, l'effusion de sang, — à la justice, et voici un cri* (Ésaïe *5*, 3-7) ! La sentence divine a été exécutée à la lettre, et la nation se trouve encore aujourd'hui sous le coup du jugement en attendant qu'elle se repente, recherchant la présence de Dieu dans le

sens du Ps. *80*, Ésaïe *64*, Zacharie *12*, et autres passages semblables.

Mais, dans l'intervalle, Dieu, dans sa bonté, a répondu d'une autre manière à la prière du Psaume *80*, verset 17 : Que ta main soit sur l'homme de ta droite. Il a envoyé dans ce monde son bien-aimé Fils Jésus, Fils de Dieu et Fils de l'homme en même temps, qui a dit : JE SUIS le vrai cep, et mon Père est le cultivateur. Puis, s'adressant à ses disciples, il ajoute : *Moi, je suis le cep, vous, les sarments* (Jean *15*, 1-8). Dieu ne répète pas l'épreuve qu'Il a faite une fois avec la nation d'Israël ; Il introduit à la place de la vigne mauvaise quelque chose de parfait. L'homme a été démontré incapable d'aucun bien. Placé dans les circonstances les plus favorables, il n'a fait que mettre d'autant plus en évidence la méchanceté invétérée, la rebellion de son cœur. Mais le Seigneur Jésus remplace le peuple d'Israël comme témoin de Dieu sur la terre, et maintenant, en tant qu'on demeure en Lui, il y a moyen de porter du fruit pour Dieu ici-bas : c'est le principe de l'Évangile. Comme le sarment ne peut pas porter de fruit en lui-même à moins qu'il ne demeure dans le cep, de même vous non plus vous ne le pouvez pas, dit le Seigneur, à moins que vous ne demeuriez en moi. Moi, je suis le cep, vous les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ; car, séparés de moi, vous ne pouvez rien faire.

Il n'y a pas plusieurs vignes plantées à côté de celle de Dieu ; il n'y a maintenant qu'une

Le Salut de Dieu 81 (1960)

seule vigne : c'est Christ ; Il est le cep, et le croyant est un sarment de vrai cep. En dehors de Lui, il n'y a pas de vie ; le sarment sèche, on le met au feu et il brûle. Ce n'est qu'en tant qu'on est attaché à Christ, qu'on demeure en Lui, qu'il est possible de porter du fruit pour Dieu.

A ce point de vue, nous trouvons une fois de plus la place de la loi. Aussi longtemps que le peuple d'Israël était sous l'épreuve comme étant la vigne de l'Éternel, la loi démontrait, de la part de Dieu, ce que le fruit aurait dû être, et, de fait, ce qu'il n'était pas. La question se posait sans cesse : Le fruit est-il bon ou mauvais ? Or, dans le chapitre *15* de Jean, il ne s'agit plus de cela : le vrai cep ne peut porter que du bon fruit ; mais les soins du cultivateur céleste sont exercés à un autre point de vue ; Il a l'œil sur les sarments pour voir s'ils rapportent peu ou beaucoup : *Tout sarment en moi qui ne porte pas de fruit, il l'ôte ; et tout sarment qui porte du fruit, il le nettoie, afin qu'il porte plus de fruit.* La loi ne donne aucune force pour faire le bien, au contraire, elle plonge dans le désespoir l'âme droite qui se tourne vers Dieu ; mais Christ donne de la force, et Il est l'objet du cœur. Le péché ne dominera pas sur vous, est-il écrit, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce. *Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus* (Romains *6*, 10, 11, 14). Dans cette sphère bénie, celle de la foi, le cœur s'occupe de Christ, et on marche dans la dépendance de Dieu, éprouvant le secours de

son Esprit et jouissant de la relation avec le Père, dans laquelle Christ nous a fait entrer ; de cette manière aussi, Dieu ayant condamné le péché dans la chair, la juste exigence de la loi est accomplie par ceux qui ne marchent pas selon la chair, mais selon l'Esprit (Romains *8*, 1-4).

La venue de notre Seigneur Jésus Christ et l'accomplissement de son œuvre de rédemption ont fait que les croyants, qu'ils soient Juifs ou Gentils, trouvent déjà miséricorde et deviennent dès à présent le peuple de Dieu, devançant ainsi le temps heureux où le Messie établira son peuple en bénédiction, sous son règne, dans la terre que Dieu a donnée à Abraham. Cette relation actuelle avec Dieu ne comporte cependant pas de promesse quant à la terre ; car même ceux du peuple terrestre qui croient sont avertis que l'héritage leur est réservé dans les cieux, non pas dans le pays de Canaan (1 Pierre *1*, 4-5 ; *2*, 9-10). C'est que le Seigneur Jésus a été rejeté de la terre et est assis dans le ciel à la droite du Père. C'est là qu'Il a préparé des places pour ceux qui se confient en Lui. De là nous attendons qu'Il vienne pour nous prendre et nous rendre conformes à Son image glorieuse.

Mais nous attendons aussi de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite, et où l'habitation de Dieu sera avec les hommes, où ils seront son peuple et où Dieu Lui-même sera avec eux, leur Dieu (2 Pierre *3*, 13 ; Apocalypse *21*, 3). Ce sera la consommation des desseins de Dieu, déjà révélés, mais qui attendent pour leur accomplissement que ses

voies avec les hommes soient déterminées. Que cette attente glorieuse agisse continuellement sur nos cœurs, afin que nous marchions d'une manière digne de Celui qui nous a appelés à son propre royaume et à sa propre gloire (1 Thessaloniciens *2*, 12 ; 2 Pierre *3*, 14-15).

(*Fin.*)

LE SALUT VIENT DE DIEU

Avant tout, pour que le salut puisse être accepté par qui que ce soit, il faut que l'intéressé réalise qu'il vient de Dieu. Il lui faut apprendre, non seulement que l'homme est absolument incapable de rechercher le salut, mais qu'il ne dispose de rien en lui qui puisse lui permettre de le trouver. Quand l'homme a appris que toute sa justice est comme le chiffon de papier qui s'envole au gré des vents, il peut fermer sa bouche et ne laisser échapper que la terrible exclamation : Malheur à moi, je suis un homme perdu !

Le lecteur qui pourrait se trouver dans une telle situation, doit réaliser que le salut ne peut lui être offert que comme un don gratuit, un don de Dieu ; ni les prières, même accompagnées de larmes, ni le fait d'accomplir dans la perfection ses devoirs civils ou religieux, ni même le fait de distribuer tous ses biens aux pauvres, rien du tout cela ne peut contribuer à l'acquisition du salut. S'il en était ainsi, ce serait peu de chose pour vous de dire que le Fils de Dieu

est venu dans ce monde pour chercher et sauver ce qui était perdu. Il est venu dans ce monde pour faire connaître l'amour de Dieu envers les pauvres pécheurs, mais l'homme, qui ne voulait pas de Dieu, l'a crucifié entre deux malfaiteurs ; quel affreux crime à son actif ! Mais Dieu L'a ressuscité et Il s'est assis à Sa droite dans le ciel.

Et maintenant Dieu indique par Jésus au pécheur le chemin du salut. Ce salut, il peut l'acquérir sans argent et sans prix, mais seulement par Jésus Christ et en raison de son œuvre de la croix. Et Jésus dit à chacun sans exception : Regardez à moi et vous serez sauvés.

Le lecteur a-t-il appris, non seulement qu'il est perdu, mais que Christ attend pour le sauver ? A-t-il regardé à Jésus ? Jésus dit clairement : *Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi* (Jean *6*, 38) et Sa parole ne passera jamais. Si vous voulez bien regarder à Lui avec une mesure de foi semblable à celle du lépreux qui disait au Seigneur : *Si tu veux, tu peux me rendre net* (Matt. *8*, 3), non seulement Il ne vous refoulera pas, mais il répondra à votre désir par ces mots pleins de grâce : *Je veux, sois net.* Et vous serez débarrassé de vos péchés comme le lépreux avait été débarrassé de sa lèpre.

Aucun individu qui se présente à Christ comme un pécheur perdu et qui lui demande avec foi le salut, ne peut être rejeté, car Il l'a promis, il est fidèle et Sa parole est certaine et toute puissante : *Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé* (Rom. *10*, 13).

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

LE DIEU SAUVEUR ET LES PEINES ÉTERNELLES

Les êtres finis que nous sommes, qui ont un commencement et une fin, qui jugent d'après ce qu'ils voient, ne peuvent vraiment pas comprendre ce qu'est l'éternité et ce qui s'y rapporte. Le Dieu qui domine cette éternité et que nous connaissons comme « l'Éternel » est Lui-même insondable dans ses voies et dans ses pensées. Heureux sommes-nous de Le connaître, non seulement dans sa puissance mais aussi dans son amour, car Il s'est révélé dans le don de son Fils, Jésus qui, venu ici-bas dans l'abaissement, a glorifié son Père là où nous L'avions déshonoré, et a parfaitement accompli l'œuvre de notre rédemption en souffrant et en mourant pour sauver sa créature tombée dans le péché.

La mesure de l'amour de Dieu, nous l'avons à la croix ; mais n'est-ce pas aussi à la croix que nous pouvons mesurer sa justice et sa sainteté ? Salut éternel, pour ceux qui voient en Jésus crucifié leur substitut et leur Sauveur ; condamnation éternelle, pour ceux qui méprisent le Sauveur que Dieu leur offre, L'injuriant ainsi par leur orgueil et leur refus d'accepter le *Don de Dieu.*

La pensée d'un *bonheur éternel* basé sur l'œuvre de Jésus à la croix et sa séance sur le trône de gloire réjouit et encourage l'âme. Les croyants en ont l'assurance et les incrédules

n'y font pas d'objection. Les *peines éternelles* au contraire, soulèvent une opposition et même une négation presque généralisée, à l'exception de ceux qui s'attachent à la parole de Dieu et à tout ce que Dieu y révèle. Il y a d'abord les moqueurs qui, conduits par Satan, essaient de ridiculiser la pensée des peines éternelles en inventant des fables telles que le diable et ses démons armés de fourches entretenant le feu éternel et y poussant les damnés : alors que l'Écriture nous dit que *le feu éternel est préparé pour le diable et ses anges* (Mat. *25,* 41). Le Dieu Sauveur ne veut pas la mort du pécheur, mais sa repentance et sa vie. *Le don de grâce* de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, *notre Seigneur* (Rom. *6,* 23).

Seuls ceux qui auront refusé le Sauveur que Dieu leur a donné pour qu'ils aient le bonheur éternel, méprisant ainsi Dieu dans son amour, seront jetés... *là où leur ver ne meurt pas et où le feu ne s'éteint pas* (Marc *9,* 44), images qui nous parlent de l'éternité des peines.

Et alors viennent ceux qui, arrachant à Dieu sa justice et sa sainteté, veulent qu'il y ait pour les âmes impies une destruction accompagnant la mort du corps ; et pourtant il est écrit : *Il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela le jugement* (Hébreux *9,* 27-28), et encore : *Si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu* (Apoc. *20,* 15).

D'autres moins catégoriques estiment que lorsqu'une peine proportionnée aux péchés

commis aura été purgée plus ou moins longtemps, l'âme dégagée de tout remords pourra jouir des joies éternelles, oubliant que *la fumée de leur tourment monte aux siècles des siècles ; et ils n'ont aucun repos...* (Apoc. *14,* 11).

Du reste, à quoi servirait-il d'annoncer l'évangile du salut si ce salut devait être la part de tous, même des incrédules et des moqueurs dans un laps de temps plus ou moins long ? Disons mieux, le drame de la croix, les souffrances de Christ, l'abandon de Dieu durant les trois heures sombres, la mort de l'Agneau de Dieu, le sang répandu, tout ce qui nous parle de sacrifice et d'amour, tout eût été inutile si la gloire et les perfections de Dieu pouvaient être impunément ternies !

Aussi la patience de Dieu permet qu'aujourd'hui encore l'invitation de la grâce retentisse, suppliant le pécheur de se réconcilier avec Dieu, l'invitant par Jésus à recevoir cette bénédiction éternelle et à fuir les peines éternelles. C'est le même mot que la Parole de Dieu emploie pour l'*éternité* dans le ciel et l'*éternité* de jugement. C'est la même justice qui reçoit dans le bonheur éternel le pécheur lavé de toute souillure par le sang du Christ, et qui condamne à jamais loin de Dieu, dans les peines éternelles, celui qui, refusant l'appel du Sauveur, reste dans son péché.

C'est un sujet bien effrayant que celui des peines éternelles. A-t-il sa place là où il est question du Salut de Dieu ? Oui, car Dieu ne veut pas la mort du pécheur mais dans sa grâce Il lui offre son salut, voulant le blanchir de

toute souillure et lui faire partager et Son bonheur et Sa gloire. Oui, aujourd'hui le Salut de Dieu est offert à ceux qui sont morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, à ceux qui sont dans les ténèbres morales en attendant les *ténèbres du dehors,* lorsqu'ils heurteront à la porte à jamais fermée. C'est ainsi que l'*Esprit de Christ* (1 Pierre *1,* 11) a prêché à ceux dont l'esprit est maintenant en prison alors que Noé construisait son arche. L'Éternel Dieu, devant la méchanceté de l'homme, se repentit de l'avoir créé. Mais l'homme ne se repentit pas, même en regardant à la construction de l'arche qui lui parlait du Jugement et du salut offert — car l'arche est une figure de Christ —, et la porte fut fermée et le déluge vint et les fit tous périr.

Oui, le Salut de Dieu est encore publié aujourd'hui. Aujourd'hui c'est jour de grâce, la Porte est ouverte. L'œuvre de Jésus à la croix est offerte à tout pécheur repentant. Le sang de Christ purifie de tout péché.

Avant la *mort éternelle,* avant les peines éternelles, avant qu'il ne soit trop tard, écoutez l'appel du Dieu Sauveur, du Dieu qui pardonne.

Nous supplions pour Christ : *Soyez réconciliés avec Dieu* (2 Cor. *5,* 20).

Si un arbre tombe vers le midi, ou vers le nord, à l'endroit où l'arbre sera tombé, là il sera (Ecc. *11,* 3).

C'est encor temps ! A la vie éternelle,
Pécheur perdu, l'Agneau de Dieu t'appelle.
C'est Jésus ! réponds-lui !
Oh ! viens, entre aujourd'hui !

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Demain ! Sais-tu ce que demain t'apporte ?
Plusieurs en vain frapperont à la porte !
A jamais loin de lui !
Oh ! viens, entre aujourd'hui !

H. A.

TENEZ-VOUS LÀ OU LE FEU A PASSÉ

Le jour était chaud, une brise légère avait rendu possible aux habitants de la ferme la moisson de leur petit champ au sein de l'immense prairie américaine.

Les fermiers se sentaient heureux de leur sort. Soudain ils aperçurent à l'horizon un nuage sombre suivi d'une flamme livide. A des dizaines de lieues de la ferme, la prairie brûlait. Malgré l'énorme distance qui les séparait du terrible fléau, le cœur des fermiers se serrait d'angoisse : le vent soufflait dans leur direction, ils seraient bientôt au milieu des flammes.

L'incendie se propageait à la vitesse de vingt à vingt-cinq kilomètres à l'heure, dévorant l'immense prairie. Rien ne pouvait l'arrêter.

Je voudrais, lecteur, que vous vous représentiez cet affreux tableau : les animaux terrorisés fuyaient, tous les quadrupèdes affolés ne songeaient plus à se combattre l'un l'autre ; ils étaient tous menacés du même implacable ennemi.

Si vous étiez jamais en pareilles circonstances, vous saurez que vous n'avez plus qu'une ressource : le fermier prit une allumette et mit le feu à l'herbe qui l'entourait. Le feu se répandit rapidement, consumant tout, autour des pauvres gens ; la trombe de flammes, en arrivant à grande vitesse, ne trouva plus rien à consumer. Elle fit un cercle autour de la ferme et de ses habitants. Tous furent sauvés, même les pauvres bêtes pantelantes, arrivées hors d'haleine à ce refuge. On comprend la recommandation si souvent répétée dans des cas pareils : « Tenez-vous là où le feu a déjà passé. »

Ce n'est là qu'une faible image de ce que sera le jour de la colère de Dieu. Il vient rapidement. Plaignez ceux qui, ce jour-là, ne se tiendront pas à l'endroit « où le feu a déjà passé ».

Il est facile de prendre une allumette et de mettre le feu à l'herbe qui vous entoure ; il est encore plus simple de s'abriter près du Sauveur, à l'ombre de sa croix. Dieu a fait passer le feu de son jugement sur son Fils bien-aimé. Il a juré que tous ceux qui se réfugieraient en Lui auraient une sécurité éternelle. *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle* (Jean *3*, 16). Nous engageons gravement notre responsabilité si nous négligeons un si grand salut. Il ne nous restera qu'à fuir, épouvantés, avec la foule éperdue des incrédules. Nous ne pourrons échapper.

Si la colère de Dieu est tombée sur notre substitut, peut-elle en toute justice nous frapper aussi ?

Ami, tiens-toi là où « le feu a déjà passé », et tout ce que tu auras à faire sera de louer éternellement celui qui a été consumé, pour que tu sois à l'abri. Occupe-toi de le servir et de l'aimer comme il le mérite.

LA NOUVELLE NAISSANCE

(Jean *3*)

Je désire m'arrêter un moment sur le chapitre *3* de l'évangile de Jean, et sur sa liaison avec d'autres portions de l'Écriture, pour méditer le sujet si important, et souvent si peu compris, de la nouvelle naissance. Je voudrais amener ceux qui me liront à une intelligence plus claire de ce qu'est l'homme nouveau et la position dans laquelle nous sommes placés, en tant que faits participants de ce nouvel homme, en Christ. En m'occupant de ce sujet, j'aurai nécessairement à toucher d'abord un terrain familier aux chrétiens, afin d'entrer ensuite dans les développements et les distinctions qui m'ont engagé à écrire ces lignes.

Et comme Jésus était à Jérusalem, à la Pâque, pendant la fête, plusieurs crurent en son nom, contemplant les miracles qu'il faisait. Mais Jésus lui-même ne se fiait pas à eux, parce qu'il connaissait tous les hommes, et qu'il n'avait pas besoin que quelqu'un rendît témoignage au sujet de l'homme ; car lui-même connaissait ce qui était dans l'homme (Jean *2*, 23-25). La conclusion, à laquelle ils arrivaient relativement à sa personne, était juste, mais elle était tirée de ce qui était dans l'homme : elle n'avait absolument aucune valeur ; elle laissait l'homme dans sa propre nature et sous l'empire des motifs, des influences et des passions, auxquels il était assujetti précédemment ; elle ne le soustrayait pas davantage à l'empire de Satan qui avait puis-

sance sur la chair et sur le monde. La conclusion de ces hommes était juste, mais elle n'était qu'une conclusion : l'homme restait ce qu'il était, il était toujours le même. Jésus, qui savait ce qu'était la chair, n'avait et ne pouvait avoir aucune confiance en elle.

Mais Nicodème, sous la direction de Dieu, pour notre instruction, fait un pas de plus. Les autres croyaient en Jésus et s'en tenaient là. Mais là où l'Esprit de Dieu est à l'œuvre, il produit toujours dans l'âme des besoins et des désirs de ce qui est de Dieu et de la piété, et il amène l'âme ainsi au sentiment de sa misère. En même temps le sentiment que le monde sera contre nous, s'élève instinctivement ; nous avons conscience à la fois et de l'opposition et du mépris que nous rencontrerons de la part du monde : Nicodème vient *de nuit*. Il y avait, dans son âme, un besoin de quelque chose de meilleur que ce qu'il avait ; mais sa position de docteur, et surtout de docteur ecclésiastique, augmentait pour lui la difficulté d'aller à Christ. La dignité de quelqu'un, qui est établi pour enseigner, n'est pas une facilité pour lui pour aller apprendre. Toutefois, sa conscience pousse Nicodème, et il va vers Jésus ; mais la crainte de l'homme l'effraye, et il va de nuit. Quelle pauvre dignité que celle qui tend à empêcher quelqu'un d'apprendre de Christ ! Quoiqu'il eût été conduit à Christ par des besoins et des désirs spirituels, Nicodème, dans ses recherches, marche sur le même terrain que ceux qui n'avaient pas les mêmes besoins que lui : *Rabbi*, dit-il, *nous savons que tu es un docteur venu de Dieu ; car*

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

personne ne peut faire ces miracles que toi tu fais, si Dieu n'est avec lui (ver. 2). Nicodème tirait sa conclusion de preuves parfaitement justes ; mais c'était tout. Cependant, il désirait quelque chose de la part de Celui qui donnait ces preuves ; mais il se tenait, en tant que Juif, pour un fils du Royaume, et il voulait être enseigné. Le Seigneur lui répond immédiatement (car Nicodème était sincère et connu de Lui), en lui déclarant que le terrain même, sur lequel il se trouvait et sur lequel il s'approchait de Lui, était entièrement faux. *Christ* n'enseigne pas la chair, et il n'est pas venu pour cela. Dieu établissait pour lui-même un royaume ; et pour voir ce royaume, il faut être né de nouveau, être né entièrement à nouveau. Aussi longtemps que Christ était sur la terre, le royaume n'était pas encore venu d'une manière visible et qui appelât l'attention ; il était là au milieu de ceux qui entouraient le Seigneur (comp. Luc *17*, 20, 21) ; mais pour le voir, il fallait posséder une nature entièrement *nouvelle : En vérité, en vérité, je te dis : Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu* (vers. 3). Nicodème, arrêté par ce langage, ne comprend pas comment un homme peut *naître de nouveau, quand il est vieux*, et en raisonneur humain, quoique sincère, il s'arrête devant la difficulté et, de fait, ne voit pas le royaume.

Mais ici déjà, deux grandes vérités apparaissent : en premier lieu, Dieu n'enseigne ni n'améliore l'homme tel qu'il est ; il établit un royaume, une sphère de puissance et de bénédiction à Lui, et là il agit. En second lieu, il

faut à l'homme une nouvelle nature ou nouvelle vie ; il faut qu'il soit né de nouveau pour se trouver en rapport avec Dieu qui agit ainsi ; la chair ne peut pas même apercevoir le royaume. Ces deux faits que nous signalons sont de la plus haute importance. Dieu établit un système nouveau où se trouve la bénédiction ; — et il faut une nature nouvelle pour être en rapport avec cet ordre de choses.

Mais le Seigneur ne laisse pas là Nicodème dans sa recherche ; il lui montre comment on entre dans le royaume : il faut qu'un homme soit *né d'eau et de l'Esprit* (vers. 5), de la Parole et de l'Esprit de Dieu ! Il faut que la parole de Dieu — la révélation des pensées de Dieu — opère dans la puissance de l'Esprit, jugeant tout dans l'homme, introduisant les pensées de Dieu à la place de celles de l'homme, supplantant celles-ci par celles de Dieu ; et il faut une vie absolument nouvelle, une vie de Dieu, dans laquelle ses pensées aient leur siège et leur vivante réalité, une nature et une vie nouvelles. Ce n'est pas qu'il soit question ici de deux naissances, mais l'Écriture nous présente deux aspects importants, deux réalités de la nouvelle naissance. *Il nous a de sa propre volonté engendrés par la parole de la vérité...* (Jacques *1*, 18) ; — *Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par la parole* (Éphés. *5*, 25, 26) ; — *Vous êtes déjà nets, à cause de la parole que je vous ai dite* (Jean *15*, 3). C'est là, non pas enseigner la chair, qui a ses propres pensées, mais supplanter toutes les

pensées de la chair par celles de Dieu. Nous sommes nés *d'eau*. Ensuite la nouvelle nature est une nature procédant de *l'Esprit : Ce qui est né de la chair est chair ; et ce qui est né de l'Esprit est esprit* (vers. 6). Tout ce qui naît découle et participe de la nature de ce qui l'engendre ; il en est de même ici. L'eau agit sur l'homme comme homme, sa personne n'en est pas changée ; mais l'Esprit communique une nouvelle vie, qui est de Lui, l'Esprit, tout comme la nature de la chair est chair, dans ce qui est né de la chair.

Ce que nous trouvons ici, ce n'est donc pas Dieu enseignant la chair, mais les pensées de Dieu opérant en puissance, et la participation à la nature divine qui est communiquée par l'Esprit ; les pensées et la nature de Dieu nous sont vitalement communiquées. C'est là notre vie en tant que chrétiens, comme la chair, rien que la chair, l'était auparavant. La bénédiction est ouverte ainsi aux nations. *Ne t'étonne pas*, dit le Seigneur à Nicodème, *de ce que je t'ai dit : il vous faut être nés de nouveau. Le vent souffle où il veut..., il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit* (vers. 7, 8). La communication souveraine d'une nouvelle nature (nécessaire au Juif, aussi bien qu'à l'homme d'entre les nations, quand il est question de nature), comme chose entièrement nouvelle, comme nature nouvelle communiquée, dans laquelle l'homme vit désormais avec Dieu, est applicable tout aussi bien à un gentil qu'à un Juif, car ainsi, quant à sa vie, un homme n'est ni Juif, ni gentil : *il est né de Dieu* (comp. Jean *1*, 12, 13). Cette

vérité n'est pas développée ici ; le fondement seulement est posé ; mais nous apprenons du Seigneur la vérité bien plus profonde du fait de la vie divine, souverainement communiquée ; mais l'autre vérité est directement comprise dans celle-ci.

Nicodème s'arrête de nouveau ; il ne dit plus : nous *savons*... Il faut qu'il se taise pour apprendre. Alors viennent d'autres vérités, qui nous associent avec le ciel. Mais d'abord le Seigneur montre — ce que Nicodème aurait dû savoir — c'est que, même quant aux promesses terrestres, le témoignage de Dieu était clair : il fallait qu'Israël fût né de nouveau, né d'eau et de l'Esprit. Le chapitre 36 du prophète Ézéchiel s'exprime en effet sur ce sujet comme suit : *Mais j'ai épargné mon saint nom, que la maison d'Israël profana parmi les nations où ils sont venus. C'est pourquoi, dis à la maison d'Israël : Ainsi dit le Seigneur, l'Éternel : Ce n'est point à cause de vous, maison d'Israël, que je le fais, mais c'est à cause de mon saint nom, que vous avez profané parmi les nations où vous êtes venus. Et je sanctifierai mon grand nom, qui a été profané parmi les nations, et que vous avez profané au milieu d'elles ; et les nations sauront que je suis l'Éternel, dit le Seigneur, l'Éternel, quand je serai sanctifié en vous, à leurs yeux. Et je vous prendrai d'entre les nations, et je vous rassemblerai de tous les pays, et je vous amènerai sur votre terre ; et je répandrai sur vous des eaux pures, et vous serez purs : je vous purifierai de toutes vos impuretés et de toutes vos idoles. Et je vous donnerai un cœur*

Le Salut de Dieu 81 (1960)

nouveau, et je mettrai au dedans de vous un esprit nouveau ; et j'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair ; et je mettrai mon Esprit au dedans de vous, et je ferai que vous marchiez dans mes statuts, et que vous gardiez mes ordonnances et les pratiquiez. Et vous habiterez dans le pays que j'ai donné à vos pères, et vous serez mon peuple, et moi je serai votre Dieu. Et je vous délivrerai de toutes vos impuretés. Et j'appellerai le blé, et je le multiplierai, et je ne vous enverrrai pas la famine ; et je multiplierai le fruit des arbres et le produit des champs, afin que vous ne portiez plus l'opprobre de la famine parmi les nations. Et vous vous souviendrez de vos mauvaises voies et de vos actions qui ne sont pas bonnes, et vous aurez horreur de vous-mêmes à cause de vos iniquités et à cause de vos abominations. Ce n'est point à cause de vous que je le fais, dit le Seigneur, l'Éternel : sachez-le. Soyez honteux et soyez confus à cause de vos voies, maison d'Israël ! Pour jouir des bénédictions des promesses de Dieu dans sa terre, il faut qu'Israël soit né d'eau et de l'Esprit, qu'il soit nettoyé selon les pensées de Dieu, et renouvelé par l'Esprit de Dieu. La déclaration du Seigneur est plus simple que celle du prophète, plus complète et plus absolue, parce qu'il expose la vérité en elle-même : il montre comment un homme peut entrer dans le royaume, et fait ressortir, en conséquence, la nécessité de la communication d'une vie entièrement nouvelle dans son caractère, nous donnant en même temps la précieuse assurance que nous sommes

ainsi, réellement nés de l'Esprit, de manière à ce que nous participons à la nature de Celui duquel nous sommes nés. *Ce qui est né de la chair est chair ; et ce qui est né de l'Esprit est esprit* (vers. 4). Mais Nicodème, comme docteur d'Israël, aurait dû savoir qu'un tel changement était nécessaire pour qu'Israël pût jouir de ses bénédictions terrestres avec Dieu.

Mais ceci fait ressortir la différence qu'il y a entre les instructions du Seigneur et le caractère qu'elles revêtent dans la bouche du prophète. Ézéchiel avait annoncé la nouvelle naissance d'Israël d'une manière prophétique, comme l'opération pratique de la grâce de Jéhovah ; et ce qu'il avait annoncé était parfaitement juste et à sa place. Mais le Seigneur avait un autre genre de connaissance. La prophétie avait l'autorité parfaite et divine, parce que le prophète disait ce que Dieu lui avait inspiré de dire. Mais le Seigneur connaissait les choses elles-mêmes dans leur vraie nature. Il pouvait dire, d'une manière absolue, ce qui était nécessaire pour Dieu, parce qu'il était Dieu et qu'il venait de Dieu. Son enseignement était un enseignement vraiment divin, et d'un prix infini. Nous apprenons de Lui, qui le savait d'une manière essentielle, ce qui est nécessaire pour Dieu. Il nous dit ce que le chrétien EST : le chrétien a la connaissance de Dieu, de la part de Dieu lui-même, selon sa propre nature, et il participe à cette nature, afin qu'il la connaisse et qu'il soit capable d'en jouir — sans quoi il ne la connaît pas ; et cette connaissance, elle est apportée

ici-bas, dans l'homme, jusqu'à nous. Mais comme le Seigneur disait ce qu'il connaissait, il rendait aussi témoignage de ce qu'il avait vu (vers. 11) ; il pouvait parler de la gloire céleste et de ce qui convenait à cette gloire, de ce qui était nécessaire pour y avoir part. L'homme ne recevait pas ce témoignage : l'esprit humain comprenait les choses humaines ; mais ce qui était céleste et spirituel, il ne le comprenait pas du tout ; ce qui était céleste et spirituel était pour lui ténèbres et folie : mais ceux qui recevaient ce témoignage étaient *nés de nouveau* (Jean *1*, 12, 13).

J. N. D.

(*A suivre.*)

UN HOMME QUI DÉFIAIT DIEU

L'homme qui est le sujet de ce récit avait habité différents centres industriels et suivi des conférences de soi-disant libres-penseurs, où il s'était ancré dans l'incrédulité. Il devint bientôt un homme de renom, un chef parmi ceux qui ne veulent ni Dieu ni maître, et se fit connaître comme un athée déclaré. C'était un homme d'une vigueur extraordinaire, et souvent, se tenant au milieu de ses camarades, il donnait du poing sur sa robuste poitrine, en défiant Dieu de le frapper, s'Il existait.

A la fin, après des années de patience, Dieu prit au mot cet impie blasphémateur, et le frappa d'une maladie affreuse et sans remède. Réduit à la plus extrême misère, lui, l'homme puissant parmi ses compagnons, gisait dans un

galetas, n'attendant que la mort. Abandonné de tous ses anciens amis d'incrédulité, il était laissé seul, seul avec Dieu !

Une lutte terrible s'engagea dans l'âme de l'incrédule. Dieu lui-même brisa l'orgueil et la haine de ce mourant en mettant à néant dans son âme la sagesse de ce monde, les raisonnements des libres-penseurs, et en lui faisant sentir non seulement ce qu'étaient ses péchés, mais que « Dieu est », au lieu de l'affirmation insensée de ceux qui osent dire : « Dieu n'est pas. »

Dieu envoya alors un de ses serviteurs vers ce pauvre homme qui l'avait haï, renié et blasphémé, pour lui dire qu'Il est amour ; pour lui montrer que *Dieu a tant aimé le monde, qu'Il a donné son Fils Unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle* (Jean *3*, 16). Quelle miséricorde de Dieu ! L'ancien athée s'inclina devant cet amour, il fut saisi d'admiration à la vue de l'amour de Dieu qui était venu jusqu'à lui dans ses péchés et trouva la paix en croyant au Sauveur.

Il fit venir ses compagnons d'autrefois, et devant eux rendit témoignage à Dieu. Il leur parla de Jésus, de son amour pour les pécheurs qui ne méritent que l'enfer, de son sang précieux versé pour nous purifier de nos péchés. Mes amis, ajouta-t-il, j'avais coutume de dire qu'il n'y a ni Dieu, ni diable, ni ciel, ni enfer, mais je mentais. Je le disais étant en santé, l'ombre était alors sous mes pieds, mais l'ombre s'est levée, lentement elle a grandi, jusqu'à ce qu'elle m'ait saisi à la gorge ; le nom de cette

Le Salut de Dieu 81 (1960)

ombre, c'est la mort. J'étais en face de l'éternité, mais Dieu m'a vaincu, Jésus est devenu mon Sauveur. Quand tous mes amis incrédules m'ont abandonné, Il m'a pris à Lui dans son amour.

Il les supplia ensuite de renoncer à leur incrédulité et d'invoquer la miséricorde de Dieu. C'était terrible de l'entendre, mes cheveux se dressaient sur ma tête, disait un de ses anciens amis. Dieu bénit le témoignage rendu par ce mourant pour plusieurs qui en furent frappés. Leur conscience fut atteinte, ils se détournèrent de leurs mauvaises voies, et abandonnèrent les enseignements de la sagesse de ce monde, qui est une folie devant Dieu.

Et vous, lecteur, voulez-vous aussi tirer profit de cet exemple ? Seriez-vous du nombre de ceux qui osent mettre en doute l'existence d'un Dieu qui connaît tous les détails de votre vie ? L'homme naturel voudrait bannir de son esprit toute idée de Dieu parce qu'il aime à pratiquer le péché. Mais Dieu aime le pécheur et, pour le sauver, Il n'a pas épargné Son propre Fils. *Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs* (1 Timothée *1*, 15).

LES ENSEIGNEMENTS D'UNE MERE

Quand je perdis ma mère, j'étais encore très jeune, pas assez pourtant pour que les enseignements qu'elle m'avait donnés n'eussent produit sur mon cœur une impression profonde.

Ce souvenir m'accompagna jusque dans le collège où l'on me plaça pour y faire mes études, car il ne s'y trouvait pas un seul élève pieux. Bien au contraire, plusieurs de mes camarades tournaient en dérision tout ce qui touchait à la religion et je sentais ma conscience atteinte en songeant à tout ce que j'avais reçu dans mon enfance. Je n'avais pas de Bible et je n'osais en acquérir une, de peur que, si on la trouvait dans ma chambre, ce ne fût un nouveau sujet de plaisanterie pour mon entourage. Enfin, n'y tenant plus, je priai un de mes amis, chez qui j'allais souvent les jours de congé, de demander à sa mère si elle aurait un livre sérieux à me prêter. Elle me fit envoyer le volume désiré ; il était très usé, la couverture était noire comme du charbon ; on voyait qu'il avait été manié depuis des années par de nombreux lecteurs.

Dès que je l'eus reçu, je l'emportai dans ma chambre. Après avoir fermé la porte à double tour, je me jetai sur mon lit et me mis à dévorer le précieux volume. Tout à coup on frappa violemment à ma porte. Je devinai que c'était un élève qui venait me demander quelque service. Craignant que mon trésor ne fût découvert, je me tins tout à fait tranquille, pour faire croire que j'étais absent. Les coups redoublèrent de plus belle, si bien que craignant que la porte ne cédât, je finis par ouvrir. Mon camarade entra et, voyant mon livre, s'en saisit. Lorsqu'il lut le titre, il me demanda :

— Pourquoi lis-tu des livres pareils ?

Mon visage s'empourpra, mais Dieu vint à mon aide et je répondis d'un ton décidé :

— Parce qu'ils m'intéressent.

— Crois-tu que tu trouveras Dieu ?, me demanda le jeune homme d'un ton si angoissé que j'en fus consterné. Moi, j'ai cherché à le trouver, mais je n'y ai pas réussi. Quand je suis entré au collège, je faisais profession de religion, puis j'ai eu peur, j'y ai renoncé, j'ai suivi le chemin des méchants et maintenant je crains qu'il ne soit trop tard pour revenir en arrière.

La conversation continua quelque temps et j'appris ainsi qu'il y avait dans l'établissement deux autres élèves, animés de sentiments qui semblaient sérieux. Nous décidâmes de les inviter à se joindre à nous et le lendemain après-midi, comme nous avions demi-congé, nous tînmes une réunion de prières dans ma chambre. Du moins nous essayâmes de prier ; jamais je n'ai entendu de prières pareilles, car nous ne savions pas prier. Nous essayâmes ensuite de chanter un cantique, à mi-voix, pour ne pas attirer l'attention. On nous surprit néanmoins. Nos camarades se groupèrent devant la porte et firent un vacarme tel que le surveillant dut les contraindre à se disperser. Il en résulta un grand scandale et, le soir, le directeur procéda à une enquête. Un des meneurs du charivari, qui était aussi un des plus mauvais garnements de l'école, se leva, déclara qu'il s'agissait d'une réunion de prières et que ni lui ni ses camarades n'entendaient qu'il y en eût dans la maison. Ému jusqu'aux larmes, le directeur ne put s'empêcher de dire :

— Se passe-t-il donc des choses pareilles sous notre toit ? C'est Dieu qui l'a permis. Mes amis, vous serez protégés. Votre prochaine réunion de prières aura lieu dans mon salon privé et je serai des vôtres.

Il en fut ainsi dès le lendemain ; la moitié des élèves se joignit à nous et il se produisit dans ce collège, jusqu'alors noté pour son impiété, un merveilleux réveil, qui se répandit dans toute la contrée.

Les parents chrétiens feront bien de se rappeler l'exhortation, accompagnée de cette promesse : *Au temps propre nous moissonnerons, si nous ne défaillons pas* (Gal. *6*, 10).

AUJOURD'HUI, CE SOIR, DEMAIN

Que veulent dire ces gens qui répètent toujours : Venez aujourd'hui, et acceptez Christ maintenant ? demandait une femme âgée à une voisine croyante, alitée. Comment, répondit-elle : Ne savez-vous pas ce que cela veut dire : Si vous venez à Christ *aujourd'hui* et que vous mourriez *ce soir, demain* vous serez dans la *gloire ;* mais si vous ne venez pas à Lui *aujourd'hui* et que vous mourriez ce *soir, demain* vous serez en *enfer.*

Cher lecteur, relisez ces paroles solennelles et relisez-les encore, et voyez à la lumière de la Parole de Dieu si cela n'est pas l'absolue vérité (voyez Luc *23*, 39-43 et Luc *16*, 19-31).

A. P.

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

TREMBLEMENTS DE TERRE

Les terribles tremblements de terre et les raz de marée qui viennent de secouer des continents et des mers sur d'immenses étendues ont appelé la sympathie, répandu l'inquiétude et la crainte.

Les eaux du Pacifique, du Chili au Japon, ont été soulevées en de hautes et puissantes vagues, des îles ont été bousculées, d'autres ont disparu, l'aspect géographique des fonds sous-marins et des côtes, en certaines régions, a été transformé.

La terre s'est creusée çà et là en de profonds et larges sillons, renversant ou engloutissant en un clin d'œil, des maisons et des villes. Des lacs et des fleuves ont été déplacés, tandis que de nouveaux volcans se sont ouverts, déversant laves et cendres brûlantes sur un paysage chaotique.

Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants ont péri, des milliers d'autres sont restés seuls, séparés d'êtres aimés, leur foyer détruit, sans abri au milieu des ruines, sans vivres et sans eau, exposés à tous les risques du froid, des maladies épidémiques et de la grande misère qui forment le cortège habituel des catastrophes. Les rescapés et les blessés sont terrorisés à la pensée de la nouvelle secousse qui pourrait survenir, sans prévision aucune et sans signe précurseur.

Dans les Évangiles, il nous est fait le court récit du tremblement de terre qui se produisit

au moment où Jésus, le Fils de Dieu, le Sauveur crucifié au Calvaire, laissait sa vie pour les pécheurs : *Et Jésus, ayant encore crié d'une forte voix, rendit l'esprit. Et voici, le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas ; et la terre trembla, et les rochers se fendirent, et les sépulcres s'ouvrirent ; et beaucoup de corps des saints endormis ressuscitèrent, et étant sortis des sépulcres après sa résurrection, ils entrèrent dans la sainte ville, et apparurent à plusieurs. Et le centurion et ceux qui avec lui veillaient sur Jésus, ayant vu le tremblement de terre et ce qui venait d'arriver, eurent une fort grande peur* (Matthieu 27, 50-54). Cette vision devait arracher au centurion et à ses hommes cette vérité absolue : *Certainement celui-ci était Fils de Dieu.*

Aujourd'hui nous ne pouvons pas demeurer indifférents en face d'une catastrophe qui a fait dire à ceux-là mêmes qui en ont été les témoins horrifiés : vision apocalyptique... fin du Monde !

Nous devons dire : certainement, c'est la main de Dieu ; c'est Dieu qui nous parle au travers de ces évènements tragiques, en présence desquels les hommes de science se reconnaissent incapables, en toute humilité et droiture, de prévoir et encore moins d'éviter leurs conséquences et leur retour. C'est Dieu qui nous avertit encore une fois avant les temps de la fin : *Nation s'élèvera contre nation, et royaume contre royaume ; et il y aura de grands tremblements de terre en divers lieux, et des famines et des pestes ; et il y aura des sujets d'épouvantement et de grands signes du ciel* (Luc 21, 10-11).

Comment rester sourd à de tels appels, car Dieu parle une fois, deux fois, et puis le temps passe. Le cœur est ému, la conscience est troublée, puis il survient une période d'accalmie terrestre plus ou moins longue, au cours de laquelle tout est oublié.

Quoi qu'il en soit, nous approchons, jour après jour, des temps de la fin et nous ne pouvons savoir quand le Seigneur viendra chercher les siens, mais Il viendra certainement : *Je viens bientôt* (Apocalypse 22, 20).

Chers amis qui lisez ces lignes et qui n'avez pas encore confessé Jésus comme votre Sauveur, hâtez-vous de venir à Lui tels que vous êtes, avec les lourds fardeaux de vos péchés et de votre misère ; dites-Lui tout ce qui vous concerne, sans réserve ; Il vous donnera le pardon, l'assurance du salut éternel, la paix du cœur et de la conscience : *le sang de Jésus Christ nous purifie de tout péché* (1 Jean 1, 7).

Trois jours après la croix, *il se fit* (de nouveau) *un grand tremblement de terre ; car un ange du Seigneur, descendant du ciel, vint et roula la pierre, et s'assit sur elle. Et son aspect était comme un éclair, et son vêtement blanc comme la neige. Et de la frayeur qu'ils en eurent, les gardiens tremblèrent et devinrent comme morts. Et l'ange, répondant, dit aux femmes : Pour vous, n'ayez point de peur ; car je sais que vous cherchez Jésus le crucifié ; il n'est pas ici ; car il est ressuscité comme il l'avait dit* (Matthieu 28, 2-6).

Point de peur, point de crainte pour ceux qui se sont confiés en Jésus, plaçant en Lui leur

foi, leur espérance, leur amour. La terre et la mer peuvent être bouleversées de fond en comble, transportées çà et là : Jésus est le rocher inébranlable sur lequel nous pouvons nous appuyer en toute sécurité et à toujours.

M. P.

Il est un roc séculaire,
Que Dieu, pour mon cœur lassé,
Comme un abri tutélaire,
Au sein des flots a placé.
Mon rocher, ma forteresse,
Mon asile protecteur,
Mon recours dans la détresse,
C'est Jésus, le Rédempteur.

A mes pieds l'océan gronde ;
Le vent siffle autour de moi :
Sur Christ, mon rocher, se fonde
Mon espérance et ma foi.

En vain l'ouragan fait rage
Et nulle clarté ne luit ;
Paisible au sein de l'orage,
J'attends l'aube après la nuit.

Jouet de l'onde agitée,
Cet abri, l'as-tu trouvé ?
Viens, pauvre âme tourmentée,
Au rocher qui m'a sauvé !

Le Salut de Dieu 81 (1960)

La grâce de Dieu envers MOISE et PAUL et envers chacun des siens

Ces deux hommes de Dieu, Moïse et Paul, ont été, chacun dans le cadre où ils ont été placés par la grâce de Dieu, à la gloire de cette grâce parfaite, renouvelée, toujours la même, éternelle.

Prédestinés par le conseil divin (il plut à Dieu) ; voici un petit enfant, *divinement beau* (Actes *7*, 20) : c'est Moïse ; voilà un serviteur *mis à part dès le ventre de sa mère* (Gal. *1*, 15) : c'est l'apôtre Paul. L'un est *instruit dans toute la sagesse des Égyptiens*, la plus haute culture humaine ; il est *puissant dans ses paroles et dans ses actions* (Actes 7, 22). L'autre est *instruit aux pieds de Gamaliel selon l'exactitude de la loi* (Actes *22*, 3). Mais que seraient les dons de Dieu et toute la science des hommes, si ces dons et cette science étaient au service de la chair, quelle que soit la bonne volonté qui l'anime ?

Aussi nous voyons Moïse partir à la délivrance de ses frères hébreux, tuer l'Égyptien, et n'ayant plus qu'à *fuir* (Ex. *2*, 12 ; Actes *7*, 24), tandis que le zèle de Saul de Tarse le pousse à *persécuter outre mesure l'assemblée de Dieu* (Gal. *1*, 13), *liant les hommes et les femmes et les livrant pour être mis en prison* (Actes *22*, 4). D'un côté comme de l'autre, c'est la suppression du peuple de Dieu qui peut être entrevue, soit

par les représailles du Pharaon, soit par la mise à mort de tous les membres de l'assemblée.

Mais il y en a un qui veille et qui va parler. Si les quarante années à l'école de Dieu derrière la montagne paraissent bien longues, maintenant c'est Dieu Lui-même qui, en grâce, s'adresse à Moïse. Malgré la flamme, le buisson ne se consumait pas. Le terrain est saint ; Moïse s'est déchaussé : *J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu le cri qu'il a jeté... Je connais ses douleurs. Et je suis descendu pour le délivrer... maintenant, viens, et je t'enverrai... je serai avec toi...* (Ex. *3*, 7 à 12).

Et là-bas, sur le chemin de Damas, c'est Jésus qui prend la parole : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?... Je suis Jésus que tu persécutes !* (Actes *9*, 4, 5).

Moïse qui avait appris à être conscient de sa propre incapacité avait pu dire : *Qui suis-je ?* (Ex. *3*, 11). Saul pourra dire : *Je suis moins que le moindre* (Éph. *3*, 8). C'est quand la faiblesse et l'infirmité sont reconnues par le serviteur que la puissance et la sagesse de Dieu peuvent se démontrer.

C'est à ce Sauveur et Maître tout-puissant que Moïse doit d'être gardé et fortifié durant les quarante ans de douloureuses traites dans le désert. Que de fois le peuple rebelle a crié contre celui qui les avait menés là pour les faire périr ! Ils prendront des pierres pour le lapider (Ex. *17*, 3, 5). Et pourtant, ne voyons-nous pas le serviteur, dans le cœur duquel Dieu a versé son amour, intercéder en sa faveur : *Laisse-moi faire...* Non. Moïse, image de Christ, tient captive

la main de l'Éternel, et la grâce continue à garder et à conduire Israël (Ex. *32*, 10 à 14).

Regardez maintenant celui qui est dévalé dans une corbeille, fuyant, au travers des remparts, la méchanceté des incrédules. C'est le grand apôtre Paul que le Grand Dieu des cieux met ainsi à l'abri, tout comme Il saura le préserver dans les périls continuels que, serviteur fidèle, il aura à traverser (2 Cor. *11*, 23 à 28). Et il répondra à ses prières au sujet de l'écharde par cette parole merveilleuse : *Ma grâce te suffit* (2 Cor. *12*, 9).

Du haut du mont Nebo, Moïse contemple le pays de la promesse. Il le voit dans toute sa beauté, le pays découlant de lait et de miel ; alors la grâce agissante de Dieu retire le serviteur dont la tâche est terminée. Une punition ?... Non, c'est encore la grâce de Dieu qui le met à l'abri des peines de l'occupation, peines motivées par l'infidélité du peuple.

Dans le fond de la prison de Rome, le cœur du grand apôtre est toujours réconforté. Ce ne sont plus les assemblées où il annonçait la Parole, ou les frères envoyés de Dieu pour qu'il reprenne courage (Actes *28*, 15) ; c'est le Seigneur Lui-même qui s'est tenu près de lui et l'a fortifié, le délivrant de la gueule du lion (2 Th. *4*, 17).

Ce n'est pas une surprise que de voir Moïse avec Elie, apparaissant en gloire aux yeux éblouis des disciples, sur la montagne de la transfiguration, et parlant avec Jésus de la mort qu'Il allait accomplir à Jérusalem (Luc *9*, 30-31).

C'est aussi avec une pleine assurance que

Paul entrevoit la gloire et la couronne de justice que va lui donner *le Seigneur, juste juge* (2 Tim. *4*, 8).

Dans le cœur de ces deux serviteurs la grâce de Dieu n'a pas été vaine. A seize cents ans de distance, l'un et l'autre témoignent que les expériences de la route les ont rejetés toujours davantage sur le cœur du Dieu Sauveur. Ce Dieu Sauveur aujourd'hui, malgré les siècles écoulés, est le Même ; c'est celui dont la grâce est nouvelle chaque matin (Ps. *143*, 8). Si nous sommes à son école pour apprendre à Le connaître et à Le servir, c'est la même grâce qui a gardé et dirigé Moïse et Paul. Grâce parfaite, renouvelée, toujours la même, éternelle, qui sera pour nous la source de toute bénédiction, comme aussi la source de toute louange et adoration.

H. A.

LA MORT DU CHRIST

COMMENT ET POURQUOI

I

De quelle manière Christ est-il mort ? Lui a-t-on ôté la vie, ou bien Lui-même l'a-t-Il laissée par un acte de sa volonté et un effet de sa puissance divine ?

Pour répondre à cette question, voyons ce que nous dit le récit inspiré : *Et Jésus, ayant jeté*

un grand cri, expira. Et le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas. Et le centurion qui était là vis-à-vis de lui, voyant qu'il avait expiré en criant ainsi, dit : Certainement, cet homme était Fils de Dieu (Marc *15*, 37-39).

Dans les cas ordinaires, que ce soit la maladie ou des blessures qui amènent la mort, on sait que dans les derniers moments il y a épuisement total des forces physiques ; on ne peut plus parler, encore moins crier. Mais Jésus expira en jetant un grand cri. Le centurion romain, homme habitué à contempler la mort sous ses divers aspects, était certes bien capable de se rendre compte de ce phénomène extraordinaire, et jusque-là inconnu, que quelqu'un mourût ayant, au moment même d'expirer, toute sa force physique. Il n'y avait pas à s'y tromper : chose extraordinaire, cette mort était un acte de la volonté de celui qui mourait ! Aussi l'écrivain sacré raconte-t-il en détail le cri d'étonnement mélangé d'adoration qu'arracha au centurion ce spectacle merveilleux : *Certainement cet homme était Fils de Dieu.*

Toutefois, ce témoignage n'est pas le seul. Le même évangéliste raconte que la mort de Jésus fut un sujet d'étonnement pour Ponce-Pilate, le gouverneur romain (chap. *15*, 44). Pourquoi avait-elle été si prompte ? La crucifixion est un supplice qui amène la mort bien lentement. Aussi pour hâter celle des deux brigands crucifiés avec Jésus, afin qu'on pût descendre les corps la veille du sabbat, les Juifs demandèrent à Pilate qu'on leur rompît les jambes ; mais

pour le Seigneur, la précaution était inutile : Il était déjà mort. Ainsi furent accomplies ses propres paroles : *Personne ne m'ôte la vie,* et ce que dit l'Écriture : *Pas un de ses os ne sera cassé.*

Voici en détail le témoignage de l'apôtre Jean qui se trouvait lui-même près de la croix de Jésus dans ce moment solennel.

Les Juifs, donc, afin que les corps ne demeurassent pas sur la croix en un jour de sabbat, puisque c'était la Préparation (car le jour de ce sabbat-là était grand), firent à Pilate la demande qu'on leur rompit les jambes, et qu'on les ôtât. Les soldats donc vinrent et rompirent les jambes du premier, et de l'autre qui était crucifié avec lui. Mais étant venus à Jésus, comme ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes ; mais l'un des soldats lui perça le côté avec une lance ; et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Et celui qui l'a vu, rend témoignage ; et son témoignage est véritable ; et lui sait qu'il dit vrai, afin que vous aussi vous croyiez. Car ces choses sont arrivées afin que l'Écriture fût accomplie : « Pas un de ses os ne sera cassé ». Et encore une autre Écriture dit : « Ils regarderont vers celui qu'ils ont percé » (voyez Jean *19*, 31-37 ; et comparez Psaume *34*, 20 et Zacharie *12*, 10).

Béni soit Dieu de ce qu'Il nous a laissé un témoignage si clair touchant la manière dont le Seigneur Jésus Christ a terminé sa vie sur la terre ! Les témoins oculaires de cette scène émouvante ont donné cours à leurs impressions, que le Saint Esprit a enregistrées dans les Saintes Écritures.

Il n'y a aucun doute à ce sujet : les hommes, malgré leur haine invétérée contre le Fils de Dieu, n'ont pas pu Lui ôter la vie. Maintes fois, ils avaient essayé de le faire, mais sans jamais réussir.

Remplis de colère par ces paroles de grâce qu'ils avaient entendues dans la synagogue de Nazareth, grâce qui mettait à néant leurs idées de propre justice, les habitants de la ville menèrent Jésus jusqu'au bord escarpé de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie, de manière à l'en précipiter. *Mais Lui, passant au milieu d'eux, s'en alla* (Luc *4*, 16-30). A Jérusalem ils voulurent souvent mettre les mains sur Lui et le lapider ; mais ils ne purent le faire ; car, ajoute l'évangéliste : *Son heure n'était pas encore venue* (Jean *5*, 16 ; *7*, 44-47 ; *8*, 20-59 ; *10*, 31-39 ; *11*, 8-10, 53 ; *12*, 36).

Au moment même de le prendre, lorsque son heure de souffrance était arrivée, Judas avec les soldats et les huissiers des Juifs, éprouvèrent de la part de Jésus une preuve frappante de sa puissance divine. Au seul son de sa voix ils reculèrent tous et tombèrent par terre (Jean *18*, 6). A l'un de ses disciples qui voulait en ce moment même le défendre par l'épée, Jésus répondit : *Remets ton épée en son lieu ; car tous ceux qui ont pris l'épée périront par l'épée. Penses-tu que je ne puisse pas maintenant prier mon Père, et Il me fournira plus de douze légions d'anges ? Comment donc seraient accomplies les Écritures qui disent qu'il faut qu'il en arrive ainsi ?* (Matthieu *26*, 54). Les anges avaient servi Jésus dans le désert lors de la tentation (Matth.

4, 11 ; Marc *1*, 13) et dans le jardin de Gethsémané, au moment de son angoisse, lorsqu'il pensait à la coupe terrible qu'Il devait boire (Luc *22*, 43) ; mais quand est arrivé le moment de boire la coupe, Il la reçoit de la main de son Père (Jean *18*, 11), et ne demande pas le secours des anges pour l'en délivrer.

Pauvre race humaine ! Impuissante pour accomplir contre le Christ de Dieu tout ce que la haine qu'elle Lui portait la poussait à faire, elle Lui fit tout le mal qu'elle pouvait lorsqu'Il se livra Lui-même pour être la victime de propitiation ; après l'avoir outragé de toute manière et craché contre Lui, elle le crucifie entre deux brigands et épuise sa rage en accablant de moqueries le Fils de Dieu. Elle ne pensait guère que dans cette heure de ténèbres qui enveloppait la terre, la rédemption de l'homme s'accomplissait ; que là où la haine de l'homme contre Dieu était arrivée à son comble, le cœur de Dieu s'ouvrait pour laisser déborder son amour en faveur de l'homme perdu. Les paroles du Seigneur lui-même s'accomplissaient ; le bon Berger donnait sa vie pour ses brebis, comme Il l'avait dit :

A cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie afin que je la reprenne. Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même ; j'ai le pouvoir de la laisser et j'ai le pouvoir de la reprendre ; j'ai reçu ce commandement de mon Père (Jean *10*, 17-18).

Voilà une réponse claire et puissante à notre question, réponse divine. Christ ne fut par contraint, Il laissa sa vie par un acte de sa propre

Le Salut de Dieu 81 (1960)

puissance ; Il s'est montré Fils de Dieu en mourant, comme aussi en ressuscitant d'entre les morts (Romains *1*, 4). Le centurion romain ne comprenait sans doute pas la profonde vérité de ses propres paroles : *Certainement cet homme était Fils de Dieu.*

LA NOUVELLE NAISSANCE

(*Suite*)

Nés de nouveau ! arrêtons nos cœurs un moment sur cette précieuse vérité. En Christ, nous avons quelqu'un qui révèle pleinement Dieu lui-même : ses paroles disaient *Sa* nature, la nature de Dieu lui-même ; elles disaient cette nature dans l'homme, de manière à révéler ce qui était nécessaire à l'homme pour qu'il pût avoir affaire avec Dieu en bénédiction, mais elles le disaient directement, pleinement. Les paroles de Christ étaient une révélation de la nature divine qu'il connaissait : devant lui, nous sommes dans la pleine lumière, avec Dieu lui-même ; nous avons, non pas seulement des messages, quelque vrais qu'ils soient et quelque précieux qu'il soit pour nous de les avoir de la part de Dieu, mais nous avons ce qui ne laisse rien en arrière, la révélation de Dieu lui-même, et dans sa nature ; en sorte que ce qui est parfait en bénédiction est révélé, et révélé parfaitement. Ici, il s'agit avant tout, d'abord de la nature ; ensuite vient le fait de ce que Christ avait vu ; mais ce qui est spécialement ex-

primé dans ce vers. 11, c'est la complète compétence d'un témoignage qu'aucun prophète n'a pu dire : *En vérité, en vérité, je te dis : Nous disons ce que nous connaissons et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu ;* Dieu leur révélait des choses à venir, ou envoyait par eux des messages au peuple ; et ils annonçaient les unes et les autres. Mais si Christ annonçait ce qu'il connaissait et rendait témoignage de ce qu'il avait vu, — c'était nécessairement de choses célestes qu'il était question. Il connaissait, cela va sans dire, ce qui avait été prédit de Dieu ; mais, en parlant de la nature qu'il était nécessaire de posséder pour avoir affaire avec Dieu, et de ce qu'il connaissait et avait vu, — il va plus loin que ce qui avait été prédit ; il parle de ce qui est *en haut.* Il nous conduit *en haut,* par conséquent : *Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le fils de l'homme qui est dans le ciel* (vers. 13). Nul n'était monté au ciel, pour apporter ici-bas la connaissance de ce qui était dans le ciel ; mais Lui venait de là, et il pouvait dire parfaitement ce qui s'y trouvait et il y était *toujours,* car il était Dieu. Mais cette connaissance divine était une connaissance pour l'homme, car c'était le Fils de l'homme qui la possédait. Le ciel et l'homme étaient unis dans la personne du Christ. Si l'homme en dehors de Christ — comme tous l'étaient encore — n'était en aucun sens entré dans le ciel, toutefois il y avait là quelqu'un qui, dans sa personne, était le révélateur de ce qui était céleste. Mais *com-*

ment l'homme qui, encore qu'il fût docteur en Israël, ne pouvait pas comprendre la réalité de la nouvelle naissance (même telle qu'elle était nécessaire pour les choses terrestres, annoncées par les prophètes), car il pensait dans la vieille nature, — comment cet homme aurait-il pu comprendre les choses célestes ?

Mais cette incapacité de l'homme amène une autre vérité et met en évidence la porte d'entrée, qui seule donne accès à ce qui est céleste ; et *si* cette porte a ce caractère, elle est donc ouverte à *quiconque* croira. Non seulement il faut qu'un homme soit né de nouveau, même pour jouir des bénédictions terrestres ; mais il y a encore d'autres conseils de Dieu. Il faut, selon les conseils de Dieu, à cause de l'état de l'homme, que le Fils de l'homme, — car Jésus était plus que Messie, — soit élevé et rejeté de la terre. Mais cette élévation du Fils de l'homme a été son rejet de la part du monde. Christ n'a pas pu, — car l'homme était pécheur, — prendre sa place de Messie pour la bénédiction d'Israël ; il a fallu qu'il souffrît sous un autre caractère, comme Celui qui a dû dire à tous les hommes : *Comme Moïse éleva le serpent dans le désert* (vers. 14). Au lieu d'un Messie vivant, il leur fallait un Fils de l'homme rejeté et mourant. La croix est la puissance qui guérit, qui sauve l'homme. Quiconque croira en Lui ne périra pas, mais aura la vie éternelle, *car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils.* Cette vérité avait une immense portée ; elle ouvrait le chemin à la manifestation la plus complète de Dieu et de la grâce, ou plutôt même,

elle était cette manifestation. Dieu faisait une œuvre efficace, non pas pour accomplir les promesses prophétiques seulement, mais pour amener les hommes à Dieu, *afin que quiconque croit en Lui* (le Fils de l'homme), *ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle.* Cette œuvre était nécessaire ; il fallait que l'expiation fût faite, que la rédemption fût accomplie, si l'homme devait entrer en relation avec un Dieu saint. S'il y avait une révélation de la nature divine, et si, pour y participer, il fallait avoir affaire avec Dieu, l'expiation était nécessaire aussi bien que la nouvelle naissance : il fallait que le Fils de l'homme, Celui qui, comme homme, devait, dans la nature de l'homme, hériter de toutes choses, et qui avait entrepris la cause de l'homme, fût élevé comme le serpent dans le désert ; il fallait qu'il fût fait péché pour nous, afin que les hommes pussent regarder vers Lui et vivre. L'expiation répondait au besoin de l'homme ; mais ce n'est là qu'un côté de la vérité. Celui qui s'en tient à elle seulement, voit ce qui satisfait à la sainte nature et au jugement de Dieu, mais Dieu est devant lui comme un juge saint ; et l'expiation, par conséquent, ne donne pas à l'âme une pleine liberté : elle est le côté propitiatoire, le côté *nécessaire* de la mort de Christ. Mais d'où est-elle procédée ? De ce que Dieu a tant aimé le monde, que le Fils de l'homme qui devait être élevé était le Fils de Dieu, que Dieu, dans son amour, avait donné : Dieu a tant aimé, qu'il a donné. Ainsi, si la propitiation était nécessaire, c'est *l'amour* qui est la source de tout. La sainteté

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

de la nature de Dieu et son juste jugement sont maintenus pour ce qui regarde le péché, mais son amour est manifesté. Le Fils de l'homme était Fils de Dieu : il était l'un et l'autre à cette fin merveilleuse, que l'homme pécheur, quel qu'il fût, qui croirait en Jésus, eût la vie éternelle. Ce fut là aussi l'épreuve finale de l'homme.

La nature de Dieu est donc révélée, et une double œuvre est accomplie, qui, en même temps qu'elle met l'homme en état de jouir de cette nature par le fait qu'il est né d'elle, glorifie aussi cette nature dans tout son caractère, en sorte que le don de la vie éternelle maintient et manifeste l'amour, la sainteté et la justice de Dieu.

Telle est la nature de la vie nouvelle que nous recevons de Dieu, mais le vrai et complet caractère de cette vie, et les voies et la manière selon lesquelles toute cette œuvre de grâce s'accomplirait pour nous en bénédiction et pour la gloire de Dieu, ne sont pas développés ici : c'est ce dernier point que je voudrais maintenant, avec l'aide du Seigneur, essayer de mettre en lumière.

Si le Fils de l'homme fut élevé et mourut pour nous amener à Dieu, où est la vie ? et comment trouver la vie ? Dans la résurrection. Mais nous sommes amenés ainsi à un autre élément important de vérité : si je suis ressuscité, je suis ressuscité d'entre les morts ; je mourus en Christ. Cette vérité, nous le verrons, a un double caractère. Je puis me considérer comme n'ayant aucune vie spirituelle, et par

conséquent comme étant mort dans mes fautes et mes péchés ; ou bien, je puis me considérer comme vivant dans le péché et la chair, et alors je parle d'être mort à ces choses. Christ pouvait parler d'une nouvelle nature nécessaire pour entrer dans le royaume ; mais il ne pouvait pas, alors, dire à personne de se tenir pour mort. (Comp. Rom. *6*, 11.) Il pouvait rattacher cette nature à Dieu, directement, en déclarant ce qu'elle était et ce que Dieu était ; et l'on comprend que ce rôle convenait d'une manière particulière à sa personne, faisant de lui aussi un révélateur divin de ce qu'il connaissait et de la participation de l'homme à la nature divine. C'était là la part vraiment excellente. (Comp. Luc *10*, 38-42.) Mais pour notre délivrance, il fallait qu'une autre vérité, savoir la mort et la résurrection du Seigneur Jésus Christ, se rattachât à celle-ci. Nous recevons Christ pour notre vie quand il est mort et ressuscité. Il est un esprit vivifiant ; parce qu'il vit, nous vivons ; il est notre vie, cette vie éternelle qui était avec le Père et qui nous a été manifestée. (1 Cor. *15*, 45 ; Jean *14*, 19 ; Col. *3*, 3, 4 ; 1 Jean *1*, 1-3.) Mais, pour que des pécheurs puissent avec justice, et selon Dieu, avoir part à cette vie, il faut que Christ fasse la propitiation ; il faut qu'il meure. Il mourut au péché une fois pour toutes ; et maintenant, vivant dans la résurrection, il vit à Dieu. (Rom. *6*, 10.) Nous le recevons par l'Esprit dans nos cœurs, et nous avons la vie : C'est ici le témoignage : *que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils : Celui qui a le Fils a la vie, celui qui*

n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie (1 Jean *5*, 11, 12). Mais celui que nous recevons est Celui qui est mort et ressuscité, notre vie, — le vrai « Moi » dans lequel je dis du péché : *ce n'est plus moi,* (Rom. *7*, 17) *Je suis crucifié avec Christ ; et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi.* (Gal. *2*, 20.) C'est là la vie de Christ comme ressuscité des morts, en nous : la puissance de la vie en résurrection. Nous ne sommes vivants, pour la foi, qu'en Lui et par Lui, bien que la chair soit avec nous de fait. Mais cette chair qui est en moi, je ne la reconnais pas comme vivante et comme faisant partie de moi-même, mais seulement comme un ennemi que je dois vaincre. C'est pourquoi l'épître aux Romains (chap. *7*, 5), en parlant de notre position comme chrétiens, dit : *Quand nous étions dans la chair ;* et au chap. *8*, vers. 9, elle déclare : *Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous.* D'autres passages de l'Écriture, que nous rencontrerons en poursuivant notre étude, jetteront plus de clarté encore sur ce point.

J'ai dit que cette face de la vie divine en résurrection, dont je parle maintenant, se présente à nous de deux manières, dans l'Écriture. On peut envisager l'homme, ou bien comme vivant dans le péché, ou bien comme mort dans le péché. Sa chair est vivante et active quant au mal ; — elle est complètement morte, quant à Dieu ; il n'y a pas, dans l'homme naturel, un seul mouvement de l'âme vers Dieu. L'épître aux Romains nous présente la première manière de considérer l'homme ; celle aux Éphésiens, la se-

conde. Elles s'unissent pour présenter l'homme comme ayant Christ pour sa vie, bien que l'épître aux Romains ne nous présente pas comme ressuscités avec Christ. Elle enseigne pleinement la résurrection de Christ lui-même par Dieu le Père, et elle fait ressortir le fait que nous sommes vivants à Dieu par Christ ; mais elle ne parle pas de notre résurrection avec Christ, parce qu'elle envisage l'homme comme encore vivant sur la terre, ainsi que nous le sommes de fait.

J. N. D.

(*A suivre.*)

LES TROIS PAS

J'ai entendu parler d'un pauvre garçon que l'on avait l'habitude de railler à cause de sa simplicité. Ceux qui le traitaient ainsi ne savaient pas qu'il possédait la vraie sagesse.

Un jour, quelqu'un voulant savoir s'il avait quelques notions de religion, lui dit : C'est bien difficile, n'est-ce pas, d'aller au Ciel ?

— Non, répliqua le pauvre garçon, c'est très facile. Il n'y a que trois pas à faire : le premier *hors* de nous-mêmes, le second *en* Christ, le troisième dans le Ciel.

Le Salut de Dieu 81 (1960)

MOI, JESUS

Etes-vous sauvé, cher lecteur ? Vous répondez peut-être : Oh ! personne ne peut le savoir jusqu'à ce qu'il comparaisse devant le tribunal de Dieu ; alors tout sera réglé. Si vous parlez ainsi, cela prouve que vous ne connaissez rien du Nom béni qui est en tête de cet écrit ; car si vous pensez être sauvé par votre persévérance dans les bonnes œuvres, vous mettez de côté Jésus comme Sauveur.

Il n'aide pas non plus l'homme à se sauver lui-même. On raisonne souvent de cette manière : Dieu doit faire sa part, et moi la mienne. Mais dans ce cas l'homme n'est pas perdu. Un homme perdu ne peut pas se sauver lui-même ; l'Écriture dit : Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. Elle dit encore que le monde entier est coupable devant Dieu (Romains *3,* 19). Un criminel condamné peut-il se garantir du jugement ? L'homme est encore représenté comme né dans le péché, un esclave du péché dès sa naissance (Romains *5, 12 ; 6, 17*). *Un esclave peut-il s'affranchir* lui-même ? Non, ses maîtres, le péché et Satan, le tiennent fortement lié, et il ne peut se dégager de leur étreinte.

L'homme est aussi dépeint comme un débiteur n'ayant rien pour payer ses dettes envers Dieu (Luc *7,* 41, 42). Un débiteur sans un sou pour payer ses dettes peut-il s'affranchir ? Non.

AOUT 1960

L'homme est décrit comme mort spirituellement dans ses fautes et dans ses péchés (Éphésiens *2,* 1, 5). Un mort peut-il se rendre la vie, ou aider à se la rendre ? Non. L'homme a donc besoin de Jésus le Sauveur. Il lui faut un Sauveur, et non quelqu'un qui l'aide seulement à se sauver lui-même ; or, Jésus est le SAUVEUR.

JÉSUS est le propre nom, le nom personnel, du Seigneur. Ce fut le nom que prit Jéhovah, le Dieu d'Israël, quand il devint homme pour sauver son peuple de leurs péchés.

L'ANGE DIT A JOSEPH : TU APPELLERAS SON NOM JÉSUS (Matthieu *1,* 21).

La forme hébraïque du nom de Jésus, qui est Jéhoshua, ou Josué, signifie Jéhovah, Sauveur. Quelle bénédiction dans ce nom que prit le Fils de Dieu quand Il devint homme ! Combien il répond à tous les besoins de la conscience et du cœur de l'homme pécheur ! Sous la loi, Dieu ne vient jamais vers l'homme, et l'homme n'a jamais pu s'approcher de Dieu ; mais maintenant, selon les richesses de sa grâce, Dieu est descendu vers l'homme. Dieu devint homme pour sauver son peuple de leurs péchés. Hélas ! la nation d'Israël, le peuple choisi par Dieu, ne voulut pas de lui ; les Juifs refusèrent aveuglément de recevoir leur Dieu, descendu pour les sauver de leurs péchés, à cause desquels la loi les condamnait. Ils le crucifièrent (Matthieu *27,* 35). Tel est l'homme, conduit vers la ruine par Satan qui est menteur et meurtrier dès le commencement ! Mais l'homme est content d'être l'esclave de Satan et du péché. Il prétend pratiquer la

justice tout en vivant dans la rébellion contre Dieu, et allant à grands pas vers la perdition. Pilate en était un exemple. Il écrivit sur la croix :

CELUI-CI EST JÉSUS.

Lecteur, pourquoi le crucifièrent-ils ? Pourquoi dirent-ils en se moquant : Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même ? C'est exactement comme on parle aujourd'hui, quand Dieu agit pour la conversion d'une âme. On se raille de celui qui dit qu'il est sauvé. Pécheur, voyez comme l'homme est le même dans tous les siècles ! Les Juifs et les Gentils crucifièrent Jésus lorsqu'ils ne croyaient pas qu'Il fût Jéhovah le Sauveur. Et vous, pourquoi le rejetez-vous aujourd'hui, et restez-vous inconverti ? Parce que vous ne croyez pas en son nom. Vous ne croyez pas qu'il sauve à présent. Oh ! que Dieu vous donne la repentance pour discerner la vraie signification de ces mots : Celui-ci est Jésus.

Mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts le troisième jour, et a fait ce même Jésus Seigneur et Christ. Le jugement fut prononcé sur le monde qui l'avait crucifié ; mais le salut fut de nouveau prêché en son nom par l'apôtre Pierre et d'autres, à ceux qui se repentaient. Ils proclamèrent hardiment : Il n'y a de salut en aucun autre, car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés. Philippe prêcha JÉSUS à l'eunuque éthiopien. Etienne vit la gloire de Dieu, et JÉSUS se tenant debout à la droite de Dieu. Mais les Juifs refusèrent encore

de croire, et ils lapidèrent l'homme qui rendait ce témoignage (Actes *8,* 35 ; 7, 55).

Ensuite ce Seigneur se révéla encore à Saul le persécuteur, par ces paroles :

JE SUIS JÉSUS.

Saul tomba par terre, aveuglé par la lumière de la gloire de Jésus, frappé dans sa conscience, convaincu de péché, abattu dans la présence de Dieu, et pourtant attiré par la révélation d'une grâce toute nouvelle pour lui. Il trouva sa ressource dans la prière, versant sa honte dans le sein de celui qu'il avait jusqu'alors persécuté, mais qu'il devait connaître comme le Sauveur qui ôte les péchés et délivre du jugement. En Jésus, Saul de Tarse trouva un salut complet, bien que le jugement continue à peser sur le monde qui a rejeté Christ. Mais Dieu est patient, lent à la colère ; il n'exécute pas encore le jugement, voilà pourquoi Saul de Tarse aussi a pu connaître sa grâce. Délivré des Juifs et des Gentils, une nouvelle position lui étant donnée par ce Sauveur Céleste, Paul alla proclamer les vertus de Christ tant aux Juifs qu'aux Gentils. Paul voit l'homme dans la chair, complètement jugé et mis de côté ; mais le salut dans l'homme céleste, le Christ Jésus, lui est donné pour être offert à toutes les nations, sans argent et sans aucun prix. Lecteur, fussiez-vous le plus grand adversaire de Christ sur la terre, un salut immédiat vous est présenté dans cette personne céleste, par ces mots bénis : JE SUIS JÉSUS.

Lecteur, cette personne glorieuse va revenir ; Il vit maintenant pour intercéder pour les siens ;

Le Salut de Dieu 81 (1960)

afin d'affermir leur foi au milieu des épreuves et des difficultés de leur voyage à travers le monde, et pour plaider leur cause s'ils ont péché (Hébreux 7, 25 ; 1 Jean 2, 1, 2). Quand la dernière âme sera sauvée, Il reviendra.

MOI, JÉSUS,

dit-Il, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans les assemblées. Moi, je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin. Et l'Esprit et l'épouse disent : Viens. Lecteur, faites-vous partie de cette assemblée qui est appelée l'Épouse de l'Agneau ? Le Saint Esprit habite-Il en vous ? Ou encore, êtes-vous de ceux qui entendent sa voix, ne fût-ce que pour la première fois ? Car il est ajouté : Que celui qui entend, dise : Viens. Si vous ne le connaissez pas, comment pouvez-vous dire au Sauveur : Viens ? Et si vous ne sentez pas le besoin que vous avez de Lui, comme un pauvre pécheur ruiné et perdu, comment pouvez-vous le connaître comme Sauveur ? Tous les véritables croyants peuvent dire à Jésus : Viens. Ils désirent le voir ; car c'est Lui qui les a sauvés. Nous n'attendons pas un juge ; nous attendons le Sauveur, le Seigneur Jésus Christ, qui descendra du ciel avec un cri de commandement, qui changera les corps de ses saints vivants et ressuscitera ceux qui sont endormis en Lui. Et nous serons ravis ensemble à la rencontre du Seigneur en l'air, avant que le jour du jugement arrive. C'est JÉSUS qui dit : Je suis l'étoile brillante du matin. Lecteur inconverti, quand Il viendra pour juger le monde en justice, Il se

lèvera comme le Soleil de Justice. Alors Il rendra à chacun selon ses œuvres (Malachie 4, 2). Mais avant cela Il apparaîtra dans les airs comme l'Étoile brillante du matin, et Il transportera tous les croyants dans la gloire. Lecteur, où en êtes-vous donc à l'égard de ces choses ?

Précieux Sauveur ! en ton Nom se trouve la délivrance actuelle de toute forme de péché, de la mort, du jugement éternel, du pouvoir de Satan et du péché, et quand Tu reviendras, nous serons délivrés du péché même, en sorte que nous serons parfaits devant Toi, dans des corps glorieux, comme le tien, avant que ton tribunal soit dressé ! *Que celui qui a soif vienne ; que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie* (Apocalypse 22, 17).

II

LA MORT DE CHRIST

COMMENT ET POURQUOI

Nous avons vu que la mort de Christ avait eu lieu par un effet de sa propre volonté et de sa divine puissance ; cela nous amène naturellement à notre seconde question :

Pourquoi Christ a-t-Il subi la mort ? Et d'abord, demandons-nous s'il est nécessaire de mourir pour quitter cette terre ? Dieu lui-même a, de bonne heure, résolu cette difficulté ; car il enleva Hénoc, le septième homme depuis Adam,

le prenant avec Lui dans le ciel, sans qu'il passât par la mort. Il est écrit : *Par la foi, Hénoc fut enlevé pour qu'il ne vit pas la mort ; et il ne fut pas trouvé, parce que Dieu l'avait enlevé ; car, avant son enlèvement, il a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu* (Hébreux *11*, 5 ; Genèse *5*, 22, 24).

Plus tard Dieu manifesta sa puissance de la même manière, en retirant à Lui le prophète Élie, qui monta aux cieux par un tourbillon à la vue de son serviteur Élisée.

De plus, le Seigneur a promis d'enlever de la terre, lors de sa prochaine venue, tous ceux qui croient en Lui. De même qu'Hénoc et Élie, sans passer par la mort, ils seront ravis ensemble pour aller à la rencontre de Jésus dans les airs (Jean *14*, 1-3 ; 1 Corinthiens *15*, 51-53 ; 1 Thessaloniciens *4*, 16-17).

On voit donc qu'il n'est pas absolument nécessaire de mourir pour quitter cette terre. Pourquoi donc fallait-il que le Seigneur Jésus Christ terminât sa vie de dévouement et de souffrances par la mort, et par une mort aussi terrible et aussi ignominieuse que celle de la croix ?

N'était-Il pas le Fils de Dieu, le bien-aimé, l'objet de toutes les délices du Père, absolument saint et juste ? Il ne connut pas le péché. Toutefois les gages du péché ; c'est la mort (Romains *6*, 23) ; c'est par le péché que la mort est entrée dans le monde, et qu'elle a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché (Romains *5*, 12). Christ n'avait pas de péché, et, par conséquent, il n'était

aucunement sujet à la mort. Comment donc expliquer pourquoi Il l'a subie ? Comment se rendre compte de la malédiction de la croix ? car il est écrit : *Maudit est quiconque est pendu au bois* (Deutéronome *21*, 23 ; Galates *3*, 13).

Dieu peut-Il abandonner un homme saint et juste au moment même où celui-ci achève son service et son témoignage de dévouement pour Dieu sur la terre ? — Non. Dieu est saint et juste ; Il aime les siens, et il est écrit : *L'Eternel rachète l'âme de ses serviteurs, et aucun de ceux qui se confient en Lui ne sera détruit* (Psaume *34*, 22).

Ecoutez cependant les paroles du Seigneur Jésus Christ lorsqu'Il était sur la croix, les paroles de Celui qui a pu dire aussi, en parlant de Dieu : *Je fais toujours les choses qui lui plaisent ;* et encore, en s'adressant à Dieu son Père : *Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire* (Jean *8*, 29 ; *17*, 4).

Les ténèbres avaient déjà régné pendant trois heures sur la terre depuis la sixième heure, c'est-à-dire midi ; car c'est en plein midi que le soleil fut complètement voilé ce jour-là, et qu'une obscurité surnaturelle envoyée de Dieu enveloppa la terre. Les hommes avaient cloué son Fils unique sur la croix entre deux brigands. *Et vers la neuvième heure, Jésus s'écria d'une forte voix, disant : Éli, Éli, lama sabachthani ? c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* (Matthieu 27, 46).

Voilà le fait merveilleux, le fait unique dans toute l'histoire des voies de Dieu. Dans cette

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

heure suprême, Il abandonne celui qui est l'objet de ses délices. Or comment expliquer cela ? Voilà la question sérieuse qui se pose devant nous, question d'une importance vitale pour chacun de nous, chers lecteurs. Ecoutez encore quelques versets du Psaume *22*, dans lesquels le Saint Esprit annonce d'avance les souffrances de Christ, et où l'on trouve, avec des détails propres à nous le faire comprendre, le cri solennel que nous avons rappelé plus haut :

Mon Dieu ! Mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné, te tenant loin de mon salut, — des paroles de mon rugissement ? Mon Dieu ! je crie de jour, mais tu ne réponds point ; et de nuit, et il n'y a point de repos pour moi. Et toi, tu es saint, toi qui habites au milieu des louanges d'Israël. Nos pères se sont confiés en toi ; ils se sont confiés, et tu les as délivrés. Ils ont crié vers toi, et ils ont été sauvés ; ils se sont confiés en toi, et ils n'ont point été confus. Mais moi, je suis un ver, et non point un homme ; l'opprobre des hommes, et le méprisé du peuple. Tous ceux qui me voient se moquent de moi ; ils ouvrent la bouche, ils hochent la tête : Il se confie en l'Eternel : qu'il le fasse échapper, qu'il le délivre, car il prend son plaisir en lui !

Voilà comment l'Esprit de Dieu exprime l'angoisse indicible que le Christ a connue en face des moqueries des pécheurs endurcis qui l'avaient attaché à la croix et qui le contemplaient pendant cette heure de souffrance.

Dieu l'avait abandonné, s'éloignant de sa délivrance. Il criait, mais Dieu ne répondait point.

Dieu le Saint, le Juste, avait délivré les pères d'Israël qui s'étaient confiés en Lui et qui n'étaient toutefois que des hommes faibles, entachés de péché ; mais, ce même Dieu ne délivrait point Celui qui, même comme homme, était absolument saint et juste, qui souffrait de la part des hommes pour la justice, et qui, en souffrant de cette manière, était en butte à la raillerie des méchants qui se moquaient de Dieu et qui foulaient aux pieds tout sentiment pur et saint. Pour quelle raison Dieu agit-il ainsi à l'égard de Christ ? Pouvez-vous y répondre, cher lecteur ?

Invoquons toute la science humaine, toute la justice, toutes les meilleures pensées des plus excellents hommes, peuvent-ils nous expliquer ce mystère ? Hélas ! ils restent muets ! Ils ne sauraient quelle raison donner. Mais Dieu ne nous a pas laissés dans le doute. Il est écrit que Dieu a fait péché pour nous celui qui n'a pas connu le péché, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui (2 Corinthiens *5*, 21). *Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu* (1 Pierre *3*, 18). *Lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts aux péchés, nous vivions à la justice* (1 Pierre *2*, 24). Voilà, cher lecteur, ce qui explique l'abandon de Christ par le Dieu juste et trois fois saint, qui a les yeux trop purs pour voir le mal, et qui ne peut pas regarder l'iniquité (Habakuk *1*, 13). Christ a souffert pour nous, c'est par sa meurtrissure que nous avons la guérison.

Avez-vous pris devant Dieu la place d'un pécheur perdu, et pouvez-vous joindre votre voix de

confession et de louange à ceux qui disent au sujet de Christ : *Il a porté nos langueurs, et s'est chargé de nos douleurs... Il a été blessé pour nos transgressions, il a été meurtri pour nos iniquités... Nous avons tous été errants comme des brebis, nous nous sommes tournés chacun vers son propre chemin, et l'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous* (Ésaïe *53*, 4-6). Puissiez-vous le faire dès à présent, car *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle* (Jean *3*, 16).

LA NOUVELLE NAISSANCE

(*Fin*)

L'Épître aux Éphésiens, pour ce qui regarde la doctrine sur ce point, nous présente Christ comme sortant de la mort, et le pécheur mort dans le péché (chap. *2*, 1), — Christ et le pécheur ressuscités ensemble, à la suite de l'élévation de Christ dans les hauts cieux, — et l'union de l'Église avec Lui. L'homme, dans l'enseignement de cette épître, n'est pas vu comme vivant impiement dans le péché (bien que le fait soit reconnu) ; mais selon la pleine intelligence de son état en rapport avec Dieu : — il est *mort* dans le péché. Et la condition tout entière de l'Eglise est le résultat de la même puissance intervenant pour ressusciter Christ lui-même et le placer en haut, et chaque croyant là, en Lui, spirituellement (chap. *1* et *2*).

Dans l'épître aux Romains, Christ est envisagé comme ressuscité des morts, mais non monté au ciel (sauf dans une allusion au vers. 34 du chap. 8), parce que le but du Saint Esprit dans cette épître est de montrer l'abolition de l'ancien état et l'introduction, pour la vie et la justification, dans le nouvel état, — non les glorieux résultats de la résurrection, excepté en espérance. La culpabilité de l'homme est abondamment démontrée. Christ est mort pour nous ; mais il est aussi ressuscité pour notre justification ; nous sommes justifiés, — morts au péché et vivants à Dieu, — délivrés de la loi.

L'épître aux Colossiens occupe une place intermédiaire entre les deux précédentes, quant à la doctrine. Elle considère l'homme comme vivant dans le péché, mais le chrétien comme étant mort et comme étant maintenant vivifié avec Christ. La nouvelle nature que nous possédons en tant que nés de Dieu, quand notre vraie condition a été pleinement démontrée, revêt, dans cette épître, le caractère d'une vie qui est le résultat de l'enseignement de la mort et de la résurrection avec Christ, et dans laquelle nous sommes même assis dans les lieux célestes en Lui. L'épître touche aussi la question de notre mort dans le péché, mais ne nous introduit pas dans les lieux célestes.

Mais c'est de notre condition dans la vie que je voudrais m'occuper ici. Rappelons-nous que Christ, ainsi ressuscité, est notre vie. Il a fallu que l'œuvre de l'expiation fût accomplie, autrement aucun pécheur n'eût pu être uni à Lui ; il

Le Salut de Dieu 81 (1960)

n'eût pu donner aucune vie, selon Dieu, à personne ; le grain de blé serait demeuré seul : non parce que la vie et la puissance de la vie n'étaient pas en Lui ; mais la justice de Dieu aurait manqué. Mais l'expiation a été accomplie ; et *maintenant* Christ, — non pas le premier Adam, — est ma vie comme croyant. Mais alors, je dis : quand *j'étais* dans la chair. Je ne suis pas dans la chair, mais dans l'Esprit ; je ne suis pas du tout devant Dieu dans le premier Adam, dans son péché et sa responsabilité, mais dans le second Adam, qui est devenu ma vie. Je suis en Lui comme ma justice ; il est en moi comme ma vie. Je dis *maintenant :* Je suis mort au péché ; je suis crucifié avec Christ, je suis vivant à Dieu par Jésus Christ. *Car en ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché ; mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu. De même vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché.* (Rom. *6*, 10, 11.) C'est sur quoi Paul insiste dans le chap. *6* de l'épître aux Romains : *Nous avons été baptisés pour sa mort* (vers. 3) ; *nous avons été identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort* (vers. 5). Nous sommes morts au péché. *Si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui* (vers. 8). C'est pourquoi (car, comme je l'ai dit, l'apôtre, dans l'épître aux Romains, ne fait qu'aborder ce terrain), nous devons nous tenir pour *vivants à Dieu* par lui (vers. 11). Ainsi, dans l'épître aux Galates encore, Paul dit : *Christ vit en moi* (chap. *2*, 20) ; comme il avait dit ailleurs : *L'Esprit est vie à cause de la justice* (Rom. *8*, 10). Mais dans ces deux

épîtres aux Romains et aux Galates, il n'est dit nulle part que nous soyons ressuscités avec lui.

Remarquez que dans les éléments mêmes de la doctrine dont nous parlons, — à cause de sa nature même, — nous ne sommes pas appelés à mourir au péché. Nulle part, dans l'Écriture, on ne trouve une pareille pensée. Nous sommes appelés, comme vivants en Christ, à mortifier tous les mouvements du péché, mais non à mourir au péché. Nous sommes vivants en Christ qui mourut ; et nous sommes considérés comme morts, et appelés à nous considérer comme morts, parce que Christ, qui est notre vie, mourut. *Je suis crucifié avec Christ. Ceux qui sont en Christ ont crucifié la chair* (Gal. *2*, 20 : *5*, 24). *Tenez-vous vous-mêmes pour morts. Nous avons été identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort, ensevelis avec lui... pour la mort* (Rom. *6*, 11, 5, 4). *Vous êtes morts* (Col. *3*, 3). Tel est le langage uniforme de l'Écriture. Toutes les phrases sentimentales qu'on répète sur ce que la crucifixion de la chair est une mort lente, ne sont que le renversement du sens clair et impératif de tous ces passages. *Je suis crucifié avec Christ ; et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi* (Gal. *2*, 20). *Nous sommes morts en Christ ;* telle est la doctrine de l'Ecriture. Les épîtres aux Romains, aux Galates, aux Colossiens, etc., enseignent toutes également cette doctrine et insistent sur elle auprès des chrétiens. Je suis complètement délivré de tout le système dans lequel je vivais, quand je vivais dans la chair. L'apôtre en appelle à ce fait, en en faisant res-

sortir les conséquences pratiques : *Si vous êtes morts avec Christ... pourquoi établissez-vous des ordonnances, comme si vous étiez encore en vie dans le monde ?* (Col. *2*, 20). Telle est donc la vie que le chrétien possède, comme étant né de Dieu, maintenant que Christ est mort, et que, en tant que ressuscité, il est devenu sa vie.

L'épître aux Éphésiens fait un pas de plus, je l'ai déjà fait remarquer : comme nous avons vu, elle n'envisage pas Christ dans sa vie d'amour et de piété, et l'homme vivant dans le péché ; mais l'homme mort dans le péché, et Christ d'abord comme mort, Christ mort pour les péchés et une fois au péché. L'apôtre voit l'homme dans la fosse et la tombe de la mort, par le péché, et Christ descendu en grâce dans cette tombe, où l'homme gisait par le péché. Mais Christ, ainsi, ayant accompli l'œuvre qui ôte le péché du monde, comme coulpe, et efface pour toujours les péchés des croyants, visite l'homme pour le sauver et le délivrer de cette condition. Dieu ressuscite Christ et « nous » par la même puissance ; et Dieu veut que nous sachions *quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons, selon l'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts ; et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes ;* et qu'*il est riche en miséricorde,* de sorte que, *à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec le Christ.* Ainsi, *nous sommes son ouvrage, ayant été créés dans le Christ Jésus* (Éphés. *1*, 19, 20 ; *2*, 4, 5, 10).

Ainsi, comme le chap. *3* de l'évangile de Jean nous a appris quelle est la nature de la vie que nous recevons de Dieu (savoir, que cette vie étant née de l'Esprit, *est* esprit, moralement parlant *divine* dans sa nature), les épîtres nous font connaître la position dans laquelle la possession de cette nouvelle vie nous place, en tant que cette vie est la vie de Christ ressuscité, après qu'il a été livré pour nos offenses et qu'il est mort une fois au péché. Quel est donc l'effet qui en résulte quant à notre relation avec le péché et avec Dieu ? Déjà l'épître aux Romains, comme aussi celle aux Galates, nous apprend que nous sommes morts avec Christ, et que nous devons nous tenir pour morts au péché ; — que notre vieil homme a été crucifié avec Lui ; mais que nous sommes vivants à Dieu ; — que ce n'est pas nous qui vivons, mais que Christ vit en nous. L'épître aux Colossiens nous enseigne de plus que si nous sommes morts avec Christ, nous sommes aussi ressuscités avec Lui ; et aussi, d'un autre côté, que lorsque nous étions morts dans nos péchés et dans l'incirconcision de notre chair, Dieu nous a vivifiés ensemble avec Lui, nous ayant pardonné toutes nos fautes, et nous a ramenés d'entre les morts avec Christ, à une vie nouvelle quant à nous-mêmes ; mais que, selon l'efficacité de sa mort, nous ayant entièrement pardonné tous nos péchés, morts et ressuscités avec Christ, nous sommes sortis de l'état de péché dans lequel nous étions avant que nous fussions ainsi ressuscités, en conséquence de l'efficacité de sa mort. L'épître aux

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Éphésiens s'empare exclusivement de ce dernier point, et lui donne tous ses développements ; elle nous voit vivifiés avec Christ, et ressuscités de la mort du péché, par la même puissance qui ressuscita Christ lui-même ; elle ne nous montre pas seulement la nature divine devenue notre vie, mais nous apprend que nous sommes morts au péché, vivants à Dieu, ressuscités, pardonnés, et acceptés, comme étant dans la condition dans laquelle Christ se trouve ressuscité, — bien plus, assis dans les lieux célestes en Lui. La nature nouvelle qui nous est donnée est divine : cela est déjà infiniment excellent ! Mais à cause de la mort et de la résurrection qui sont intervenues, et à cause de notre union avec Christ, nous ne sommes pas, pour Dieu et pour la foi, tenus pour vivants dans le vieil homme ; nous n'y sommes pas du tout : nous l'avons dépouillé. Le vieil homme (dans l'estimation de la foi, et selon la possession d'une nouvelle vie, et le fait que nous sommes vivants dans cette nouvelle vie) est mort et a pris fin. Nous sommes en Christ, et Christ est notre vie ; nous sommes en Lui et vivants dans ce à quoi il vit, savoir à Dieu. En conséquence, notre position n'est pas du tout dans le premier Adam : nous sommes morts, en tant que nous étions en lui, à tout ce qu'il est ; mais nous sommes vivants dans le dernier Adam, le Seigneur Jésus, selon toute l'acceptation dans laquelle il vit maintenant devant Dieu.

Ainsi, le chap. *3* de l'évangile de Jean nous apprend quelle est l'excellence intrinsèque de

la vie que nous recevons de Dieu, et nous la montre en rapport direct avec ce qui est divin, Christ parlant de ce qu'il connaissait et montrant qu'il faut que nous ayons une nature venant de Dieu et propre pour Dieu lui-même. Christ parlant ainsi, ce qu'il connaissait est du plus profond intérêt ; — c'est la communication directe de ce qui est divin. Cette vie, dans ce chapitre de Jean, est présentée dans sa nature et son origine, en contraste avec la chair. Jean en fait ressortir le vrai caractère et l'excellence. L'épître aux Éphésiens confirme ce que dit Jean quant au résultat ; car Dieu nous a élus, *pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour* (Éphés. *1*, 4). Mais pour ce qui regarde la condition et l'état de cette vie, les épîtres développent le sujet avec plus d'étendue : Christ étant mort, — nous, étant vivants dans la vie du Christ, — nous sommes (considérés comme) morts au péché (la vie étant une chose nouvelle, entièrement distincte du vieil homme), et comme vivants en Christ. Nous ne sommes pas dans la chair : nous sommes morts et ressuscités. Être régénéré, c'est être mort et ressuscité, car nous recevons Christ comme vie ; c'est avoir laissé Adam, sa nature et ses fruits, la condamnation et la mort et le jugement derrière soi, et se trouver délivré de toutes ces choses, nécessairement et justement agréable à Dieu, selon l'acceptation de Christ devant Dieu. Les deux natures sont distinctes. Je ne suis pas dans la chair ; je suis mort ; je suis ressuscité ; je suis accepté en Christ ressuscité ; je suis participant

de la nature divine pour jouir de la plénitude de cette nature en Dieu.

Le lecteur trouvera la manière dont Dieu présente cette dernière vérité, dans l'épître aux Colossiens, à la fin du chap. *2* et au commencement du chap. *3* ; puis, comment la foi l'envisage, au chap. *6* de l'épître aux Romains ; et l'application à la pratique, dans le chap. *4* de la seconde épître aux Corinthiens.

J. N. D.

QUELQUES VERITES

La mort est l'héritage de l'homme, la vie est le don de Dieu.

Un pécheur ne peut avoir la vie éternelle que comme un cadeau de Dieu.

L'incrédulité dit : Je ne veux pas recevoir Christ comme un don de Dieu. La foi, au contraire, dit : Je suis heureuse d'être pauvre, pour avoir un Sauveur si riche. Rien n'est plus dangereux que ce mélange subtil de la loi et de la grâce, des œuvres et de la foi, qui nous fait rejeter l'Evangile de la grâce de Dieu. Chercher par les œuvres la guérison de l'âme, au lieu de trouver le remède dans le sang du Christ, c'est prendre du poison pour guérir une maladie.

C'est une des choses qui déplaisent le plus à Dieu que de l'appeler Père avant d'avoir été lavé par le sang de son Fils.

L'homme qui adore Dieu sans être né de nouveau n'est qu'un moqueur. La religion naturelle met la Bible à l'envers : les œuvres d'abord, le

pardon ensuite. Tandis que la Bible commence par le pardon, puis commande l'obéissance.

Si vous n'êtes pas converti, n'essayez pas de le devenir par vos bonnes œuvres ; apprenez que vous n'en pouvez pas faire. Venez à Dieu les mains vides, et il vous donnera la vie éternelle.

Le premier signe du réveil d'une âme est le sentiment et l'horreur de son péché. L'homme naturel peut redouter le châtiment, mais il ne sent pas l'horreur de son état.

C'est le poids de nos péchés qui, sur la croix, empêcha Christ de voir la face de son Père, et lui fit crier : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*

En jugeant par le nombre des croyances, les religions sont nombreuses ; il n'y en a cependant que deux : la religion de l'homme et la religion de Dieu. La première bâtit sur la vertu humaine, l'autre sur le rocher des siècles : Jésus Christ. Si seulement les enfants de Dieu voulaient s'éprouver par cette question : Jusqu'où va ma foi ? et non par celle-ci : Combien de choses sais-je ?

La résolution arrêtée de croire en Dieu, même quand il semble ne pas tenir ses promesses, montre que notre foi s'affermit.

Dieu encourage souvent les faibles en la foi par de prompts exaucements ; ceux qui sont les plus forts seront éprouvés par des délais.

Dieu vous parle quand vous lisez Sa Parole, et vous parlez à Dieu quand vous priez.

Satan a mille moyens de nous empêcher de lire la Bible ; quand il y réussit, nous sommes dans ses filets.

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Il vous faut rencontrer Dieu

Tôt ou tard, il vous faudra rencontrer Dieu. Quelle pensée solennelle, et vous êtes comme Adam dans le jardin d'Eden depuis son péché, vous vous cachez.

Peut-être ne lisez-vous pas la Parole, ou n'allez-vous pas entendre l'Évangile, de peur que vous n'entendiez et ne soyiez converti, et vous vivez dans une insouciance absolue de ce grand sujet : le salut de votre âme.

Peut-être au contraire êtes-vous un lecteur assidu des Écritures, peut-être assistez-vous régulièrement à la lecture de la Parole de Dieu ; vous êtes même sans nul doute un très brave homme dans toutes vos voies, néanmoins vous ne croyez pas en Jésus Christ. Vous vous cachez de la présence du Dieu trois fois saint derrière des feuilles de vigne cousues ensemble ou sous un vêtement de professant. Comme il est fou d'essayer de vous cacher ainsi aux regards de celui qui voit tout et qui connaît tout.

Aussi nous supplions-vous de sortir de votre cachette et de prendre votre vraie place de pécheur coupable ; car c'est bien là ce que vous êtes, un coupable. Il vous faut rencontrer Dieu maintenant, avant que soit venu le moment où vous devrez vous tenir devant le grand trône blanc pour être jugé et condamné au feu et au tourment éternels. Il vous faut absolument rencontrer Dieu, êtes-vous prêt à affronter cette

rencontre : réalisez-vous ce que cela sera de mourir dans vos péchés ?

Cher lecteur, votre cachette ne sera pas meilleure que celle d'Adam lorsque Dieu l'appela : *Où es-tu ?* (Genèse *3*, 9). La mort éternelle et le feu qui ne sera jamais éteint est la part de ceux qui meurent dans leur péché (Psaume *9*, 17). Vous pouvez mourir aujourd'hui, pourquoi donc rester à l'écart de votre meilleur Ami ; il veut vous sauver.

Bientôt le Seigneur apparaîtra dans une flamme de feu pour châtier ceux qui ne connaissent pas Jésus et ne veulent pas recevoir l'évangile de la grâce. Ceux qui sont à Lui seront bientôt rassemblés à Sa rencontre en l'air. Voudriez-vous rester en arrière et vous exposer au jugement ! Tout ceci arrivera bientôt et en un clin d'œil tous les croyants, morts ou vivants, seront enlevés.

Ne prenez point de repos tant que vous n'aurez pas eu de rencontre avec Dieu au sujet de vos péchés ; vous en avez des milliers dont il vous faudra rendre compte. Vous ne pouvez rien en faire par vous-même, il vous faut seulement le reconnaître et croire en Jésus Christ : Il est mort sur la Croix à la place du pécheur, il a fait l'expiation des péchés dans son sang précieux qui a coulé pour cela. (1 Jean *4*, 10 — Romains *3*, 20 — Romains *5*, 1).

Que préférez-vous faire, cher lecteur inconverti, rencontrer Dieu maintenant par Jésus Christ, et trouver le salut, ou préférez-vous Le rencontrer en jugement : il n'y a que ces deux solutions.

UNE HISTOIRE FRAPPANTE

Peu après avoir quitté la ville, au tournant du chemin, je vis sur la route un homme qui venait dans ma direction. Il avait la tournure d'un chemineau. Pour ne pas user ses souliers, il les avait suspendus à une ficelle, mise en travers sur ses épaules ; il n'était chaussé que d'une vieille paire de savates tout en loques. Il avait fait déjà quinze kilomètres, et quand je lui demandai où il allait, il me répondit : « Je vais jusqu'à B—, » et il ajouta : « J'aurais volontiers pris le train, mais je n'ai plus le sou. » Il m'eut bientôt raconté son histoire. Il était fort communicatif, car il me prenait (grâce à mon petit sac de voyage) pour un commis voyageur.

— Quel âge avez-vous, mon ami ? lui dis-je.

— Près de soixante-dix ans, Monsieur.

— Espérez-vous connaître un monde meilleur ?

— J'irai au ciel, me dit-il, avec une assurance imperturbable.

— Vous en êtes si sûr que ça ?

— J'ai toujours fait tout le bien que j'ai pu. Je n'ai pas fait de mal. Je l'ai bien mérité, allez !

— Si ce que vous dites est vrai, que vais-je faire ? dis-je. Car moi, j'ai été très méchant ; je suis loin d'avoir fait tout le bien que j'aurais pu faire.

— Vous n'avez pourtant pas l'air de ça, me dit mon interlocuteur.

— Ne vous fiez pas aux apparences. J'ai violé toute la loi, j'ai même été un meurtrier.

Le vieillard, effrayé, me regarda en s'écriant :

— Comment êtes-vous ici ? Dans ce cas-là, vous devriez être en prison !

— Si nous avions toujours ce que nous méritons, je ne serais certainement pas ici. Mais pour aller au ciel avec vous, que dois-je faire ? Car enfin, je ne suis pas dans votre heureux état.

— Mon pauvre homme, me dit-il avec compassion, il n'y a qu'une chose à faire : réformez-vous ; vous n'aurez pas tant de coups au jour du jugement. La Bible dit que, suivant ses mérites, on a plus ou moins de coups.

— Où reçoit-on les coups ? demandai-je.

— Ah ! dit-il tristement, en enfer, bien sûr.

— Quand on a été battu, peut-on sortir de cet endroit-là ?

— Non, non on y reste à jamais.

— Mais, je ne veux pas aller en enfer. Je veux aller au ciel. Comment dois-je faire pour y arriver ?

— Je ne sais pas. Mais n'est-ce pas que vous n'êtes pas si mauvais que vous le dites ?

Je le regardai en face, et après un moment de silence, je lui dis :

— Si, et je puis même affirmer et prouver que vous êtes aussi mauvais que moi.

— Ah, elle est raide, celle-là ! s'écria-t-il moitié surpris, moitié fâché.

— Je vais vous le prouver, car Dieu ne dit-il pas que celui qui observe la loi et cependant la viole en un point est coupable comme s'il l'avait violée toute ? Voyons, n'avez-vous jamais trop bu ?

— J'ai pris parfois plus que mon compte, c'est vrai.

— Vous avez bien juré, dit un petit mensonge ?

— Je ne puis pas dire le contraire.

— Sans aller plus loin, vous voyez que vous avez violé la loi en bien des points ; donc vous avez désobéi.

Un autre passage dit encore : *Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire* (Gal. *3*, 10). Si donc vous avez péché dans votre vie une seule fois, vous êtes sous la malédiction. Si vous avez violé toute la loi, c'est donc comme si vous aviez littéralement désobéi à ce commandement : *Tu ne tueras point ;* vous êtes donc coupable de meurtre.

Mon compagnon commençait à comprendre.

— Ah ! c'est comme ça ? me dit-il étonné.

— Oui, dis-je, essayez maintenant de vous rappeler votre passé, et dites-moi si vous avez jamais aimé Dieu ; car le plus grand commandement est celui-ci : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force, et de toute ta pensée ; et ton prochain comme toi-même* (Luc *10*, 27).

— Ah ! j'ai fait de temps en temps mes prières.

— Quand cela, mon ami ?

— En route, parfois. Je Lui disais : Seigneur, aujourd'hui, aide-moi. Et il le faisait.

— L'avez-vous remercié ?

— Oui, Monsieur.

— Croyez-vous que vous l'auriez prié si vous n'aviez pas eu peur de manquer de pain ?

— Non, je ne crois pas que je l'aurais fait.

— Vos prières ne prouvent donc pas que vous aimez Dieu, mais simplement que vous vous aimez vous-même. Laissez-moi vous poser encore une question : quand Dieu vous a aidé et que vous l'avez remercié, vous êtes-vous efforcé de lui plaire, ou l'avez-vous oublié jusqu'à votre prochaine épreuve ?

Ces questions amenèrent le résultat désiré. La conscience du chemineau se réveillait, il voyait sa vie sous un jour tout nouveau. Voyant que le Saint Esprit le convainquait de péché, de justice et de jugement, j'essayai de lui montrer que Dieu demandait de nous une parfaite obéissance. Je lui dis que personne ne pouvait être justifié par les œuvres de la loi, que le châtiment de ceux qui violaient la loi de Dieu était la mort éternelle. Je lui fis voir combien toutes les bonnes actions de sa vie passée n'étaient aux yeux de Dieu que « comme le linge le plus souillé », que son cœur n'avait jamais été droit devant Dieu.

A mesure qu'il voyait combien il s'était mépris sur son état spirituel, son émotion grandissait ; elle était touchante à voir. Il éclata en pleurs et dit en sanglotant :

— Oh ! Monsieur, je suis aussi mauvais que vous ! Je suis aussi mauvais que vous ! Qu'allons-nous faire ?

Je ne pus m'empêcher de pleurer à mon tour en voyant ce malheureux vieillard perdre ses espérances. Il n'y avait plus pour lui que *l'attente terrible de jugement et l'ardeur d'un feu qui va dévorer les adversaires* (Héb. *10*, 27).

Il sentait toute l'horreur de sa position. Il allait bientôt entrer dans l'éternité, et sans préparation. Son cœur était brisé.

— Prenez courage, dis-je, je sais ce que nous devons faire.

— Vraiment ? dit-il avec empressement. Il sentait qu'il n'avait pas une minute à perdre.

— Oui, il nous faut regarder au Seigneur Jésus. Vous avez entendu parler de Lui, n'est-ce pas ?

— Oui, il est mort sur une croix.

— Effectivement. On le mit au tombeau, il ressuscita le troisième jour. Il remonta au ciel où il est maintenant assis sur son trône. Il aime les pécheurs comme vous et moi. Il m'a aimé et s'est donné lui-même pour moi. Il a dit : *Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos* (Matthieu *11*, 28). *Tournez-vous vers moi et soyez sauvés* (Ésaïe *45*, 22). Nous n'avons qu'à regarder vers Lui, à nous confier en Lui, et nous aurons le pardon de tous nos péchés. Il nous donnera son Esprit qui nous rendra saints et heureux, et Il nous prendra au ciel.

En apprenant que le salut était un don gratuit de Christ, le vieillard n'en pouvait croire ses oreilles. J'ajoutai :

— Je suis certain de ce que je vous dis, car je suis allé à Lui.

— Vraiment ? demanda-t-il surpris.

— Oui, et j'ai pu vérifier les promesses de Jésus. J'avais été malheureux longtemps, et j'étais dans votre état. Je me sentais coupable, ma vie avait été mauvaise, mon cœur méchant, et je

me voyais incapable de me transformer. Ma conscience me tourmentait jour et nuit. J'entendis alors parler de l'amour de Dieu, qui a donné son Fils pour qu'il mourût pour les pécheurs. Je fus saisi de l'amour merveilleux de Jésus, descendant du ciel pour se sacrifier pour moi, et je me dis : *Il m'a aimé et s'est donné Lui-même pour moi !* Mon cœur se remplit d'amour pour Lui et je Lui dis : Je crois en Toi. En un moment je fus rempli de joie. Maintenant je sais que j'irai au ciel, non pas à cause de mes mérites, car je n'en ai aucun, mais parce que Jésus a souffert pour moi, et qu'il est mort à ma place.

Le vieillard écouta ces paroles avec la plus grande attention, et dit, les yeux brillants de joie :

— Pensez-vous qu'il veuille sauver un vieil endurci comme moi ?

— Certainement, c'est ce travail-là qui fait ses délices. Il sauve tous ceux qui viennent à Lui, car il est écrit : *Il peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par Lui* (Héb. *7*, 25). Et encore : *Je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi* (Jean *6*, 37). *Il a été blessé pour nos transgressions, il a été meurtri pour nos iniquités ; le châtiment de notre paix a été sur lui, et par ses meurtrissures nous sommes guéris. Nous avons tous été errants comme des brebis, nous nous sommes tournés chacun vers son propre chemin, et l'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous* (Ésaïe, *53*, 5-6). *Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes* (I Pierre *3*, 18).

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Tandis que je lui expliquais ces passages, lui montrant que le salut est en Christ, que Jésus a tout fait, tout souffert pour nous, sa figure s'éclairait, et il cria soudain : Je ne l'avais jamais compris de cette façon.

Tandis que je continuais à parler, le vieillard arrêtait un instant sa marche et s'écriait :

— Je vois, je comprends !

Enfin il s'arrêta net, et frappant le sol de sa canne, il dit avec netteté et avec joie :

— Béni soit-Il ! Je l'aime ! Je fais ce que vous dites ! Je crois en Lui ! Il semble que Dieu vous ait envoyé tout exprès sur mon chemin ce matin.

— Oui ! Dieu a été bon de me permettre de vous rencontrer et de vous montrer où se trouvait le vrai bonheur.

Nous fîmes encore deux kilomètres avant de nous séparer. Nous ne pouvions nous lasser de parler de Jésus et de ce qu'Il avait fait pour nous.

Je lui donnai la main. Il la prit dans la sienne et me dit : Nous serons bientôt au ciel, et je vous y reconnaîtrai. Je ne serai pas longtemps ici-bas, et je vous attendrai là-haut.

Il ajouta (pensant encore à son Sauveur) : Béni soit-Il ! Béni soit-Il !

La Parole de Dieu dit :

Par Lui la rémission des péchés nous est annoncée (Actes *13*, 38).

Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde afin qu'il jugeât le monde, mais afin que le monde fût sauvé par Lui (Jean *3*, 17).

LA MORT DE CHRIST

L'ACCOMPLISSEMENT DE LA PROPHETIE

DU PSAUME 22

III

Et Jésus leur dit : Il est ainsi écrit ; et ainsi il fallait que le Christ souffrît et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et que la repentance et la rémission des péchés fussent prêchées en son nom à toutes les nations, en commençant par Jérusalem.

(Luc *24*, 46-47.)

Un grand nombre de passages de l'Ancien Testament nous présentent, sous la forme de types ou de figures, la grande œuvre d'expiation que le Christ a accomplie sur la croix ; tandis qu'en d'autres l'Esprit de prophétie montre ce qui se passait dans le cœur du Seigneur Jésus lui-même, lorsqu'il était ici-bas, souffrant avec nous et pour nous. Dans cette seconde classe d'Écritures, le Psaume 22 occupe une place remarquable, en ce que l'Esprit de Christ y exprime à l'avance les souffrances que le Sauveur a endurées lorsqu'il était cloué au bois.

Il ne faut pas supposer que les prophètes, ces saints hommes que Dieu a employés autrefois pour nous communiquer ses pensées, eussent une pleine intelligence du sens intime de leurs écrits ; ils avaient aussi à sonder la parole prophétique qu'ils apportaient, et dont la portée dépasse de beaucoup toute l'intelligence qu'ils pouvaient en avoir. C'est ce que nous voyons par les paroles de l'apôtre Pierre, qui nous dit que *la prophétie n'est jamais venue par la volonté de l'homme, mais de saints hommes de Dieu ont parlé étant poussés par l'Esprit Saint ;* et, dans un autre endroit : ... *le salut duquel les prophètes qui ont prophétisé de la grâce qui vous était destinée, se sont informés et enquis avec soin, recherchant quel temps ou quelle sorte de temps l'Esprit de Christ qui était en eux indiquait, rendant par avance témoignage des souffrances qui devaient être la part de Christ et des gloires qui suivraient ; et il leur fut révélé que ce n'était pas pour eux-mêmes, mais pour vous, qu'ils administraient ces choses, qui vous sont maintenant annoncées par ceux qui vous ont annoncé la bonne nouvelle par l'Esprit Saint envoyé du ciel, dans lesquelles des anges désirent de regarder de près.* (2 Pierre *1*, 21 ; 1 Pierre *1*, 10-13).

Nous avons donc aussi à examiner les écrits prophétiques, et nous pouvons le faire à la lumière merveilleuse que le Saint-Esprit nous fournit dans l'histoire des faits accomplis que nous rapportent les écrivains du Nouveau Testament. Nous avons ainsi une pleine certitude au sujet du salut qui est fondé sur l'immuable et éternelle Parole de Dieu.

Ce qu'il y a eu de plus terrible pour Christ dans la croix, et de plus amer dans la coupe de douleurs qu'Il a dû boire, c'est le fait que, durant ces heures de souffrance où les ténèbres couvraient la terre, Il fut abandonné de Dieu. Lui, qui avait connu comme nul autre n'a pu et ne pourra le connaître, ce que c'est que de jouir de la clarté de la face de Dieu, dans une marche sur la terre telle qu'Il faisait tous les jours les délices de son Père, — ayant mis alors son âme en oblation pour le péché, Il dut goûter la mort comme gages du péché, porter dans son propre corps les péchés dont son âme pure et sainte était seule capable de connaître toute l'horreur, et éprouver en même temps le poids du jugement de Dieu contre le péché.

Voilà ce que l'Esprit prophétique nous montre en tout premier lieu dans le Psaume 22, qui commence par les paroles mêmes qu'arracha à l'âme de Christ sa souffrance indicible : *Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*

Toutes espèces de souffrances remplissaient alors la coupe de Christ. Non seulement Il souffrait de la part de Dieu pour les péchés, mais Il souffrait aussi de la part des hommes pour la justice.

Les hommes ont profité, pour donner cours à leur haine contre Lui, du moment même où Il s'offrait en sacrifice pour le péché. Aveuglés et poussés par l'adversaire, ils n'ont pas hésité à couvrir d'opprobres et d'outrages la sainte personne du Fils de Dieu. C'était, comme Jésus le leur avait dit : *leur heure et le pouvoir des ténèbres* (Luc *22*, 53). Juifs et Gentils s'étaient ligués contre lui.

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Toute cette souffrance est aussi décrite dans le Psaume 22. On y trouve d'abord ce qu'il y avait de plus douloureux pour le cœur de Christ. Il voyait rangé contre Lui Israël, ce peuple bien-aimé de Dieu, ceux au milieu desquels Lui, Jésus avait vécu et enseigné et fait tant de miracles, ceux qui ailleurs sont désignés comme étant « ses amis » (Zacharie *13,* 6 ; comparez Jean *1,* 11).

Les chefs de ce peuple auquel Dieu avait accordé tant de privilèges (Romains *9,* 3-5), sont représentés dans le Psaume sous la figure des « taureaux de Basan », — animaux renommés que l'on élevait dans les meilleurs pâturages du beau pays de la promesse.

Non seulement ceux d'Israël se sont élevés contre Christ, mais ils expriment leurs injures, pleines d'une raillerie outrageante, dans les termes même dont le diable s'est servi lorsqu'il vint le tenter au désert : *Si tu es le Fils de Dieu* (1), *descends de la croix* (Matthieu *27,* 40). Les Juifs se moquaient de Christ en défiant sa divinité qu'ils niaient, de le faire sortir de la position que, volontairement, Il avait prise pour accomplir les desseins de Dieu.

(1) Comparer Matthieu 4, 3-6. Il est à remarquer que Matthieu, qui seul d'entre les Évangélistes rapporte les paroles citées dans le texte, présente les souffrances de Christ au point de vue de l'expiation, qui est aussi celui du Psaume 22. Matthieu s'étend sur les actes des Juifs, Jean sur ceux des Gentils.

Tout cela n'est-il pas dépeint d'une manière parfaite dans les versets 12-13 du Psaume ? — *Beaucoup de taureaux m'ont environné, des puissants de Basan m'ont entouré ; Ils ouvrent leur gueule contre moi, comme un lion déchirant et rugissant !*

Avec quelle poignante vérité est décrite dans les versets suivants la douleur que durent produire sur l'âme pure de Christ un tel mépris et une rage pareille ! *Je suis répandu comme de l'eau, et tous mes os se déjoignent ; mon cœur est comme de la cire, il est fondu au dedans de mes entrailles. Ma vigueur est desséchée comme un têt, et ma langue est attachée à mon palais ; et tu m'as mis dans la poussière de la mort !*

L'amour divin était devenu, pour ces hommes, un sujet de moquerie. Ils outrageaient tout ce qu'il y avait de saint dans la nature de Christ, de dévoué dans son cœur aimant, et foulaient aux pieds toute pitié et toute justice. C'est dans de telles circonstances que Christ a connu la mort ; qu'Il est descendu dans *la poussière de la mort ;* et c'est là aussi que le peuple qui avait été l'objet des soins constants de Dieu, a fait ressortir la profondeur de l'abîme de dégradation morale où le péché a plongé l'homme.

Les principaux sacrificateurs, les scribes, les anciens, toutes les classes du peuple d'Israël, même les brigands crucifiés avec Christ, s'unissaient pour déverser leurs outrages sur le Fils de Dieu. Nous lisons en Matthieu 27, 39-44 : *Et ceux qui passaient par là l'injuriaient, hochant la tête, et disant : Toi qui détruis le temple et*

le bâtis en trois jours, sauve-toi toi-même. Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. Et pareillement aussi les principaux sacrificateurs avec les scribes et les anciens, se moquant, disaient : Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même ; s'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui. Il s'est confié en Dieu ; qu'il le délivre maintenant, s'il tient à lui ; car il a dit : Je suis Fils de Dieu. Et les brigands qui avaient été crucifiés avec lui l'insultaient de la même manière.

Ainsi s'accomplissaient littéralement les paroles de notre Psaume, versets 6-8 : *Mais moi, je suis un ver, et non point un homme ; l'opprobre des hommes, et le méprisé du peuple. Tous ceux qui me voient se moquent de moi ; ils hochent la tête ; il se confie à l'Éternel ; qu'il le fasse échapper, qu'il le délivre, car il prend son bon plaisir en lui !*

Mais les Juifs ne furent pas seuls contre Christ dans cette heure de ténèbres. Les Romains, qui avaient alors comme nation la suprématie dans le monde, y prirent aussi leur part. Dans le Psaume, ils paraissent sous la figure du « chien », animal impur, et dont le nom chez les Juifs était un terme de mépris. Les Romains faisaient partie de ces Gentils exclus de l'héritage de Dieu et dont l'apôtre Paul parle en Éphésiens 2, 11-12, de la manière suivante : *C'est pourquoi souvenez-vous que vous, autrefois les nations dans la chair, qui étiez appelés incirconcision par ce qui est appelé la circoncision, faite de main dans la chair* (c'est-à-dire par les Juifs), *vous étiez*

en ce temps-là sans Christ, sans droit de cité en Israël, et étrangers aux alliances de la promesse, n'ayant pas d'espérance et étant sans Dieu dans le monde. Toutes les promesses de Dieu ont été faites aux Juifs, descendants d'Abraham. Les Gentils en sont exclus, et s'ils y ont part spirituellement, c'est par pure grâce. La femme cananéenne, acceptant pour elle-même cette place de mépris, disait : *Les chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres* (Matthieu *15,* 27).

La part qu'ont prise les soldats romains dans la mort de Christ est décrite avec une divine précision dans les versets 16-20 du Psaume : *Car des chiens m'ont environné, une assemblée de méchants m'a entouré ; ils ont percé mes mains et mes pieds. Je compterai tous mes os. Ils me contemplent, ils me regardent ; ils partagent entre eux mes vêtements et sur ma robe ils jettent le sort. Éternel ne te tiens pas loin ; ma force hâte-toi de me secourir. Délivre mon âme de l'épée, mon unique de la patte du chien.* (Comparez dans l'évangile de Jean, chap. *19,* versets 23, 24, 31-37.)

Mais il y eut un terme au déploiement de la méchanceté et du pouvoir de l'homme contre Christ. Malgré la demande instante des Juifs pour qu'on rompît les jambes des crucifiés, il ne fut pas permis aux soldats romains, avec leurs mains impures, de porter cette atteinte au corps de Christ. Tout ce qu'ils ont pu faire a été de le clouer sur la croix en lui perçant les mains et les

Le Salut de Dieu 81 (1960)

pieds, de partager entre eux ses vêtements et de jeter le sort sur sa robe, puis enfin après sa mort, de lui percer le côté. Leur pouvoir n'a pas été jusqu'à lui ôter la vie par l'épée, ni même, étant mort, à lui rompre les jambes. Sa prière, que nous lisons dans le Psaume, a été exaucée.

Le verset 21 du Psaume parle d'un autre ennemi de Christ qui, lui aussi, se trouvait là : celui dont Jésus avait dit : *Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi* (Jean *14*, 30). C'est Satan, *le lion déchirant et rugissant,* celui qui on trouve la prière *: Sauve-moi de la gueule du lion tu m'as répondu d'entre les cornes des buffles.* Cette prière aussi fut entendue. Christ fut délivré du sépulcre sans que sa chair ait vu la corruption ; et, ressuscité d'entre les morts le troisième jour, il annonce aussitôt à ceux qu'Il daigne appeler « ses frères » la relation bénie dans laquelle Il les introduit auprès de Dieu. Marie de Magdala est chargée de ce joyeux message : *Va,* lui dit-Il, *vers mes frères, et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu* (Jean *20*, 17). C'est ainsi qu'il est écrit dans notre Psaume, au verset 22 : *J'annoncerai ton nom à mes frères, je te louerai au milieu de la congrégation.*

Dans le triomphe de la résurrection de Christ, nous trouvons le salut, le pardon et la paix. Que Dieu en soit à jamais loué !

Cher lecteur, se pourrait-il qu'un jour la croix de Christ se levât contre vous en jugement ? Sachez que ce n'est pas en elle que vous cherchez le salut, elle deviendra le sujet de votre terrible condamnation. Si noir que puisse vous

paraître le tableau de la haine et de la méchanceté des ennemis de Christ, il ne reproduit, hélas ! que trop fidèlement ce qu'est le cœur naturel de tout homme et ses pensées contre Dieu. C'est donc le vôtre aussi ; si vous ne vous êtes pas soumis au Seigneur, vous êtes moralement du nombre de ses ennemis. Pensez-y, et, pendant qu'il en est temps, fuyez la colère à venir. C'est maintenant un jour de grâce, parce que le Christ a souffert pour les péchés. Oh ! ne refusez pas ce grand salut qui vous est offert en son nom et qui est la part bienheureuse de tous ceux qui croient en Lui.

JE NE PUIS Y ARRIVER

Celui qui écrit ces lignes eut le privilège, il y a bien des années, de rendre souvent visite à une chrétienne âgée dont il pouvait vraiment être dit que sa lumière allait croissant jusqu'à ce que le plein jour soit établi.

Me parlant une fois d'une de ses voisines qui habitait le hameau où elle-même avait passé presque toute sa vie, elle me raconta ce qui suit :

Une dame vint la voir chez elle comme elle en avait souvent l'habitude, c'était une femme qui avait toujours vécu sans Dieu. Ce jour-là, dans le cours de la conversation, levant les yeux en haut elle lui dit avec assurance et négligemment : Je puis devenir bonne quand il me plaira ! Quelques semaines s'écoulèrent et la

chrétienne se retrouvait au chevet de cette même voisine mourante ; celle-ci, en l'apercevant, murmura avec un accent de désespoir : Je ne puis y arriver comme je l'avais cru !

Combien de gens comptent trouver Christ quand ils en sentiront le besoin, mais jusque-là ils lui préfèrent n'importe quoi et tout, sauf Lui.

A ceux-ci le Seigneur crie : *Simples, jusques à quand aimerez-vous la simplicité, et jusques à quand les moqueurs prendront-ils plaisir à la moquerie ?... Revenez à ma réprehension* (Proverbes *1*, 22-23). *Parce que j'ai crié et que vous avez refusé d'écouter, parce que j'ai étendu ma main et que personne n'a pris garde* (Prov. *1*, 24). *Quand votre frayeur viendra comme une subite destruction et que votre calamité arrivera comme un tourbillon, quand la détresse et l'angoisse viendront sur vous : alors ils crieront vers moi et je ne répondrai pas, ils me chercheront de bonne heure, mais ils ne me trouveront pas... Parce qu'ils n'ont pas choisi la crainte de l'Éternel* (Prov. *1*, 27-29).

Ce sont là des paroles bien solennelles écrites par celui dont le jugement est son travail innacoutumé. Puisse le lecteur être rendu attentif par ce récit authentique.

Cherchez l'Éternel tandis qu'on le trouve ; invoquez-Le pendant qu'il est proche (Ésaïe *55*, 6).

G. G.

POURQUOI MET-ON LES GENS EN PRISON ?

Non parce qu'ils ont vécu toute leur vie dans le mal, mais parce qu'ils ont commis une faute. Ils ont violé la loi une seule fois ; cela ne leur a pris peut-être que quelques minutes, et cela leur vaut des mois, des années de prison.

Les hommes sont punis par Dieu pour un seul péché : l'incrédulité. Celui qui croit en Lui (en Christ) n'est pas condamné, mais celui qui ne croit pas est déjà condamné.

Dieu ne dit pas : Celui qui mène ici-bas une vie honnête aura la vie éternelle, mais Il montre clairement que le salut ou la perdition de l'homme dépend uniquement de son attitude vis-à-vis de Jésus Christ. L'homme est sauvé s'il accepte le sacrifice du Sauveur.

Mais, logiquement, celui qui accepte Jésus doit lui obéir. La foi au Christ est prouvée par les œuvres pour Christ. Celui qui dit : Je crois, et vit dans le péché est un menteur, et la vérité n'est point en lui.

Ne savez-vous pas qu'à quiconque vous vous livrez vous-mêmes comme esclaves pour obéir, vous êtes esclaves de celui à qui vous obéissez, soit du péché pour la mort, soit de l'obéissance pour la justice. (Rom. *6*. 16)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

GRACE SUR GRACE

(Jean *1*, 16)

Peut-il y avoir un plus beau refrain que celui qui termine chaque verset du Psaume *136* : *Car sa bonté demeure à toujours?* Pour toutes choses, et hier, et aujourd'hui, et toujours, la bonté de l'Éternel est là. Elle *demeure*. N'est-ce pas son essence même... *L'Éternel est bon* (v. 1, 2 et 3). Cette bonté, nous la voyons dans la création, ne faisant qu'un avec sa puissance infinie (v. 4 à 9). Elle se manifeste en délivrance pour sauver les siens (v. 10 à 22) et donne à ceux qui *sont en bas état*, liberté et nourriture (v. 23-26).

Mais voici que, tournant la page de l'Ancien Testament, ce terme de *bonté* est comme remplacé par le mot, encore plus doux semble-t-il, d'*Amour*. *Dieu est Amour* (1 Jean *4*, 7). Cet amour ne peut s'occuper des pécheurs que nous sommes, qu'en leur pardonnant : et voici la grâce en activité, la grâce de Dieu, la grâce qui nous prend dans le bourbier fangeux de la corruption pour nous amener lavés, justes, parfaits, dans la présence de Dieu, la grâce qui, nouvelle chaque matin, vient, jour après jour, à chaque heure, nous garder, nous conduire, nous enseigner, nous donner, ... nous bénir.

OCTOBRE 1960.

Comment cette grâce est-elle venue vers nous ? L'évangile de Jean nous le dit dès son début et nous le montre tout au long de ses lignes : *La grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ* (Jean *1*, 17). La grâce d'abord, la vérité ensuite, un peu comme si le pardon venait avant même que ne soit montré le mal qu'il guérit. Oui, c'est Jésus, le Fils du Dieu d'amour, qui nous apporte la grâce. Dans ce monde dont Il est le créateur, *toutes choses furent faites par elle, et sans elle pas une seule chose ne fut faite de ce qui a été fait* (Jean *1*, 3) ; c'est là, dans cette création parfaite, que le péché est entré, apportant désastre sur désastre ; et c'est Jésus, qui, au lieu de venir pour juger et punir, est venu pour apporter le pardon et la paix. *Car, de sa plénitude nous tous nous avons reçu, et grâce sur grâce* (Jean *1*, 16).

Le disciple de l'Amour, Jean, celui qui se penchait doucement sur le cœur de son maître comme pour en écouter les battements, veut nous faire éprouver ce qu'il ressent lui-même. *De sa plénitude* : quelle abondance ! que peut-il manquer ? *nous tous* : aucun de ceux qui croient n'est exclu ; *nous avons reçu* : Il donne et nous recevons gratuitement, *sans argent et sans prix* dirait le prophète, et *grâce sur grâce*. Une grâce faisant suite à une autre grâce, toutes aussi complètes. A chacun de nos pas, en parcourant les Évangiles, nous voyons cette grâce rafraîchir nos cœurs. L'un dira : *Je n'ai personne*, et tout de suite il lui est répondu : *Prends ton petit lit et marche* (Jean *5*, 7). L'autre suppliera : *Si tu veux, tu peux me rendre net*, et tout de suite

c'est la réponse : *Je veux, sois net* (Marc *1*, 40). Et voici une pécheresse *qui mérite d'être lapidée... Je ne te condamne pas* (Jean *8*, 11). Et cette autre femme, tout aussi coupable que la précédente, apprend que *le Père cherche de vrais adorateurs qui l'adorent en esprit et en vérité* (Jean *4*, 23). Tirée de l'abîme de mal, elle est invitée à contempler la gloire.

Grâce parfaite ! Voyez, dans la nuit, armés d'épées et de bâtons, ceux qui viennent pour conduire au supplice celui qui est *débonnaire et humble de cœur* ; les mains se lèvent pour lui donner des coups et l'outrager : Lui Il étend la main... pour guérir l'oreille qui venait d'être coupée (Luc *22*, 51). Et quand Il est cloué sur le bois entre deux brigands, dans des souffrances que nous ne saurions comprendre, nous entendons la voix de la grâce que, non plus, nous ne saurions comprendre : *Père, pardonne-leur.*

Si maintenant nous regardons à nous-mêmes, nous qui avons Jésus comme Sauveur, ne sommes-nous pas émerveillés de la grâce dont nous sommes les objets, nous qui avons été pris dans les profondes ténèbres du mal et transportés dans l'éclatante lumière divine ! Aujourd'hui sa grâce est la même. Celui qui a été couronné d'épines et qui est mort sur la croix, donnant sa vie en rançon pour les pécheurs qui croiront en Lui, est couronné de gloire, assis sur le trône du Père, s'occupant de ses rachetés. Aucune peine, aucune tentation de ses bien-aimés ici-bas ne Le laisse indifférent. Il est toujours le Bon Berger qui prend sa brebis fatiguée sur ses puissantes épaules et la porte durant l'étape

difficile. Il en prendra soin jusqu'à ce que le bercail soit atteint.

Oui, la grâce dans laquelle nous sommes est *la vraie grâce de Dieu* (1 Pierre *5*, 12).

Oui, *la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes* (Tite *2*, 11).

Contemplez-la et venez à Jésus.

H. A.

CONVERSER AVEC JÉSUS

Ce que le diable redoute le plus, ce qu'il empêche de toutes ses forces, c'est que le chrétien s'entretienne avec son Sauveur. Je le sais par ma propre expérience et par celle de mes amis chrétiens.

Causer avec Jésus, entendre ses réponses, c'est ce que chaque chrétien devrait faire tous les jours, c'est ce qu'il ne fait souvent qu'une fois par mois, hélas ! même, dans quelques cas, jamais.

Si vous êtes chrétien, arrêtez votre lecture pour répondre à cette question : Quand ai-je pour la dernière fois, parlé avec Christ ?

Il est facile d'aller à l'église, d'écouter des prières et même d'en faire. Rien n'est plus aisé que de chanter des cantiques, de prendre part à des réunions de prière qui « vous font du bien », d'être édifié par telle ou telle conversation, par telle ou telle méditation. Les services de communion ne sont pas nécessairement des

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

entretiens avec Dieu ; prêcher, enseigner, travailler pour Lui, cela non plus n'est pas suffisant.

Vous pouvez donner de votre temps et de votre argent à Christ, et cependant ne jamais avoir de véritable intimité avec Lui. Vous courez un grand danger, car tout ce travail, tous ces sacrifices que vous vous êtes imposés, peuvent ne pas plaire à Jésus, et vous aurez l'horrible surprise de découvrir au *Grand Jour* que vous êtes étranger à Celui que vous avez cru servir.

Il veut que vous Lui parliez constamment, que vous alliez à Lui pour la moindre difficulté. Au lieu de cela, vous consultez l'un ou l'autre, vous réclamez leur sympathie, leur conseil, leur aide, et vous vous en contentez.

Quand vous avez eu ces difficultés d'argent, si vous Lui en aviez parlé avant d'aller voir votre notaire, cela n'aurait pas été pour vous aussi désastreux.

Il voulait que vous Lui parliez des soucis que vous donnait votre fils, et il y aurait mis fin. Mais vous n'avez consulté qu'un ami, aussi cela a-t-il été de mal en pis.

Il voulait que vous Lui demandiez ses lumières sur ce point de doctrine qui vous troublait ; vous avez étudié des livres qui vous ont rendu plus incertain que jamais.

Il voulait que vous Lui confessiez ce péché secret, il vous l'aurait pardonné, mais vous l'avez confessé à votre curé ou à votre pasteur seulement, et le remords vous en tourmente encore.

Il désirait vous dire Lui-même combien d'argent vous deviez donner à son œuvre ; vous l'avez décidé vous-même, et vous vous êtes trompé.

Il vous aurait conseillé la profession que vous deviez embrasser, la position que vous deviez accepter, les livres que vous auriez dû lire, les amitiés que vous auriez dû nouer ; vous avez choisi d'autres conseillers et n'avez eu que des déboires.

Prenez Christ dès maintenant comme votre *ami* personnel, votre *conseiller*, et conversez tous les jours avec Lui.

LA MORT DE CHRIST

IV

Quelle est la pensée de Dieu relativement aux hommes

Voilà une question qui nous touche tous de près, cher lecteur. Et faites-y attention : ce qu'il s'agit de savoir n'est pas : Qu'est-ce que Dieu pensera de nous après que nous aurons prié, changé de vie et fait telle ou telle œuvre pour Lui ; mais que pense-t-Il de nous maintenant ? Dans quel état nous voit-il ?

Encore moins est-il question de ce que nous, pécheurs, pensons de Dieu. Nous pouvons avoir, à son égard, des notions plus ou moins justes, suivant les lumières que nous avons reçues ; mais cela importe peu. Dieu est au-dessus de nous, infiniment grand et puissant ; nous avons

affaire avec le Dieu vivant, et il s'agit de comparaître devant Lui. Que deviendrons-nous alors ? Voilà la question capitale. Y a-t-il un moyen de savoir, sans erreur possible, comment Dieu l'a résolue ? Nous a-t-Il fait connaître ce qu'Il pense des habitants de cette terre, de chacun de nous, par conséquent ? A-t-Il révélé ce que nous sommes à ses yeux, et a-t-Il dit de quelle manière Il nous apprécie maintenant, tels que nous sommes ici-bas ?

Les saintes Écritures ne nous laissent pas dans le doute sur ce sujet. Elles nous font connaître le résultat de la longue épreuve que Dieu a faite de l'humanité. Durant quatre mille ans, toutes les voies de Dieu envers les hommes n'ont fait que mettre en évidence ce qu'ils sont, et donner occasion à Dieu de manifester ce qu'Il pense d'eux.

Pour bien saisir la portée de notre sujet, examinons d'abord ce que l'homme aurait dû être selon les pensées de Dieu.

Lorsque Dieu l'eut créé et placé dans le jardin d'Éden, l'homme était un être innocent, ne connaissant pas le bien et le mal. Formé pour être heureux et pour jouir de la communion avec Dieu, il aurait dû répondre en toutes choses aux desseins et à la volonté de son créateur.

Au lieu de cela, il désobéit à Dieu. Le péché entra dans le monde, et dès lors les hommes ne cherchèrent qu'à faire leur propre volonté, sans plus s'inquiéter de celle de Dieu. Aussi Lui-même fait-Il entendre cette déclaration : *Toute l'imagination des pensées de leur cœur n'est que mal en tout temps.* Et encore : *L'imagination du*

cœur des hommes est mauvaise dès leur jeunesse (Genèse *6*, 5 ; *8*, 21).

Quel témoignage solennel ! *Toute l'imagination*, et non pas seulement une partie, *n'est que mal* : il n'y a aucun mélange de bien qui puisse modifier en quoi que ce soit la noirceur de leur caractère. Et il ne faut pas croire que ce soit la description d'une certaine race plus méchante que les autres, ou d'une époque plus particulièrement dépravée ; il en est toujours ainsi : *En tout temps*, est-il dit. Et c'est le cas de chaque individu pris séparément *dès sa jeunesse*. Tel est l'état des hommes sans Dieu. La terre n'est plus qu'une scène de désordre, de violence, de corruption et de mensonge.

Est-il possible de porter remède à cet état de choses ? C'est ce que nous allons voir. Dieu se choisit un peuple du milieu des nations et en fit l'objet de sa plus tendre sollicitude. Il étendit en sa faveur sa main toute-puissante, signala la protection dont Il le couvrait par toutes sortes de signes et de miracles, et enfin lui donna une Loi : c'étaient les dix commandements proclamés du haut du Sinaï par Dieu Lui-même. Mais avant même que les deux tables de pierre sur lesquelles cette Loi fut gravée se trouvassent entre les mains du peuple d'Israël, celui-ci, de la manière la plus grossière, avait enfreint le premier commandement. Dieu avait dit : *Je suis l'Éternel ton Dieu, qui t'ai retiré du pays d'Égypte, de la maison de servitude ; tu n'auras point d'autres dieux devant ma face.* La gloire de l'Éternel, comme un feu consumant, couvrait le sommet de la montagne de Sinaï où l'Éternel

Le Salut de Dieu 81 (1960)

avait appelé Moïse ; le camp des enfants d'Israël était au pied de la montagne ; et là, au milieu du camp, à la face du Dieu vivant, était dressé un veau d'or, ouvrage de leurs mains, devant lequel ils criaient : *Ce sont ici tes dieux, ô Israël ! qui t'ont fait monter du pays d'Égypte.*

Était-il possible de pousser plus loin l'outrage envers l'Éternel ? Cependant Dieu, dans sa grâce, supporta ce peuple durant bien des siècles, quoiqu'Il leur eût dit par la bouche de Moïse : *Vous avez été rebelles à l'Éternel depuis le jour que je vous ai connus* ; et encore : *J'ai regardé ce peuple, et voici, c'est un peuple de col roide* (Deutéronome *9*, 7, 13, 24 ; *31*, 27, etc.).

Il leur envoya des messagers, hommes et anges, pour les avertir ; Il les somma par ses prophètes d'abandonner leurs mauvaises voies ; mais ils refusèrent d'écouter les appels de la grâce de Dieu, et persécutèrent et mirent à mort ceux qui leur parlaient de sa part. Tel fut, sous le régime de la Loi, l'état du peuple que Dieu avait choisi et gardé. Bien loin d'améliorer le cœur de l'homme, la Loi ne servit qu'à montrer qu'il est foncièrement mauvais. Ni le support, ni le jugement de Dieu n'eurent d'efficace pour le toucher et l'attendrir.

Le prophète Ésaïe résume en quelques mots cette triste expérience : *Écoutez, cieux, et prête l'oreille, terre ! car l'Éternel a parlé : J'ai nourri et élevé des fils, et ils se sont rebellés contre moi. Le bœuf connaît son possesseur, et l'âne la crèche de son maître ; Israël ne connaît pas, mon peuple n'a point d'intelligence. Ha ! nation pécheresse, peuple chargé d'iniquité, race de*

gens qui font le mal, fils qui se corrompent ! Ils ont abandonné l'Éternel, ils ont méprisé le Saint d'Israël ; ils se sont retirés en arrière. Pourquoi seriez-vous encore frappés ? Vous ajouterez des révoltes ! Toute la tête est malade et tout le cœur défaut. Depuis la plante du pied jusqu'à la tête, il n'y a rien en lui qui soit sain : tout est blessure, et meurtrissure et plaies vives ; elles n'ont pas été pansées, ni bandées, ni adoucies avec l'huile (Ésaïe *1*, 2-6).

A la fin, Dieu envoya sur la terre son Fils unique et bien-aimé, qui, durant tous les jours de son ministère de grâce et de bonté, déploya sa puissance divine pour alléger les souffrances et la misère de l'homme. Il guérit les malades, ressuscita les morts, pardonna les péchés ; mais les hommes le prirent, et, après l'avoir accablé des derniers outrages, le crucifièrent entre deux brigands ; puis ils se tinrent devant sa croix en se moquant de ses souffrances.

C'est à la croix du Seigneur Jésus que nous voyons la dernière et suprême épreuve du cœur de l'homme ; là il met le comble à sa méchanceté ; là est pleinement découvert son état de rébellion acharnée contre Dieu ; là, les hommes ont montré qu'ils mettraient Dieu à mort, s'ils le pouvaient.

Quel spectacle pour les anges ! Voilà ce qu'est « la chair », ainsi que les Écritures nomment la nature de l'homme déchu.

D'un autre côté, la croix du Christ nous fait voir que l'état des hommes est désespéré, en sorte que, pour les sauver, il n'a fallu rien moins que la mort du Fils de Dieu. Lui seul pouvait

ôter les péchés de devant Dieu, en les portant dans son propre corps sur le bois. Grâces à Dieu, Il l'a fait !

C'est donc la mort de Christ qui seule nous fournit une réponse pleinement satisfaisante à la question posée en tête de cet article, car elle nous dévoile parfaitement les pensées de Dieu à l'égard des hommes, soit en jugement, soit en grâce.

Les hommes sont pécheurs, et, plus que cela, ils sont perdus, absolument incapables de se sauver eux-mêmes. Non seulement ils sont mauvais, mais incapables de devenir meilleurs. Dieu lui-même n'essaie pas d'améliorer la nature pervertie de l'homme ; Il nous montre qu'un jugement inexorable peut seul ôter le péché de devant sa face. Ce jugement, Il le fait tomber, sur qui ?... Non sur le pécheur, mais, dans sa grâce infinie... sur la personne du Sauveur, qui souffre pour les péchés, Lui juste, pour les injustes (1 Pierre *3*, 18).

En contemplant la croix de Christ, si, d'un côté, je suis humilié et épouvanté devant l'effrayant tableau de la méchanceté du cœur humain, comment, d'un autre côté, ne serais-je pas confondu par la grâce ineffable du Dieu Sauveur, qui a trouvé un tel moyen de faire entrer des pécheurs perdus dans la joie indicible de sa communion ?

Dieu nous a vus vivant dans le péché, transgressant ses commandements, méprisant sa grâce, de toute manière impropres pour sa présence ; malgré tout cela, Il a déclaré son dessein de faire de nous ses enfants, *ses héritiers, cohéritiers avec Christ* ! Puis Il envoie son Esprit dans le cœur de ses enfants, et, la chair n'étant aucunement changée en eux, Dieu écrit sur elle la sentence de mort par la croix de Christ, et leur donne le pouvoir et la grâce de ne plus marcher selon la chair, mais selon l'Esprit.

JÉSUS ET LE JUGEMENT

Jean *5*, 21-29.

L'un des privilèges bénis qui appartiennent à celui qui a entendu maintenant sur la terre, dans son âme, la voix du Fils de Dieu, c'est non seulement qu'il est passé de la mort à la vie, mais qu'il ne *viendra pas en jugement.*

Il y a nécessairement un jugement. Les péchés que j'ai commis et leur racine, le péché qui est en moi, en ma chair, et qui produit toute sorte de mal, ne peuvent pas ne pas être jugés et condamnés par un Dieu juste et saint. Le jugement et la condamnation sont la part naturelle de tous les hommes, parce que *tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu* (Romains *3*, 23).

Or le péché, la racine du mal, a été déjà condamné : au milieu des hommes, tous sous le coup du jugement et de la condamnation, quelqu'un est venu du ciel, *l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde* ; Lui pur et innocent, qui

Le Salut de Dieu 81 (1960)

n'a point connu le péché, Il a été fait péché et malédiction : Il a subi la mort, attaché à la croix ; la sentence contre le péché est passée sur Lui. Dans sa mort, le péché a été jugé et condamné. *Dieu,* est-il écrit, *ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair* (Romains *8,* 3).

Il a porté nos péchés en son corps sur le bois (1 Pierre *2,* 24). Il a été abandonné de Dieu et fait malédiction, afin que ceux qui croient soient rachetés de la malédiction et deviennent justice de Dieu en Lui.

Lui, le juste, a volontairement pris notre place, en sorte que le jugement que le péché attirait sur l'homme est une chose faite et exécutée, une fois pour toutes, sur un homme saint qui l'a subi volontairement, et qui seul pouvait le faire, parce qu'en même temps, Il était vrai Dieu.

La conséquence bénie en est que Dieu est juste en justifiant celui qui croit en Jésus. En ressuscitant Christ d'entre les morts, Dieu a rendu témoignage qu'Il a été satisfait et qu'Il a agréé cette substitution d'une sainte victime à la place de moi pécheur.

Lorsque je saisis cette vérité par la foi, je deviens justice de Dieu en Christ ; j'ai part à tous les résultats de cette mort par laquelle Il a répondu aux justes exigences de Dieu, et il n'y a plus de condamnation pour moi (Romains *8,* 1). Un autre, que Dieu a accepté, l'a subie à ma place. Comment donc viendrais-je en jugement ? Non, je suis passé de la mort à la vie, j'ai la vie

éternelle, je ne viendrai pas en jugement. Certitude bienheureuse, repos parfait de l'âme et de la conscience pour le croyant !

Est-ce votre part bénie, mon cher lecteur ?

Mais, demande-t-on, ne faut-il pas que tous soient manifestés devant le tribunal de Christ ? (2 Corinthiens *5,* 10). Oui, certes ; là toutes choses seront mises en évidence suivant la responsabilité qui repose sur chacun. Mais comment les croyants y paraîtront-ils ? Sera-ce comme ceux qui seront restés morts dans leurs fautes et dans leurs péchés et par conséquent sous la condamnation ? Non, mais comme ayant été vivifiés avec le Christ, sauvés par la grâce, ressuscités dans le Christ Jésus. Quel contraste frappant entre eux et les méchants qui sont appelés *morts,* alors que l'Esprit de Dieu nous les montre se tenant devant le grand trône blanc.

Il est évident que, comme croyant, je ne puis pas être jugé par mon Sauveur dans le sens de décider si, oui ou non, je dois hériter de la vie éternelle. Car j'ai la vie éternelle. Le Sauveur lui-même a ôté mes péchés. Il ne peut donc pas me juger pour eux ; ce serait juger sa propre œuvre. Je serai là sans crainte, comme objet de sa grâce, comme déjà sauvé par Celui qui sera là assis sur ce tribunal, Lui qui m'a aimé et qui m'a lavé de mes péchés dans son sang (1).

(1) La pensée d'être là n'en est pas moins solennelle, et ne peut qu'avoir un effet sanctifiant sur le cœur du croyant, puisqu'il s'agit de recevoir selon ce que chacun aura fait, soit bien, soit mal. Il y a rétribution même pour le croyant ; mais cela ne touche pas sa relation avec Dieu, ni la vie éternelle à laquelle il est passé, de mort qu'il était.

Une autre conséquence qui résulte de la vivification de ceux qui ont entendu la voix du Fils de Dieu, c'est la résurrection de vie à laquelle ils ont part. Sur la terre, ils ont été tirés de la mort de leurs péchés et vivifiés par la parole du Fils de Dieu. Ils entendront encore une fois sa voix bénie qui appellera leurs corps à sortir du tombeau et les ressuscitera d'entre les morts.

Oui, ceux qui se sont endormis en Christ ressusciteront. La voix qu'ils ont ouïe sur la terre, qu'ils ont appris à connaître, à aimer comme celle du Bon Berger qu'ils suivent, ils l'entendront de nouveau ; et, sans crainte, ni trouble, avec bonheur, à ce cri de commandement qui les appellera autour de Lui, ils ressusciteront.

Pourquoi ? Pour être jugés ? Il n'en est pas question. Ils ne viendront pas en jugement. C'est pour être toujours avec le Seigneur. Avec Lui dans une union éternelle, avec Lui pour régner et pour juger (1 Corinthiens *6,* 2-3), associés à Lui en tout, comme ils l'ont déjà été ici-bas. C'est une résurrection de vie à laquelle auront part ceux qui ont fait le bien.

Or, qui peut faire le bien ? Sommes-nous sur le terrain des œuvres ? Non, mais ayant par grâce la vie, la vie de Dieu, ferai-je le mal ? Pécherai-je afin que la grâce abonde ? Les seuls qui soient agréables à Dieu, qui fassent le bien, sont ses enfants, créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres, remplis de sagesse en toute intelligence spirituelle pour Lui plaire à tous égards. Tels sont les seuls qui ressuscitent pour vivre dans la connaissance et la communion

éternelle de Dieu. Ils régneront dans la vie par Jésus Christ.

Mais pour ceux qui auront fait le mal, qui auront fermé leurs oreilles à la voix du Fils de Dieu et seront restés dans la mort, quel sera leur sort ? Un sort terrible : la résurrection aussi, mais *la résurrection de jugement.*

Après leur vie passée sur la terre dans l'ignorance de la vie de Dieu, à la fin de cette carrière tout entière vouée aux choses visibles, vient la mort du corps, sa séparation d'avec l'âme. Moment solennel que celui qui termine tout quant aux choses d'ici-bas et introduit dans ce redoutable lieu, nommé par l'Écriture le Hadès ! Qu'attendent là leurs âmes ? Ah ! c'est le jour du jugement. Pour eux, *après la mort, le jugement* (Hébreux *9,* 27).

Comprenez-le bien, cher lecteur. A la croix, le péché a été jugé et condamné dans la personne du Seigneur Jésus qui s'en était chargé. Ce que Dieu demande maintenant, ce n'est pas l'observation d'une loi qui disait à l'homme impuissant : Fais et tu vivras, et qui ne pouvait que lui montrer son état de ruine. Par les œuvres de loi nul homme ne peut être justifié. Par conséquent, quand il est question de *faire le mal,* il ne s'agit pas seulement d'avoir manqué de moralité ou de bienfaisance. On peut être irréprochable aux yeux des hommes et *faire le mal.* être encore dans ses péchés. On ne sort de là que quand, se sentant perdu, on cherche son refuge dans le Christ Jésus.

Ce que Dieu présente actuellement aux hommes, c'est son Fils, que dans son amour Il a

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

donné, et en Lui, le pardon, la paix, la vie et le ciel. Le grand péché maintenant, c'est donc de rejeter ce que Dieu offre, c'est de refuser de venir à Jésus pour avoir la vie. C'est là *faire le mal.* Celui-là qui agit ainsi, reste chargé du double poids de ses péchés comme enfant d'Adam et du rejet de Celui qui est venu pour que ses péchés fussent ôtés. Or, si quelqu'un méconnaît et méprise ainsi le don de Dieu, le seul sacrifice offert par Lui-même pour le soustraire à la condamnation, *il ne reste plus de sacrifice pour les péchés, mais une certaine attente terrible de jugement et l'ardeur d'un feu qui va dévorer les adversaires. Si quelqu'un a méprisé la loi de Moïse, il meurt sans miséricorde. D'une punition combien plus sévère pensez-vous que sera jugé digne celui qui a foulé aux pieds le Fils de Dieu !* (Hébreux *10,* 26-29.)

Au jour de la révélation du Seigneur Jésus Christ avec les anges de sa puissance, pour le jugement, il n'est pas question d'une désobéissance à la loi, mais la vengeance en flammes de feu sera contre ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile de Jésus Christ (2 Thess. *1,* 7-8).

O pécheur, à qui cet Évangile est maintenant présenté, ce ne sont pas seuls tes péchés qui seront apportés contre toi au jour du jugement, mais avant tout ton refus de les voir tous effacés maintenant, et ton mépris de Celui qui, pour les expier, mourut sur la croix.

Aussi est-ce à Lui qu'a été donné tout pouvoir de juger. Celui qui s'assiéra sur le trône, c'est le Fils de l'homme qui a été méprisé, honni, rejeté du monde ; c'est pourquoi le monde est

déjà jugé moralement. Mais le moment va venir où on le verra dans la gloire, Lui, le Christ, sur un trône qui ne parle ni de grâce, ni de bénédiction, ni de vie. Il est là seul dans sa majesté souveraine, armé d'une justice inexorable.

Et quels sont ceux qui comparaissent devant Lui ? Ce sont les morts ; ceux qui n'ont pas voulu venir à Lui pour avoir la vie, qui ont refusé d'écouter sa voix, qui ont laissé les bruits du monde et ses convoitises étouffer les accents d'amour qui les appelaient.

Ils sont restés morts pour Dieu sur la terre, morts ils sont descendus dans la poudre de la terre, ayant méconnu la voix du Fils de Dieu qui voulait les vivifier ; mais ils devront entendre une fois la voix du Fils de l'homme, voix redoutable et puissante à laquelle ils sortiront aussi de leurs sépulcres pour paraître devant Lui en un lieu où rien ne pourra les soustraire à son regard. Il n'y aura là ni montagnes pour les couvrir, ni rochers pour tomber sur eux, ni cavernes pour s'y cacher. Ils seront amenés là par la puissance irrésistible de Celui qui sera assis pour les juger. Ni la mer, ni la mort, ni le Hadès ne pourront rien garder de leur proie. Petits et grands, tous comparaissent.

Ils ressuscitent donc aussi ces *morts,* ceux qui sont désignés jusqu'au bout sous ce nom terrible, parce qu'ils n'ont pas eu la vie de Dieu. Ils ressuscitent quand a disparu tout cet état de choses actuel, où ils avaient mis leurs affections et leurs espérances. Leurs vanités sont descendues avec eux dans la tombe, et ils ne les revoient plus.

Les voilà en jugement. Ils ont fait le mal, et le grand mal, ce n'est pas seulement d'avoir persévéré dans le péché attaché à leur nature comme enfants d'Adam, mais de s'y être complu, d'avoir refusé d'en sortir. *C'est ici le jugement, que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière* (Jean *3,* 19).

Sort affreux que de paraître en jugement, sans excuse, sans espoir, pour être jeté dans l'étang de feu et de soufre, — la seconde mort !

Que le Seigneur qui, plein de grâce, ouvre maintenant les bras de sa miséricorde à quiconque vient à Lui, veuille par ces paroles atteindre vos cœurs et vos consciences, ô lecteurs qui êtes encore morts.

LE RÉVEIL DE LA CONSCIENCE

Un homme, réputé parfaitement honnête, rendit devant la justice un faux témoignage pour obliger un de ses parents, auquel il assura ainsi le gain d'un procès assez important.

Cet homme avait toujours vécu sans se préoccuper de Dieu, ou de son avenir après la mort. C'était une âme absolument indifférente aux questions religieuses, et cet acte coupable il l'avait accompli avec une parfaite sérénité, sans hésiter, presque comme un devoir d'affection.

Peu de temps après, une jeune fille chrétienne de sa famille, qui ignorait sa faute et le tenait, comme tout le monde, pour un honnête homme, s'efforça de l'amener à la foi chrétienne en lui parlant avec ardeur de Jésus Christ.

Cet homme l'écouta d'abord avec une sorte d'indifférence goguenarde. Mais la nuit suivante — c'est lui-même qui l'a raconté, — la pensée de son faux témoignage lui revint avec une obsession qui finit par devenir intolérable. Au bout de quelques heures, c'était une effroyable agonie. Son cœur était brisé. Sa conscience était comme mise à nu, toute saignante. Une impulsion irrésistible finit par le faire tomber à genoux, lui qui n'avait jamais prié, aux pieds du Dieu invisible, dont la justice et l'amour l'avaient terrassé.

Bientôt après cet homme était un homme nouveau, uniquement préoccupé de réparer son infamie, résolu à l'avouer au magistrat, prêt à subir l'opprobre effrayant et la pénalité même, que cet aveu allait entraîner pour lui, sacrifiant ainsi avec une énergie à toute épreuve, sa réputation irréprochable, ses joies de famille, ses biens terrestres, son bonheur, tout, tout, pour expier et réparer le tort qu'il avait fait à son prochain. Mais cet homme était devenu un chrétien.

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

UNE ARME TOUTE PUISSANTE

L'Épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu, est une arme à la fois défensive et offensive. D'une puissance irrésistible elle est toujours victorieuse pour celui qui a mis, une fois pour toutes et sans réserve, sa confiance en Dieu et non dans sa propre intelligence ou dans ses capacités, même les plus brillantes. C'est par la foi, par l'obéissance et sous la conduite du Saint Esprit, que le croyant peut saisir cette arme à nulle autre semblable.

Jésus lui-même, par trois fois, s'empare de la Parole, pour donner à Satan qui s'approche de Lui pour le tenter, trois coups d'épée cinglants qui le mettent aussitôt dans l'obligation de Le laisser : *Il est écrit... Il est encore écrit... Va-t'en, Satan, car il est écrit...* (Matthieu *4*, 1-11).

Aussi l'Épée de l'Esprit est-elle, à juste titre, la pièce maîtresse de l'armure dont il nous est fait une description magnifique en Éphésiens *6*, 13-18 : *Prenez l'armure complète de Dieu, afin que, au mauvais jour, vous puissiez résister, et, après avoir tout surmonté, tenir ferme. Tenez donc ferme, ayant ceint vos reins de la vérité, et ayant revêtu la cuirasse de la justice, et ayant chaussé vos pieds de la préparation de l'évangile de paix : par-dessus tout, prenant le bouclier de la foi par lequel vous pourrez éteindre tous les dards enflammés du méchant. Prenez aussi le casque du salut, et l'épée de l'Esprit qui est la*

parole de Dieu ; priant par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps, par l'Esprit.

Tenir en sa main cette épée, c'est être assuré de la victoire sur le monde et sur Satan, à la suite de Celui qui, après avoir vaincu, même la mort, s'est assis, couronné de gloire et d'honneur, à la droite de Dieu dans les lieux célestes.

Sur la table d'un maire d'une grande ville, il y avait en permanence une vieille Bible. Il s'en servait pour confondre ses adversaires et discipliner ses subordonnés. Il connaissait par cœur bon nombre de passages et il savait les appliquer à chaque situation. Souvent même il demandait à son adversaire de bien vouloir lire, séance tenante, dans le Saint Livre, le passage qui convenait.

Mais cette arme merveilleuse était aussi pour lui-même une source inépuisable d'inspiration et de force, et c'est ainsi que pendant de longues années de bonne et heureuse administration, il put réaliser une œuvre utile de redressement et de progrès, dont la ville entière continue toujours à tirer l'heureux bénéfice.

Cher lecteur, la parole de Dieu est-elle pour vous un livre de chevet, le Livre éternel, celui qui ne passera jamais ? *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point* (Marc *13*, 31 — Luc *21*, 33). La connaissez-vous, l'avez-vous lue et relue avec prière ? Avez-vous sondé les écritures dans le secret de votre cabinet, en avez-vous appliqué le contenu précieux à votre cœur et à votre conscience ? L'âme immortelle a besoin de cette nourriture spirituelle, tout comme

les poumons ont besoin d'oxygène. Une âme qui ne se nourrit pas, a vite fait de s'étioler comme un corps qui ne prend plus d'aliments.

Et quand vous vous serez nourris de cette parole, que vous l'aurez mangée, assimilée, alors vous découvrirez en elle cette épée de l'Esprit qui vous défendra contre les assauts de l'ennemi, et vous fera courir de victoire en victoire, à la suite du grand vainqueur de Golgotha.

Et si la Parole de Dieu était pour vous une inconnue, cher lecteur, ouvrez, je vous en prie, ce Livre merveilleux ; vous y trouverez le salut (Jean *3*, 16), le pardon 1 Jean *1*, 7-9), la vie (Jean *5*, 24 — Jean *6*, 48 — 1 Jean *5*, 12), la paix (Jean *14*, 27 — *16*, 33), la joie (Philippiens *4*, 4), la puissance (Philip. *4*, 13), l'accès du Ciel déjà sur la terre (Eph. *2*, 18), la communion (1 Jean *3*, 1).

Et d'un bout à l'autre, partout, vous y trouverez dans une parfaite harmonie l'amour de Dieu et l'amour de Jésus, l'amour du Père et l'amour du Fils. Merveilleux amour duquel il est dit : *Beaucoup d'eaux ne peuvent éteindre l'amour et des fleuves ne le submergent pas* (Cantique des Cantiques *8*, 7).

Alors vous pourrez vous revêtir de cette armure complète de Dieu, armure protectrice dans la marche, et combattre jour après jour le bon combat de la foi, sans peur et sans effroi, car Jésus Lui-même sera avec vous et pour vous. *Voici, moi je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle* (Matthieu *28*, 20).

M. P.

LA MORT DU CHRIST

V. - Comment Dieu agit-il à l'égard du péché ?

Nous avons vu comment Dieu, après avoir entièrement constaté ce que sont les hommes, nous fait connaître les pensées pleines de grâce qui débordent de son cœur envers eux. Cela nous amène à examiner la manière dont Il agit à l'égard du péché.

Puisque, dans sa grâce, Il voulait bénir les hommes, il était absolument nécessaire que le péché fût ôté. Or cela ne pouvait se faire que selon les principes éternels de sa justice, et d'après les déclarations si souvent réitérées de sa parole.

Le péché entraîne la mort : *Tu mourras certainement*, telle avait été la sentence prononcée contre Adam s'il transgressait la défense que Dieu lui avait faite. Sous la loi, le même principe est établi en bien des endroits et de plusieurs manières, et le prophète le résume en ces termes : *l'âme qui pèchera sera celle qui mourra* (Ezéchiel *18*, 4).

Pour maintenir dans toute sa perfection la justice de Dieu, il faut donc, pour ôter le péché, que la mort intervienne. Par les types de l'Ancien Testament, aussi bien que par les enseignements directs de sa parole, Dieu fait voir que son dessein a toujours été de manifester une victime propitiatoire, un substitut qui portât les péchés et subît la sentence de

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

mort, afin d'opérer la rédemption des pécheurs.

L'holocauste offert par Noé à sa sortie de l'arche après le déluge, le bélier substitué à Isaac sur l'autel du mont Morijah, l'agneau pascal, dont le sang fut mis sur les deux poteaux et le linteau des portes des Israëlites, la nuit où ils sortirent d'Egypte ; les sacrifices de diverses sortes dont le sang a ruisselé autour de l'autel de l'Eternel dans le désert ; les sacrifices encore plus nombreux offerts par Salomon à Jérusalem devant le temple ; tout montrait, d'un côté, que sans effusion de sang, il ne se fait pas de rémission de péchés, et, de l'autre, que Dieu avait en vue, pour l'homme pécheur, un remplaçant, un sacrifice unique et efficace qui ôterait les péchés.

Ce remplaçant, c'est Celui qui a dit : *Voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté* (Hébreux *10*, 7, 9). En faisant allusion aux sacrifices qui étaient offerts sous la loi, l'Ecriture parle ainsi : *Si le sang de boucs et de taureaux, et la cendre d'une génisse avec laquelle on fait aspersion sur ceux qui sont souillés, sanctifie pour la pureté de la chair, combien plus le sang du Christ qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache, purifiera-t-il votre conscience des œuvres mortes, pour que vous serviez le Dieu vivant !* (Hébreux *9*, 13-14). Il est évident que le sang des taureaux et des boucs ne peut ôter les péchés (Hébreux *10*, 4) ; aussi ces sacrifices n'avaient-ils pour objet que d'en préfigurer un meilleur, que Dieu avait toujours devant Lui ; c'étaient des types par lesquels Il montrait à l'avance ses pensées au sujet du

péché, et donnait à connaître de quelle manière Il l'ôterait, tout en faisant du pécheur l'objet de sa grâce et de sa faveur.

Ce « meilleur sacrifice », le seul efficace, est celui du Christ. Il est écrit de Lui : *L'Eternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous* (Esaïe *53*, 6). Lorsque Christ portait les péchés dans son propre corps sur le bois, la face de Dieu se détourna de Lui, et Il s'écria : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* Qui peut sonder l'infinie profondeur de souffrance dont ces paroles sont l'expression ?... Voilà le prix auquel nos âmes sont rachetées !

Cher lecteur, avez-vous mis votre confiance en Jésus Christ, le Fils de Dieu ? Considérez combien votre position est rendue plus sérieuse par le fait même de la manifestation de sa grâce. Si Dieu a abandonné son Fils lorsqu'Il portait des péchés qui n'étaient pas les siens, quel sera votre sort lorsque vous serez devant son trône, chargé de tous vos péchés, accusé et convaincu du plus affreux de tous, celui d'avoir méprisé son Fils ? Le déploiement si éclatant que Dieu a fait de sa grâce sera pour vous le sujet de la condamnation la plus terrible, si vous résistez aux appels de sa miséricorde, si vous négligez ce grand salut.

Qui croit au Fils a la vie éternelle, mais qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui (Jean *3*, 36).

Avez-vous jamais pensé sérieusement au caractère de cette colère et à la portée de la parole : *Tu mourras certainement* ?

Considérons un instant celui à qui elle fut

d'abord adressée. Essentiellement différent des animaux, Adam n'est pas, comme eux, sorti de terre, mais ce qui anima ce corps sans vie, ce fut « la respiration de vie » que Dieu souffla dans ses narines. Tel est l'être complexe que la mort, les gages du péché, devait atteindre. Celui à qui s'adressait ce mot : *TU* ; cette individualité qui entendait la sentence : *Tu mourras,* ne peut certes être considérée comme n'ayant qu'un corps périssable. L'esprit qui animait ce corps, et qui seul le rendait capable d'ouïr et de comprendre la parole prononcée, cet esprit « donné de Dieu », ne peut s'éteindre, comme l'esprit des animaux, par la mort physique.

C'est cet être, corps et esprit tout ensemble, qui devait mourir, c'est-à-dire être à jamais séparé du Dieu d'amour, de lumière et de paix. Dès l'instant même où il eut péché, Adam connut la mort morale, premier effet de la sentence prononcée. La preuve en est qu'il eut peur de Dieu : il ne pouvait plus supporter sa présence.

Quant à son corps, privé désormais par le péché de la communion avec Dieu qui seul pouvait le maintenir éternellement en vie, il devait retourner à la poussière de laquelle il avait été pris. Qu'arrive-t-il ensuite, lorsque par la mort physique, l'esprit est séparé du corps ? Il attend le jugement de Dieu et l'arrêt immuable qui le condamne à passer une éternité de misère dans les ténèbres de dehors, à moins que Dieu Lui-même, juste Juge, ne trouve un moyen d'ôter le péché, et de communiquer au coupable la vie éternelle.

Or Dieu nous a fait connaître cette délivrance

dans la mort et la résurrection de son Fils ; Il déclare qu'Il justifie le pécheur qui croit en Jésus. Mais celui qui refuse de croire au Fils de Dieu reste nécessairement sous la sentence de mort prononcée au commencement ; il reste sous le jugement, sous la colère de Dieu, et rien ne pourra le délivrer de cette condamnation éternelle qui l'attend.

Ame humaine ! réfléchis à cette éternité qui est devant toi ! Où la passeras-tu ? Demeureras-tu plus longtemps indifférente ? Ne veux-tu pas recevoir dès à présent le salut que Dieu t'offre par notre Seigneur Jésus Christ ?

(A suivre)

LA BREBIS

Quelques pensées sur le Psaume 23

Je crois avoir dit souvent que, dans ma longue carrière, où j'avais entendu bien des Méditations sur le Psaume 23, je n'avais jamais assisté à une simple répétition des vérités qui y sont contenues, et que, pour mon compte, j'y avais toujours puisé et communiqué des vérités nouvelles. Ce fait n'a rien d'étonnant, si l'on se souvient que ce court Psaume embrasse, dans ses six versets, tout l'intervalle qui s'étend pour le croyant entre sa conversion, c'est-à-dire la connaissance de l'œuvre de Christ à la croix, au Psaume 22, et son entrée dans la gloire, au Psaume 24. Nous y trouvons, en un mot, toute

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

la carrière d'un racheté, dans ses phases diverses, jusqu'au jour où cette carrière sera terminée.

Mais en outre, chose infiniment précieuse, à la connaissance de notre marche au milieu des difficultés qui se présentent, ce Psaume ajoute la connaissance de la marche de Christ. Comment la Brebis connaîtrait-elle son chemin, si le Berger n'y avait pourvu en en prenant connaissance avant elle, sachant vers quels pâturages ce chemin conduit, et quels sont les dangers ; il va sans dire que le Berger les évite toujours pour lui-même, sinon comment pourrait-il être un guide pour que ses brebis n'y entrent pas ? Son œil a suffi pour les mesurer et les éviter. Il n'a pas eu besoin de goûter lui-même à une pâture dangereuse pour en préserver son troupeau. Il ne s'est jamais servi du bâton et de la houlette pour diriger sa propre marche ; il les emploie entièrement pour maintenir ses Brebis dans le droit chemin quand elles pourraient s'en égarer.

Quand donc la Brebis court un danger, le Berger a soin de l'attacher de nouveau à ses pas ; mais ce ne sont pas proprement les errements d'une Brebis que nous trouvons ici. Nous y avons le portrait d'une Brebis modèle, telle que le Berger la veut et l'aime, d'une Brebis dont le point de départ est au pied de la croix et qui n'a plus besoin d'être enseignée à ce sujet. Elle dit : *L'Éternel est mon Berger : Je ne manquerai de rien.* Mais au cas où elle aurait oublié cet enseignement, car rien n'est moins intelligent qu'une Brebis, elle rappelle ce qu'un de ces versets lui a enseigné et nous enseigne :

Ta houlette et ton bâton, ce sont eux qui me consolent. Le Berger, avons-nous dit, n'a nul besoin de ces instruments pour lui-même, mais il a assumé la responsabilité d'amener ses Brebis au terme du voyage et ces armes, dans sa main, sont nécessaires pour atteindre son but. En outre, il est consolant pour la Brebis de le savoir en possession de ces objets, car il n'a pas un bâton pour frapper, ni une houlette pour blesser ses Brebis. C'est pourquoi, dit-elle : *Ta houlette et ton bâton, ce sont eux qui me consolent.* La houlette est composée d'un long manche terminé à l'extrémité par une plaque de fer, en forme de gouttière, servant à lancer des mottes de terre au delà des brebis qui s'écartent, afin de les faire revenir sur leurs pas. Elle donne des avertissements et quelle est la Brebis qui, dans la conscience de son inintelligence, ne les priserait pas. Le bâton est plus encore que cela. La brebis, étant ramenée, a perdu le désir de s'échapper de nouveau. Le bâton du Berger la presse contre lui-même, lui donne le sentiment qu'elle est aimée et surveillée, que son guide trouve de la joie à la garder près de lui !

Mais permets, cher lecteur, qu'en présence des richesses dont ce Psaume est rempli j'erre un peu, d'un verset à l'autre, sans autre but que de te faire partager les joies qu'ils m'apportent. Dis-tu comme moi : *Je ne manquerai de rien* ? Comment ! je pourrais traverser un monde où tout me manque, sans un regret, sans un désir, sans une désillusion, sans un remords, sans un autre sentiment que celui de mon absolue fai-

blesse, mais de la puissance absolue du Berger qui me conduit ? S'il en est ainsi, ne devrai-je pas m'écrier : *Je ne manquerai de rien* ?

Permets-moi encore, cher lecteur, de te signaler ici, si tu ne les connais pas, les divers caractères que le monde revêt pour le croyant dans ce Psaume. Il y en a quatre et il ne peut y en avoir un seul de plus.

Le monde est pour le chrétien, vraiment chrétien, d'abord un désert, puis le lieu où le péché règne, ensuite le pays du deuil, enfin le domaine de nos ennemis acharnés.

Avant d'aborder ces sujets, je voudrais faire remarquer que, pour les hommes inconvertis, et même pour ceux qui ne portent que la livrée du christianisme, le spectacle du monde est tout autre et, à coup sûr, infiniment plus varié que celui-là. Et cependant, comme la parole de Dieu nous le dit, son infinie diversité se résume en ceci : Tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde. C'est la vérité même, seulement, toutes ces choses infiniment variées, Dieu seul peut les résumer ainsi ; elles s'en vont, et il n'en reste rien que le jugement.

Voyons maintenant quels sont les sentiments de la Brebis du bon Berger en présence des quatre caractères du monde dont nous avons parlé plus haut. Mais remarquons auparavant que l'on trouve dans ce court Psaume un accord des plus intimes entre la Brebis et le Berger. La Parole ne nous décrit pas ici, comme elle le fait tant de fois dans l'histoire des Brebis du

Seigneur, la manière dont elles ont été entraînées à faire un faux pas et les tristes conséquences d'avoir suivi leurs propres pensées. Au contraire, elle nous montre le Berger et la Brebis marchant dans le même sentier, choisi par lui, le Berger, dans sa sollicitude pour la Brebis. Cette dernière estime le Berger à sa vraie valeur, l'appelant *mon* Berger, car c'est à elle que le Berger laisse la parole pour l'exprimer. Elle sent et sait qu'elle est tout pour Lui ; elle exprime à son tour qu'Il est tout pour elle. Il y a plein accord d'affection entre Celui qui conduit et celle qui est conduite. Elle dit : *Je ne manquerai de rien.*

Ah ! dites-le moi, verrons-nous jamais ici-bas un moment pareil, celui où le Berger est tout pour sa Brebis ? Que nous soyons tout pour lui, ne l'a-t-il pas prouvé quand il a dit : *Je suis le Bon Berger ; le bon Berger donne sa vie pour ses Brebis* ? Mais, qu'Il soit tout pour nous ? Il a certes encore beaucoup d'autres fonctions que celle de Berger. *Sur sa tête il y a plusieurs diadèmes.* N'est-il pas Roi, Intercesseur, Souverain, Sacrificateur, Représentant du Père ? Néanmoins il se sacrifie divinement et tout entier à ces diverses fonctions, aussi bien qu'à celle du Berger. Mais, je le demande, pour nous, ses Brebis, n'y a-t-il qu'un objet unique, nécessaire, indispensable, qui prime et domine tous les autres ; ce que Lui, le Berger, est pour nous ? Puissions-nous le réaliser chaque jour davantage, avant d'être arrivés au bout de notre course !

(A suivre). H. R.

Le Salut de Dieu 81 (1960)

VOTRE PASSEPORT EST-IL EN ORDRE ?

L'express approchait de la frontière Roumaine, quand un fonctionnaire entra dans le compartiment : Passeports ! s'il vous plaît. Il y avait là un Anglais qui tendit aussitôt le sien. L'officier chargé du contrôle lui fit remarquer, un instant après, que son passeport n'était pas en ordre ; en effet, le visa du consulat de Roumanie manquait. Cela m'étonne, lui répondit l'Anglais, mon passeport a tous les visas possibles ! Il était en effet couvert de timbres et de cachets de nombreux pays, mais le principal manquait, celui de la Roumanie.

Ainsi, malgré l'état de faiblesse du voyageur, qui relevait à peine de maladie, et le désir sincère de l'officier d'être complaisant, il ne put pas être autorisé à continuer son voyage.

Une dame aimable et compatissante le conduisit dans un petit hôtel de la station frontière ; elle expliqua à l'hôtelier que le passeport du voyageur n'était pas en ordre. C'est que, dit-elle, c'est une chose très importante que d'avoir un passeport en règle : ici, cela va s'arranger, mais à le voir, ce pauvre homme pourrait avoir bientôt besoin d'un passeport bien plus important que celui-là. J'espère qu'au moins il sera en ordre et lui donnera une sécurité absolue pour le grand voyage. Qu'importe alors ce qui pourrait arriver en cours de route ! Puis elle partit.

Le vieil Anglais avait saisi ces paroles et elles réveillèrent sa conscience, bien qu'elles fussent loin de lui être agréables. La nuit était venue, mais il ne pouvait pas trouver le sommeil. La remarque de sa compagne de voyage lui revenait sans cesse à l'esprit. La mort le regardait en face et il se demandait comment il pourrait obtenir un passeport en règle pour entrer au Ciel. Il pensait qu'aller à l'Église, accomplir ses devoirs religieux, faire des œuvres suffisaient, mais cela ne lui donnait ni consolation ni assurance.

Etait-il possible que toutes ses bonnes œuvres ne fussent que comme les différents timbres et cachets de son passeport, alors que seul le visa nécessaire manquait ? Oui, cela devait bien être ainsi. Et les passages de la Bible qu'il avait appris dans son enfance lui revinrent alors à la mémoire et, dans un profond exercice d'âme, il cria à Dieu : O Dieu, aie pitié de moi, pécheur.

Sur-le-champ, il trouva le Seigneur des pécheurs et le salut par la foi au Sang de Jésus versé sur la croix. Dès qu'il eut ainsi simplement cru au Seigneur crucifié pour ses péchés, une paix et un repos merveilleux remplirent son cœur. Il connut alors, par l'assurance de la Parole de Dieu et le témoignage de l'Esprit Saint en lui, que son passeport pour le Ciel était en ordre. Le visa essentiel de la foi en Christ et en son Sang versé y était apposé et il pouvait se réjouir à ce sujet et trouver la Paix.

Entre temps, son passeport, qu'il avait envoyé au consulat, lui revint avec le visa indis-

pensable et il put ainsi continuer son voyage. Mais il garda toujours ce passeport, en souvenir du moyen dont Dieu s'était servi pour sa conversion.

Laissez-moi vous demander, mon cher lecteur, si vous avez un passeport pour entrer au ciel ? Etes-vous sûr qu'il soit en ordre ? Est-il seulement rempli de vos œuvres religieuses et le visa de la foi personnelle et vivante en Jésus Christ, le Sauveur des pécheurs, fait-il défaut. Examinez-le de près ; qu'y trouvez-vous ? Y lisez-vous que vous vous confiez simplement dans des ordonnances religieuses, telles que le baptême, la confirmation, la sainte communion, et dans le fait que vous allez à l'église et faites de votre mieux ? Sont-ce là toutes les marques de votre passeport ? S'il ne contient pas le visa stipulant que vous êtes venu à Dieu comme un pécheur perdu et que vous avez accepté Jésus Christ pour votre Sauveur personnel, vous confiant en Lui comme étant votre seul droit pour entrer au Ciel, votre passeport n'est pas en ordre. Il vous en faut un autre, ou bien vous n'entrerez jamais dans le Paradis de Dieu. Sans ce visa indispensable, votre voyage, que vous croyez devoir aboutir au Ciel, sera interrompu et vous mourrez dans vos péchés.

Que disent les Écritures ? *Il n'y a point d'autre nom* (que celui de Jésus) *sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés* (Actes *4*, 12). *Tous les prophètes lui rendent témoignage, que, par son nom, quiconque croit en Lui reçoit la rémission des péchés* (Actes *10*, 43). *A tous ceux qui l'ont*

reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom (Jean *1*, 12).

Ne voyez-vous pas que le salut, ou le titre pour entrer au ciel, est uniquement par la foi sincère dans le nom et dans l'œuvre de Jésus Christ ? Le nom de Jésus est le seul passeport pour le ciel, car ce nom parle de péchés expiés par Sa mort toute suffisante, à titre de substitut, de justification et de justice qui est imputée à celui qui croit en ce précieux nom (voir Romains *3*, 22-25 ; *4*, 24 ; *5*, 1).

Seigneur, que faut-il que je fasse pour être sauvé ? demande avec anxiété le geôlier de Philippes : *Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé*, telle est la réponse, aussi simple que sûre, du grand apôtre Paul (Actes *16*, 30-31).

Tous, nous sommes devenus comme une chose impure, et toutes nos justices, comme un vêtement souillé (Esaïe *64*, 6). Telle est l'estimation que Dieu fait de nous-mêmes et de nos œuvres les meilleures ; c'est aussi le jugement de la foi qui voit l'homme et toutes ses œuvres dans la présence de la sainteté de Dieu. Aucune œuvre d'homme ne peut jamais effacer un seul péché, car il est écrit : *Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission* (Hébreux *9*, 22). Dieu a déclaré positivement qu'*Il nous sauva, non sur le principe d'œuvres accomplies en justice, que nous nous eussions faites, mais selon sa propre miséricorde, par le lavage de la régénération et le renouvellement de l'Esprit Saint, qu'Il a répandu richement sur nous par Jésus Christ, notre Sauveur* (Tite *3*, 5-6). *Car vous êtes*

Le Salut de Dieu 81 (1960)

sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu ; non pas sur le principe des œuvres, afin que personne ne se glorifie (Ephésiens 2, 8-9).

Cher lecteur, si vous vous confiez en vos œuvres comme en un titre suffisant pour entrer au ciel, considérez attentivement ce que Dieu vous dit à cet égard. Examinez vos œuvres dans sa sainte présence et jetez-les loin, comme des vêtements souillés. Et contemplez l'œuvre parfaite de Jésus, accomplie sur le Calvaire, en expiation pour vous. Voyez combien Dieu est satisfait de cette œuvre et la reconnaît comme un plein paiement pour vos péchés. Confiez-vous en cette œuvre accomplie, maintenant, et acceptez Jésus pour votre Sauveur. Votre passeport pour le ciel sera alors en ordre.

G. T.

LE TESTAMENT CORRIGÉ

Il y a quelque temps un vieillard de soixante-dix ans me pria d'aller dîner dans sa ravissante maison de campagne. Depuis bien des années il était chrétien, mais ses fausses idées sur l'humilité l'avaient empêché de jouir de la pleine assurance du salut. Cependant ses actes de renoncement, de charité, son ardent désir de suivre de près les pas de son divin Maître, auraient fait honte à bien des chrétiens plus avancés que lui, en apparence.

Quand, après le souper, il se fut installé dans un confortable fauteuil, il me dit : Je pars demain pour un long voyage, et comme on ne sait jamais ce qui peut arriver, surtout à mon âge, j'ai écrit mes volontés concernant mes biens et je désire que vous signiez mon testament en qualité de témoin.

Il me lut alors le document, qui me frappa par la matière concrète et précise dont les volontés du vieillard étaient exprimées. Rien de vague ou d'inutile, aucune omission. Il finissait par ces mots : Je désire affirmer que je meurs en me confiant dans les mérites de mon Sauveur et Seigneur Jésus Christ, et que j'espère être sauvé par sa grâce.

Je lui dis : Vous avez tout exprimé si clairement, que je voudrais vous demander pourquoi vous ajoutez : J'espère être sauvé ? La Parole de Dieu nous dit qu'il nous a rendus acceptables dans Son Fils Bien-aimé ; et encore ceci : *nous savons* (non pas : nous espérons), *que si notre maison terrestre qui n'est qu'une tente est détruite, nous avons un édifice de la part de Dieu* (2 Cor. 5, 1).

— Oui, dit-il, saint Paul peut parler ainsi, mais pas moi. Je ne comprends pas ceux qui sont assez présomptueux pour parler avec une parfaite assurance de leur salut. Ils doivent manquer d'humilité.

— Mon ami, repris-je, si c'est de la présomption, est-ce que Dieu ne l'approuve pas ? Est-ce que Christ n'a pas dit :

Celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle (Jean 5, 24) ? Vous dites que vous ne croyez qu'aux seuls mérites de Jésus ?

— Certainement, répondit-il, je crois fermement que quand Il a dit : *Tout est accompli,* l'œuvre était parfaitement achevée, et qu'on ne pouvait rien y ajouter.

— Ni rien en enlever ? demandai-je.

— Je vois, dit-il, que vous ne croyez pas à la persévérance finale des saints.

— Je crois plutôt, dis-je, dans celle de Dieu, capable de garder jusqu'au bout ceux qui Lui appartiennent. Le Père persévère à nous attirer à Jésus, le Fils et le Saint-Esprit persévèrent à nous garder de tout mal. N'avons-nous pas là une certitude fondée sur le roc ?

— C'est certainement un sûr fondement. Je vois, je vois mon erreur, ce n'est pas être présomptueux que de prendre Dieu au mot.

Il barra le mot « espère » dans son testament et mit à la place : « Je sais ».

FIDÈLE JUSQU'A LA MORT

Quand l'empereur Licinius persécutait les chrétiens d'Arménie, la légion Tonnante était stationnée à Sébaste. Quarante soldats se déclarèrent chrétiens, et furent condamnés à passer la nuit, nus, sur un étang gelé.

On était au cœur d'un rigoureux hiver. Une maison avait été préparée au bord de l'étang ; elle contenait un immense feu, de la nourriture réconfortante, du vin, un bain chaud, tout ce qu'il fallait enfin pour ranimer le soldat qui voudrait abandonner sa foi. Un centurion, Sempronius, et quelques hommes, étaient là pour recueillir les renégats ; le seul fait de quitter l'étang devait constituer un acte d'abjuration.

La nuit vint ; le vent froid du Caucase faisait fermer portes et fenêtres et activer les feux. Sur l'étang glacial, les quarante soldats priaient. Quelques-uns marchaient pour combattre le froid ; d'autres, déjà couchés, attendaient le sommeil mortel. Tandis que les heures passaient, lentes et terribles, une prière se faisait entendre : Seigneur, quarante soldats luttent pour Toi, permets que quarante soldats reçoivent la couronne de victoire !

Un d'entre eux cependant, vaincu par son supplice, se dirigea vers la maison du centurion Sempronius.

La prière continuait, cependant inlassable : Seigneur, quarante soldats luttent pour Toi ; que quarante soldats reçoivent la couronne de victoire. Cette prière fut exaucée ; le centurion fut touché du courage de ses camarades ; il alla prendre la place du soldat renégat, après avoir déclaré sa foi en Christ.

Quand le froid eut fait son œuvre, la prière des martyrs avait été entendue, quarante soldats de Jésus Christ avaient reçu la couronne de victoire.

Le Salut de Dieu 81 (1960)

LES FAUX DIEUX

Je suis l'Eternel ton Dieu. Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face (Exode *20*, 2, 3).

De tout temps l'homme aime s'appuyer sur ce qui se voit, ce qui est tangible, voire même ce qui est spirituel : esprit, âme, affection, confiance. Il cherche à concrétiser, à matérialiser ce qui l'intéresse. Ainsi, suivant le cours des âges, avec des cultures et des besoins divers, l'imagination humaine a institué des divinités qui conviennent à chacun, toujours pour remplacer le *Dieu qui est esprit* (Jean *4*, 24), *et qu'aucun des hommes n'a vu, ni ne peut voir* (1 Timothée *6*, 16).

L'image taillée, l'idole est dressée dans les plus beaux temples et dans les plus humbles demeures ; pourtant le commandement de Dieu est formel : *Tu ne te feras point d'image taillée* (Exode *20*, 4). Car *les idoles sont de l'argent et de l'or, ouvrage de mains d'homme : Elles ont une bouche, et ne parlent pas ; elles ont des oreilles, et n'entendent pas ; il n'y a pas non plus de respiration dans leur bouche. Ceux qui les ont faites, tous ceux qui se confient en elles, sont comme elles.* (Ps. *135*, 15 à 18).

C'étaient les Théraphim volés à Laban qui avaient besoin de la protection de Rachel. Elle les avait cachés dans le bât du chameau (Gen. *31*, 34) et s'était assise dessus.

Et Dagon, même dans sa maison, ne peut, en présence de l'arche de l'Eternel, que tomber

à terre, la face et les mains brisées (1 Sam. *5*, 4). Aussi Jérémie, un peu moqueur cette fois, vient dire : *ne les craignez pas, car ils ne peuvent pas faire du mal, et aussi il n'est pas en leur pouvoir de faire du bien* (Jér. *10*, 5).

C'est Esaïe qui met en relief le scandale de l'idolâtrie : *L'ouvrier en fer a un ciseau, et il travaille avec des charbons ; il forme l'image avec des marteaux, et la travaille avec son bras vigoureux ; mais il a faim et il n'a pas de force ; il n'a pas bu d'eau, et il est las. Le sculpteur en bois étend un cordeau ; il trace sa forme avec de la craie rouge, il la fait avec des outils tranchants, et la trace avec un compas, et la fait selon la figure d'un homme, selon la beauté de l'homme, pour qu'elle demeure dans la maison. Il se coupe des cèdres, et il prend un rouvre et un chêne ; il choisit parmi les arbres de la forêt. Il plante un pin, et la pluie le fait croître. Et un homme l'aura pour en faire du feu, et il en prend et s'en chauffe ; il l'allume aussi, et cuit du pain ; il en fait aussi un dieu, et l'adore ; il en fait une image taillée, et se prosterne devant elle. Il en brûle la moitié au feu ; avec la moitié il mange de la chair, il cuit un rôti, et il est rassasié ; il a chaud aussi, et dit : Ha, ha ! je me chauffe, je vois le feu ! Et avec le reste il fait un dieu, son image taillée : il se prosterne devant elle et l'adore, et lui adresse sa prière, et dit : Délivre-moi car tu es mon Dieu.* (Esaïe *44*, 12-18). L'appel de la grâce répond : *Tu es mon serviteur Israël, tu ne seras pas oublié de moi. J'ai effacé comme un nuage épais tes transgressions, et comme une nuée tes*

péchés : Reviens à moi, car je t'ai racheté. (Esaïe *44*, 22).

Mais l'appel, les soins, l'amour du Tout-Puissant ont-ils sur le cœur de sa créature, la réponse naturelle et durable qu'Il pourrait en attendre ? Voyez le peuple de Dieu, Israël, qui est délivré de l'esclavage de l'Egypte, *à main forte et à bras étendu* ; la mer s'est ouverte pour le laisser passer, la mer s'est refermée sur les chars du pharaon l'engloutissant, lui et toute son armée. Aussi le cantique de la délivrance est-il entonné à la gloire du Dieu Sauveur ! Pour combien de temps, hélas ? Il suffira que Moïse, le conducteur, soit quelque peu absent (il recevait la loi écrite du doigt de Dieu) pour que l'affreuse idolâtrie reprenne ses droits !

Le bœuf Apis qui était adoré en Egypte fascinait encore les cœurs ! Arrachant leurs pendants d'oreilles, ils les apportèrent à Aaron, *et il les prit de leurs mains, et il forma l'or avec un ciseau, et il en fit un veau de fonte. Et ils dirent : C'est ici ton dieu, ô Israël ! qui t'a fait monter du pays d'Egypte... Demain une fête à l'Eternel* (Exode, *32*, 4-5) !

Certes, il semblait qu'avec la lumière de la civilisation et l'épanouissement de la culture, les dieux d'or ou de pierre eussent été laissés aux sauvages ou aux arriérés ; mais non, aux premières années de l'ère chrétienne, dans Athènes où l'art et la science triomphaient, tous les faux dieux avaient leur place, et même de peur d'en oublier un seul, un autel avait été dressé au dieu inconnu ! Aussi comprenons-nous bien que c'est *aux saints et fidèles dans*

le Christ Jésus qui sont à Ephèse qu'est conseillé le port de l'armure complète du croyant pour résister à un tel milieu ; armure qu'aujourd'hui encore le chrétien doit revêtir dans le monde incrédule et idolâtre.

Sans remonter si loin dans l'histoire, un regard dans bien des pays d'Afrique et d'Asie nous fera voir les idoles et les fétiches vénérés et craints. Quelques-uns ont une certaine noblesse artistique, mais combien n'ont pour eux que l'attrait d'un épouvantail ? D'autres adorent un homme, ou un animal mais toujours un objet qui se voit.

C'est pour rendre visible et palpable ce qui est spirituel, que beaucoup de ceux qui s'appellent chrétiens ont représenté Dieu ou le Christ Jésus par la peinture ou la sculpture. Il y en a certes de bien émouvantes, de ces œuvres artistiques, depuis la noblesse solennelle de Dieu assis sur son trône, la pauvreté du petit enfant couché dans la crèche jusqu'aux souffrances du crucifié ou à l'anéantissement de la mise au tombeau. Mais les cœurs de ceux qui s'agenouillent vont-ils plus loin dans l'infini du ciel contempler et adorer le Dieu trois fois saint, dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, mais dont l'amour a donné Son Fils bien-aimé, venu ici-bas dans l'abaissement, s'offrir en sacrifice pour le péché ?

Vont-ils contempler, assis à la droite de Dieu, Christ ressuscité, portant toujours les marques de la croix, mais couronné de gloire et officiant pour les siens encore ici-bas dans les peines et les difficultés ?

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Allez à la croix, disait-on à une femme douloureusement éprouvée ; avec conviction, elle répondit : mais c'est ce que je fais, regardez le crucifix sur le mur de ma chambre ! Que diraient l'apôtre Paul et tous les vrais chrétiens qui ont travaillé à la gloire de Christ, s'ils se voyaient si souvent représentés et placés comme un trait d'union entre Dieu et les hommes ! *Car Dieu est un, et le médiateur entre Dieu et les hommes est un, l'homme Christ Jésus, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous.* (1 Tim. *2*, 5).

Paul a-t-il été crucifié pour vous (1 Cor. *1*, 13) ?

Après cette triste énumération voici que se dresse avec toute son arrogante puissance, le grand dieu de ce siècle. Il a bien toujours existé, mais aujourd'hui il occupe une immense place dans tous les cœurs, il se nomme : l'argent, l'idole à plusieurs auréoles. Il est le premier mobile des affaires de ce monde : attractions, travail, souveraineté, souci, culte. L'apôtre écrivait déjà : *la cupidité, qui est de l'idolâtrie* (Col. *3*, 5). Nous le voyons, ce dieu, régnant dans tous les pays du monde, dirigeant les esprits, les envoûtant. Heureux ceux qui échappent à sa terrible emprise : *Car c'est une racine de toutes sortes de maux que l'amour de l'argent : ce que quelques-uns ayant ambitionné, ils se sont égarés de la foi et se sont transpercés eux-mêmes de beaucoup de douleurs* (1 Timothée *6*, 10).

L'argent est-il le seul dieu régnant dans nos temps modernes ? Si l'apôtre parle de ceux dont

le dieu est le ventre (Philip. *3*, 19), ne pourrait-on pas parler de ceux qui ont divinisé les passions qui les assujettissent, tels que la politique, l'art, le sport, les impuretés méprisables ; les unes sont louables certes, les autres sont méprisables, mais toutes, éloignent le cœur de Dieu et de la grâce. C'est le triomphe de l'ennemi qui reçoit, caché derrière le faux dieu, la gloire et l'adoration qui ne sont dues qu'à Dieu seul.

Que la bonté et la puissance de Dieu sont grandes ! *Il ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance* (2 Pierre *3*, 9).

Déjà, les hommes étaient inexcusables de ne pas avoir discerné Dieu par le moyen de l'intelligence, par les choses qui sont faites (Rom. *1*, 20). Erreur plus inexcusable encore quand Dieu vient vers eux, non pour le jugement, mais pour parler de pardon et d'amour. *Le Fils unique qui est dans le sein du Père, Lui L'a fait connaître* (Jean *1*, 8). Et au lieu de le recevoir, doux et humble de cœur, la créature pécheresse, a crucifié Celui qui venait pour la sauver. Ils n'ont pas voulu de Lui pour avoir la vie (Jean *5*, 40).

Aujourd'hui, encore jour de grâce, le Dieu qui s'est révélé dans le pardon de Son Fils bien-aimé, faisant porter à cette sainte victime le poids de notre péché, invite à venir à Lui pour recevoir la vie éternelle, ceux qui voudront croire en Jésus.

Grâces à Dieu pour Son don inexprimable (2 Cor. *9*, 15) !

H. A.

LA MORT DE CHRIST

PREMIERS RÉSULTATS DE LA MORT DE CHRIST

Le Saint Esprit, dans l'évangile de Matthieu, nous présente deux faits remarquables, qui suivirent immédiatement la mort de Christ. Le premier fut le déchirement du voile dans le temple, à Jérusalem ; le second fut la résurrection d'un grand nombre de saints. Ces faits, éminemment significatifs, ont une très grande portée, comme nous désirons le montrer, et méritent de notre part une sérieuse attention.

Voici en quels termes le premier nous est rapporté : *Et Jésus, ayant encore crié d'une forte voix, rendit l'esprit. Et voici, le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas* (Matthieu *27*, 50, 51). Les évangiles de Marc et de Luc mentionnent aussi le même fait.

Pourquoi ce déchirement du voile est-il ainsi mis en saillie dans les récits inspirés ? Eut-il lieu comme un effet du tremblement de terre qui se fit alors ressentir ? Non ; l'ordre et la manière dont les faits sont racontés, montrent qu'ils sont indépendants l'un de l'autre, et que le premier a certainement une signification profonde.

Pour la saisir, examinons à quoi servait ce voile. Il divisait le temple en deux parties : la première était le lieu saint ; la seconde, *le saint des saints*, ou *le lieu très-saint*, comme elle est souvent nommée. C'était la partie la plus reculée du temple, où avait été placée, par le roi

Salomon, l'arche du Dieu d'Israël qui *demeurait entre les chérubins* (1).

Cette disposition n'était qu'une suite de ce que Dieu avait ordonné à Moïse pour la construction du tabernacle dans le désert. Le tabernacle, il est vrai, n'avait qu'un caractère temporaire ; mais dans les détails de sa construction nous trouvons toutes les pensées de Dieu à l'égard de ses diverses parties. Le tabernacle était une copie des choses qui sont dans le ciel, et à son tour il servit de modèle au temple de Salomon, au moins dans ses parties essentielles. C'est donc le tabernacle qui nous fournira la véritable signification du voile.

Voici ce que nous en dit l'épître aux Hébreux, chapitre *9*, vers. 2-10 : *Un tabernacle fut construit, le premier qui est appelé saint, dans lequel était le chandelier, et la table, et la proposition des pains ; et, après le second voile, un tabernacle, qui est appelé Saint des Saints, ayant l'encensoir d'or, et l'arche de l'alliance entièrement couverte d'or tout autour, dans laquelle était la cruche d'or qui renfermait la manne, et la verge d'Aaron qui avait bourgeonné, et les tables de l'alliance ; et, au-dessus de l'arche, des chérubins de gloire ombrageant le propitiatoire ; sur quoi nous n'avons pas à parler dans ce moment en détail. Or ces choses étant ainsi disposées, les sacrificateurs entrent constamment dans le premier tabernacle, accomplissant*

(1) La signification spirituelle du voile n'est pas affectée par le fait qu'il n'est plus question de l'arche après la captivité babylonienne et que, dans le temple rebâti à la suite de cet événement, le lieu très-saint restait vide.

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

le service ; mais dans le second, le seul souverain sacrificateur, une fois l'an, non sans du sang, qu'il offre pour lui-même et pour les faites du peule, l'Esprit Saint indiquant ceci : le chemin des lieux saints n'a pas encore été manifesté, tandis que le premier tabernacle a encore sa place, lequel est une figure... jusqu'au temps du redressement.

D'après ce passage, on voit que le voile séparait la demeure de Dieu du lieu où les sacrificateurs accomplissaient leur service journalier. De tout le peuple d'Israël, eux seuls jouissaient de cette faveur de pouvoir s'approcher de Dieu, en offrant des sacrifices sur son autel, et en faisant le service de sa maison ; mais aucun d'eux n'osait pénétrer au dedans du voile, là où se trouvait l'arche avec les chérubins de gloire ombrageant le propitiatoire.

Au souverain sacrificateur seul, il était permis, une fois l'an, d'entrer dans le lieu très-saint ; encore devait-il, sous peine de mort, observer, avec la plus grande exactitude, une série d'ordonnances qui montraient d'une part, combien l'accès auprès de Dieu était difficile, ou plutôt qu'il était impossible pour l'homme dans son état naturel, et, d'un autre côté, sous quelle condition seulement des relations pouvaient être établies entre Dieu et l'homme.

Avant tout, le souverain sacrificateur, en entrant dans le lieu très-saint, devait prendre avec lui le sang d'une victime égorgée pour le péché, et en faire l'aspersion sur le propitiatoire et devant le propitiatoire ; car Dieu voulait mettre en évidence cette grande vérité, qu'il fallait

que la mort intervînt pour la rançon des transgressions. *Sans effusion de sang,* est-il dit, *il n'y a pas de rémission* (Hébreux *9,* 22). La mort est les gages du péché : c'est donc par la mort seulement que la justice de Dieu peut être satisfaite relativement au péché. Le sang du taureau et du bouc immolés au grand jour des expiations n'était qu'un type du sang de Christ versé plus tard dans le parfait sacrifice qu'il devait offrir à Dieu, mais c'était assurément un type saisissant de ce que Dieu avait l'intention d'accomplir. Dieu montrait ainsi d'avance que, par le moyen de la mort, Il peut établir des relations entre Lui et l'homme pécheur ; qu'Il accepte le pécheur selon la valeur infinie à laquelle Il apprécie le sang répandu devant Lui ; et, enfin, que la place destinée au pécheur sauvé est celle dans laquelle le sang a été porté, c'est-à-dire, le propitiatoire ou le siège de miséricorde de Dieu Lui-même.

Dieu veut que l'homme soit approché de Lui de la manière la plus intime. Or cela ne peut se faire que sur le pied de la justice absolue, et c'est ce qui a lieu de fait par la mort de Christ. Nous, croyants, qui, autrefois, étions loin, nous avons été *approchés par le sang du Christ* (Ephésiens *2,* 13). Dans sa mort, *la bonté et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont entre-baisées* (Psaume *85,* 10).

Par les sacrifices et surtout par celui du grand jour des expiations, où le souverain sacrificateur entrait au dedans du voile, Dieu faisait entrevoir les précieuses bénédictions qu'Il tenait en réserve ; mais, aussi longtemps que le premier

tabernacle avait encore sa place, le chemin des lieux saints, c'est-à-dire du ciel, n'était pas ouvert. Lorsque le souverain sacrificateur avait achevé son service, il sortait du lieu très-saint, le voile retombait à sa place, et l'arche et le propitiatoire restaient cachés, comme auparavant, même à ceux qui avaient le privilège de faire le service du tabernacle, et, à plus forte raison, à tout le peuple d'Israël. Il y avait une barrière infranchissable entre eux et le Dieu qui habitait au milieu d'eux.

Or, dans la mort de Christ, cette barrière est ôtée. Tous les sacrifices typiques, ombres de la réalité, prennent fin et passent pour toujours. Le vrai sacrifice a été offert une fois pour toutes ; le sang qui seul est efficace pour ôter les péchés, a été répandu ; et Dieu peut montrer sa justice absolue en justifiant le pécheur qui croit en Jésus. De plus, Dieu, dans la plénitude de son amour, vient lui-même à la recherche du pécheur, afin de l'amener près de Lui et le faire cohéritier avec Christ. Le pécheur pardonné peut s'approcher maintenant, et venir en la présence immédiate du Dieu vivant, — pour adorer et pour jouir de Lui, — ayant d'ailleurs reçu une nature capable de le faire.

Voilà la grande vérité qui est renfermée dans le déchirement du voile. L'accès auprès de Dieu, qui autrefois était fermé, nous est ouvert par la mort de Christ. Et, remarquez-le, cher lecteur, c'est l'œuvre de Dieu : le voile commence à se déchirer depuis le haut, du côté du ciel : *Le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas.*

Avez-vous saisi cette vérité bénie. En jouissez-vous ?

Ne voyez-vous pas, cher lecteur, que le bénéfice de la mort de Christ va bien au delà du pardon des péchés ? Par cette mort, je sais, non seulement que Dieu ne me punira pas, mais que, dans sa bonté infinie, il m'a frayé le chemin jusqu'en sa présence même, pour que je puisse me glorifier en Lui et jouir de sa communion, maintenant par la foi, bientôt dans la gloire ; et c'est là ce qui met le comble à mon bonheur. Qu'Il en soit à jamais béni !

Dans un prochain article, nous considérerons, si Dieu le permet, le second résultat immédiat de la mort de Christ.

(*A suivre.*)

LA BREBIS
Quelques pensées sur le Psaume 23

(SUITE)

LE DÉSERT

Il me fait reposer dans de verts pâturages, il me mène à des eaux paisibles. Il y a, pour le croyant, deux manières d'envisager le désert. Nous assistons à la première lorsque David, au Psaume *63,* était dans le désert de Juda. Le désert est un lieu désolé, sans eau et sans nourriture : *Mon âme a soif de toi,* dit-il, *ma chair languit après toi, dans une terre aride et altérée, sans eau* (vers. 1). Cette vue, cette aridité, cette désolation, dont le roi-prophète a l'expérience,

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

comme un croyant seul peut l'avoir, le pousse à demander : Quand je meurs de faim et de soif, Dieu ne me montrerait-il pas sa force et sa gloire, telles que je les ai connues dans le passé ? La réponse ne se fait pas attendre. « Ces choses, tu les as connues autrefois », lui dit l'Éternel, « elles te sont désormais retirées ; tu les verras au jour de ma gloire et de ma puissance », mais je te donne mieux que cela ; je te donne ma bonté, terme employé d'habitude dans l'Ancien Testament pour désigner ce que le mot Amour désigne pour nous dans le Nouveau. L'amour dépasse mille milliers de fois tout ce que tu te croirais en droit d'attendre ici-bas ! Moïse n'a-t-il pas fait la même expérience quand il dit à Dieu : *Fais-moi voir, je te prie, ta gloire,* et que Dieu répondit : *Je ferai passer toute ma bonté devant ta face* ? (Ex. *33,* 19).

La seconde manière d'envisager le désert, c'est de voir comment le bon Berger a pourvu, pour ses brebis, à toutes les déceptions de ce triste lieu, à toutes ses souffrances, au vide, à la soif, au manque de nourriture, à toutes les horreurs de cette solitude, sans même qu'il en soit fait mention dans notre Psaume. Tout cela, et bien plus encore, s'est évanoui à jamais. La Brebis a trouvé une nourriture exquise dans de verts pâturages, ainsi que le repos nécessaire pour en jouir. Oh ! se nourrir de l'amour, de l'amour descendu des cieux ici-bas, de l'amour ayant pris sur lui toutes les horreurs du jugement qui pesait sur nous, pour l'abolir à jamais, en sorte qu'il n'en reste rien désormais ; de l'amour qui nous mène à des eaux paisibles, qui

nous donne, par l'Esprit, les arrhes de la gloire céleste, et, par lui aussi, une joie actuelle, remplie de paix, débordante de bénédictions, témoignage assuré du salut et de la gloire ! Cette insigne faveur est-elle la tienne, cher lecteur ? Possèdes-tu, plus même que David au Psaume *63,* ou que Moïse dans l'Exode, la jouissance délicieuse, appartenant à cette humble et simple Brebis qui ne connaît que les ressources de son Berger ?

Le lieu où le péché règne

Il restaure mon âme ; il me conduit dans des sentiers de justice, à cause de son nom.

La Brebis peut-elle éviter d'être en contact, ici-bas, avec le péché et ses diverses tentations ? Peut-elle être mise à l'abri du mal, en sorte qu'il ne la touche pas ? La Parole nous dit qu'elle doit en être préservée, et la chose est absolument certaine : *Afin que vous soyez purs et que vous ne bronchiez pas jusqu'au jour de Christ,* dit un apôtre (Phil. *1,* 10) ; *Je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas,* dit un autre (1 Jean *2,* 1). Le croyant n'a donc aucune nécessité de pécher. Mais en est-il habituellement, en est-il jamais ainsi ? Non, la Brebis en fait la triste et humiliante expérience. Elle doit dire, comme dans un de nos cantiques :

Ah ! s'il est vrai que mes pieds ont laissé
Mille faux pas, empreints sur la poussière...

Mais remarquez qu'elle ne parle pas ainsi à son Berger. Ce qui la préoccupe est moins l'origine de sa faute et les convoitises qui l'ont pro-

duite, que la manière dont le Berger s'y est pris pour la restaurer : *Il restaure son âme.* Lui, n'a jamais eu besoin d'être restauré, dans ce sens. Toute sa sollicitude se déploie à panser, à soigner, puis à guérir l'âme de sa Brebis qui, sans cela, perdrait courage ou s'égarerait encore plus. Ainsi elle se jette dans les bras du Berger. Elle a appris, même par ses nombreux manquements, à mesurer les ressources qui sont en Lui pour un pauvre être faillible comme elle. Cette expérience bénie la pousse à indiquer, à toutes les Brebis, le Berger comme le seul capable de restaurer une âme.

Mais la Brebis ne s'arrête pas là. Ce n'est pas tout qu'une âme restaurée ; il faut que l'expérience traversée la préserve de s'égarer de nouveau. Elle trouve dans le Berger le seul qui puisse élever une barrière entre elle et le péché : *Il me conduit dans des sentiers de justice, à cause de son nom.* Il se doit cela à lui-même car il a marqué son saint nom sur la Brebis qui lui appartient. Il ne peut vouloir, ni permettre, que la créature dont il a pris la responsabilité aille s'égarer ou se perdre de nouveau. Lui connaît parfaitement les sentiers où pas une seule tentation ne peut atteindre la Brebis. Ces sentiers ont un nom ; ce sont des *sentiers de justice.* Selon le style de l'Ancien Testament, ce sont des chemins où le péché n'entre pas, ni ne peut entrer. Le Berger ne connaît que ceux-là, ne suit que ceux-là, n'en suit aucun autre. *Comme Celui qui vous a appelés est saint, vous aussi, soyez saints dans toute votre conduite.* (1 Pierre *1,* 15-16).

Le pays du deuil

Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal ; car tu es avec moi : ta houlette et ton bâton, ce sont eux qui me consolent.

Qui d'entre nous, cher lecteur, n'a pas marché par cette vallée-là ? Partout nous voyons inscrit ce mot terrible : la mort. Les hommes ne peuvent l'entendre sans frémir ; il a poursuivi toute l'humanité dès le jour du péché d'Adam. L'homme naturel s'accommode très facilement du péché ; jamais on ne voit qu'il s'en effraye. Il n'en est pas de même de la mort. Certains hommes, le cas est rare, semblent s'être fait une cuirasse d'oubli pour la braver ou, tout au moins, pour lui montrer leur indifférence, mais, quand il nous est donné de sonder ce que cache dans le cœur des autres cette insensibilité apparente, nous sommes effrayés nous-mêmes de ce que nous y découvrons. La mort, sort inévitable auquel nul n'échappe, qui nous atteint inopinément et arrive à son heure, que nul ne peut retarder d'une minute, qui plonge l'homme dans le noir mystère d'un au-delà inconnu et dont le Seigneur seul peut tirer le voile, ne fût-ce qu'un instant ; oui, la mort jette son ombre tragique sur le monde entier, sur toute la création, sur toute la vie humaine. Rappelez-vous le mot : *Et il mourut* de Genèse *5.* Pensez à toutes les suites de la mort : Jugement, séparation éternelle de Dieu !

Mais ici la sombre vallée n'est pas même la mort. Elle est la vallée sur laquelle la mort jette

Le Salut de Dieu 81 (1960)

Le Salut de Dieu 81 (1960)

son ombre, vallée se rapprochant beaucoup de celle de Baca, au Psaume *84,* vallée où l'on pleure. Entré dans cette vallée, Jésus lui-même y pleura (Jean *11,* 34), en considérant le sort fatal de l'homme, que lui seul avait le pouvoir d'écarter, mais qui remplissait ses amis de deuil et de tristesse. Oui, c'est la vallée de l'ombre de la mort, une vallée profonde, s'étendant à perte de vue, couverte d'un brouillard épais et noir qui intercepte tous les rayons du jour. On n'y voit pas, et il s'agit pourtant d'y marcher. Quel danger imprévu va nous y assaillir ; quel abîme va s'ouvrir subitement sous nos pas ? L'appréhension est peut-être plus terrible encore que la réalité. On peut fuir devant les dangers qu'on voit, mais non devant ceux qu'on ne voit pas et qui nous guettent. Ecoutons ce que dit la Brebis : *Je ne craindrai aucun mal.* Le grand point ici, c'est la crainte du mal, quel qu'il soit. La Brebis a même plus à souffrir de la crainte de l'inconnu, que du mal lui-même. Elle s'avance, ne sachant rien, ne voulant, ne pouvant rien savoir. Une chose lui suffit : *Tu es avec moi.* Les expériences qu'elle a faites jusqu'ici ont décuplé sa confiance. Désormais, elle le connaît, Lui. Elle ne parle plus de Lui à la troisième personne, mais à la seconde. *Toi,* lui dit-elle. Il y a, chez elle, croissance dans l'intimité. Elle éprouve même plus de joie de cette intimité que de parler de Lui à d'autres. C'est à Lui qu'elle parle de Lui-même. *Tu es avec moi.* Pourquoi y es-tu ? Pourquoi y marches-tu ? Non pas pour toi, mais pour moi ; pour m'y accompagner, m'y diriger, m'y protéger, m'y

défendre. Jusqu'au bout de la sombre vallée, tu ne m'abandonneras pas un seul instant. Tu as entre tes mains les instruments indispensables pour ramener une brebis qui s'égare et pour tenir collée à toi, dans une confiance inaltérable, celle que tu as ramenée. Puisque tu es là avec moi, qu'ai-je à craindre ? Marie et Marthe, les Brebis d'autrefois, n'ont-elles pas traversé cette vallée ? N'ont-elles pas, tout du long, constaté la présence ? Elles ne voyaient rien, alors, sinon que tu t'occupais d'elles. Ont-elles rencontré la mort ; ont-elles fait un faux pas ? Elles sont arrivées au bout de la vallée de l'ombre de la mort, dans le jour éclatant de la résurrection de Lazare !

H. R.

(A suivre)

Un Japonais converti disait : Croire à la mort de Jésus ne sauve personne, c'est de l'histoire. Croire que Jésus est mort pour moi, est mon salut, c'est de la foi.

1960

LE SALUT DE DIEU

81e Année

TABLE DES MATIERES

	Pages
Arme (Une) toute-puissante	201
Aujourd'hui, ce soir, demain	120
Bilan 1959	1
Brebis (La), (Psaume 23)	208, 232
Converser avec Jésus	184
Dieu (Le) Sauveur et les peines éternelles	101
Enseignements (Les) d'une mère	117
Faux (Les) dieux	221
Fidèle jusqu'à la mort	219
Grâce (La) de Dieu envers Moïse et Paul et chacun des siens	125
Grâce (La) pour le condamné à mort	81
Grâce sur grâce	181
Heureuse (Une) transformation	38
Histoire (Une) frappante	163
Homme (Un) qui défiait Dieu	115
Je ne puis y arriver	178
Jésus (Avec)	4

Jésus et le jugement	192
Je suis ce clown	19
Jour (Le) de demain	83
Mesure (Il y a) et mesure	21
Moi, Jésus	141
Mort (La) du Christ 128, 146, 186, 204,	227
Nouvelle (La) naissance 107, 133,	151
« Ordre » (L') de Jésus-Christ	6
Pas de Dieu ?	60
Passeport (Votre) est-il en ordre ?	213
Peuple (Mon) 15, 29, 49, 72,	90
Pourquoi met-on les gens en prison ?	180
Qu'as-tu fait ?	61
Quelques vérités	159
Remède (Un) sûr	68
Rencontrer (Il vous faut) Dieu	161
Réveil (Le) de la conscience	199
Rois (2, *13,* 10 à 22)	41
Salut (Le) vient de Dieu	99
Tenez-vous là où le feu a passé	105
Testament (Le) corrigé	217
Tremblements de terre	121
Trois (Les) pas	140
Vieille (La) Bible de famille	58

Le Salut de Dieu 81 (1960)